



L'amour
ne meurt jamais.

Près de moi

COURTNEY COLE



COURTNEY

Cole

Près de moi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charline McGregor*



Cole Courtney

Près de moi

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Charline McGregor

© Lakehouse Press, 2013

Pour la traduction française : Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : janvier 2016

ISBN numérique : 9782290093733

ISBN du pdf web : 9782290093740

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290098028

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

La vie de Pax Tate se résume à trois choses : l'alcool, la drogue, les femmes. Ces addictions, certes dévastatrices, sont pour lui un refuge lui permettant d'oublier qu'il a non seulement perdu sa mère à l'âge de sept ans, mais qu'il n'est également aux yeux de son père qu'une intarissable source de déception.

Une nuit, alors qu'il fait une overdose, il est miraculeusement sauvé par Mila Hill, une jeune photographe. Sa vie bascule alors, et de cette rencontre accidentelle naît bientôt une amitié, puis une passion sans limites. Or, pour mériter l'amour de Mila, Pax devra affronter ses plus sombres démons...

Couverture : d'après © Shutterstock

Biographie de l'auteur :

Ancienne femme d'affaires, Courtney Cole s'est finalement tournée vers l'écriture. Aujourd'hui auteur best-seller de romances érotiques et new adult à succès, elle figure sur les listes des meilleures ventes du New York Times et du USA Today

Titre original

IF YOU STAY

Éditeur original

Forever, an imprint of Grand Central Publishing,

Hachette Book Group, Inc., New York

© Lakehouse Press, 2013

Pour la traduction française

Éditions J'ai lu, 2016

Sommaire

[Identité](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Remerciements](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Mila](#)

[Chapitre 3](#)

[Pax](#)

[Chapitre 4](#)

[Mila](#)

[Chapitre 5](#)

[Pax](#)

[Mila](#)

[Chapitre 6](#)

[Pax](#)

[Chapitre 7](#)

[Mila](#)

[Pax](#)

[Chapitre 8](#)

[Mila](#)

[Chapitre 9](#)

[Pax](#)

[Chapitre 10](#)

[Mila](#)

[Chapitre 11](#)

[Pax](#)

[Chapitre 12](#)

[Mila](#)

[Chapitre 13](#)

[Pax](#)

[Chapitre 14](#)

[Pax](#)

[Chapitre 15](#)

[Mila](#)

[Chapitre 16](#)

[Pax](#)

[Chapitre 17](#)

[Mila](#)

[Chapitre 18](#)

[Pax](#)

[Mila](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Pax](#)

[Mila](#)

[Chapitre 21](#)

[Pax](#)

[Mila](#)

[Chapitre 22](#)

[Pax](#)

[Mila](#)

[Chapitre 23](#)

[Pax](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Mila](#)

[Chapitre 26](#)

[Pax](#)

[Épilogue](#)

[Mila](#)

[Note de l'auteur](#)

[Bonus – Scène de la nuit de noces](#)

[Pax](#)

Remerciements

J'ai toujours tant de gens à remercier et si peu d'espace pour le faire. Mais je vais tout de même essayer.

Je ne vais pas nommer celui qui m'a inspiré Pax, parce qu'il ne le souhaiterait pas. En

revanche, je veux le remercier. D'être fort et de faire ce qu'il y a de mieux pour lui-même et ne pas hésiter à l'admettre. Je l'aimerai toujours.

M. Leighton, merci d'être toujours là pour moi, quelle que soit l'heure, quel que soit le

lieu. Une fille ne peut espérer avoir mieux que toi auprès d'elle, et je remercie le ciel de t'avoir mis sur mon chemin. Je t'aime.

Autumn, de *The Autumn Review*, je t'adore. Merci de me convaincre par tes mots de m'écarter des corniches, de me parler de façon rationnelle quand je suis au bord de la crise de panique. Merci d'être une si bonne oreille et d'être si proche de moi. Tes idées, tes conseils sont toujours pile ce qu'il me faut. J'ai de la chance de t'avoir.

Fisher Amelie. Je t'aime. Tu as traversé une année difficile, et pourtant tu as réussi à t'en sortir avec la douceur dont tu as toujours fait preuve. J'admire beaucoup cette faculté chez toi, et je remercie le ciel que tu sois qui tu es et que tu fasses partie de ma vie.

Kelly Simmon ! Tu es génialement incroyable. Je suis une veinarde de t'avoir trouvée et

que tu aies bien voulu m'embarquer avec toi. Tu es tout simplement le meilleur agent de tous les temps.

Mes grands-parents ne sont plus là, mais je souhaiterais quand même les remercier. Ils

sont responsables, en grande partie, de la personne que je suis aujourd'hui. Ils croyaient en la valeur de l'exemple – et quel exemple ils m'ont donné.

Mes enfants. Merci d'être vous. De me faire rire et pleurer et de me montrer ce qu'est l'amour le plus pur. Je vous aimerai toujours et plus encore.

Mon mari. Je ne sais même pas quoi dire. Tu es vraiment la meilleure moitié de moi. Tu

me soutiens, me laisses pleurer sur ton épaule, tu me fais rire. Je serais perdue sans toi. Si tu apprenais à cuisiner, tu serais parfait. Je plaisante. Plus sérieusement, je t'aime plus que je ne peux l'exprimer et plus que les mots ne peuvent le dire. *L'amour ne meurt jamais*. Nous l'avons déjà prouvé cent fois, j'ai hâte de le prouver encore une bonne centaine de fois avec toi.

Merci à toute l'équipe de Hachette. Merci de m'avoir prise à bord et d'avoir choisi *If You Stay* parmi la masse de romans existants. Je suis incapable de décrire la folle aventure que ça a été.

Et enfin... mes lecteurs ! Merci, merci beaucoup de lire mon travail. Merci pour vos mails, vos messages sur Facebook, vos tweets. J'ai tellement de chance de vous avoir. C'est grâce à vous que je fais ce que je fais.

À tous ceux qui ont un jour

trouvé du réconfort dans l'oubli.

1

— Pax.

Je ne saurais dire avec certitude si la fille a vraiment prononcé mon nom. Sa voix étouffée est quasi inaudible, et donc difficile à comprendre. En grande partie parce qu'elle a ma bite dans la bouche.

Bien calé contre le cuir noir du siège de ma voiture, je pousse encore un peu plus sur sa tête, l'encourageant sans un mot à m'avaler plus profondément.

— Tais-toi et suce.

Je ferme les yeux et j'écoute. Les bruits de succion et de la salive qui lui coule aux commissures des lèvres. En frottant contre ma fermeture Éclair baissée, sa joue produit un son feutré. À intervalles réguliers, la fille lâche un gémissement. Pourquoi, je ne sais pas.

Elle ne retire rien de tout ça. La main sur sa tête, j'appuie, j'appuie. Je guide ses mouvements et sa

cadence. J'entortille mes doigts dans les cheveux à la base de son cou, je

les tire et je les relâche, puis je tire à nouveau.

Elle gémit encore.

Je ne sais toujours pas pourquoi.

Je m'en fiche toujours autant.

Je suis complètement stone.

Je n'ai aucune idée de son prénom.

À l'exception de l'instant présent, tout est dans le brouillard. J'oublie le ressac du lac Michigan sur la droite et les moteurs des voitures sur l'autoroute, à quelques kilomètres de là. Je bloque les lumières de la ville. Je fais abstraction du silence qui bourdonne à mes oreilles et de la pensée qui me traverse l'esprit : quelqu'un pourrait passer pas loin et nous voir. Non, il n'y a personne sur la plage, pas à vingt-trois heures. Et puis de toute façon, je m'en contrefous.

Car là, je suis tout entier focalisé sur cette pipe.

Je sais déjà que je ne suis pas près de jouir, mais je ne le lui dis pas, parce que je ne veux pas qu'elle arrête. Pas encore. Je la laisse continuer quelques minutes de plus, et je la repousse.

— Fais une pause.

Je me réinstalle sur mon siège, sans prendre la peine de remballer le matos. Lâchant un bruyant soupir, je profite de la brise agréable pour me détendre. La fille se tourne vers le rétroviseur dans un effort pour redonner contenance à son visage en vrac.

— Attends, je lui intime. Attends une minute.

Elle me jette un regard perplexe, son rouge à lèvres étalé autour de la bouche. Je souris.

— Je sais que tu en veux, dis-je en sortant une petite fiole de la poche de ma veste.

Je fais tomber quelques comprimés de cocaïne sur un petit miroir posé sur le tableau de

bord et les écrase à l'aide d'une lame de rasoir, dont je me sers ensuite pour dessiner deux lignes droites.

Je lui tends une petite paille. À présent, c'est elle qui sourit de sa bouche tordue de clown.

Elle sniffe sa ligne, tousse, puis sniffe encore.

Ensuite elle se cale dans son siège et renverse la tête en arrière, attendant que la drogue commence à produire son effet. Le regard vide, elle me rend la paille. Je marque un

temps d'arrêt.

J'y suis allé fort, aujourd'hui, plus encore qu'à mon habitude.

Dans tous les domaines.

Mais pour une raison que j'ignore, le besoin est puissant de m'enfoncer dans l'obscurité.

Plus que d'habitude. Et c'est par des jours comme celui-là qu'il me faut du lourd. Saisissant la paille, je m'envoie ma ligne, j'inhale la poudre qui ne manque jamais de m'emporter ailleurs. Quand je ne peux plus compter sur rien d'autre, il me reste toujours la coke.

Immédiatement, la brûlure familière m'engourdit la gorge. Et le vide se répand à travers le reste de mon corps, paralysant mes sens tandis qu'il se faufile jusqu'à mon cœur.

Je sens mes veines se gonfler sur son passage, mon sang qui pulse vite et fort, apportant l'oxygène jusqu'à mes doigts engourdis.

Putain que j'aime ça !

J'adore la façon dont la coke paralyse tout, sauf mon attention. J'adore comme elle décuple ma conscience tout en plongeant le reste dans une pénombre ankylosée.

C'est là que je me sens bien. Quand je flotte au sein de ce rien, de cette obscurité.

Grâce à la coke, c'est facile d'exister dans le néant.

Je passe les doigts sur les restes de poudre et les essuie le long de mon érection, avant

d'attraper la fille par la nuque. J'appuie sa tête sur mon sexe et elle ouvre la bouche sans rechigner. Elle n'agit manifestement pas contre son gré. Elle est là où elle veut être.

Surtout maintenant que j'ai nourri sa dépendance.

Surtout maintenant qu'elle peut lécher sa chère poudre sur mon membre. Si elle gémit, cette fois je veux bien croire qu'elle en retire quelque chose, elle aussi.

— Finis-moi, je lui ordonne.

Je lui caresse le dos pendant qu'elle bouge la tête, et je ne sens plus mes doigts.

Elle s'agite quelques minutes de plus et puis, sans prévenir, je lui jouis dans la bouche.

Elle ouvre grands les yeux et essaie de reculer alors que mon sperme dégouline sur ses lèvres, mais je la maintiens fermement par la nuque, jusqu'à ce que mon sexe arrête de pulser.

— Avale, je lui indique poliment.

Ses yeux vides s'écarquillent, mais elle obtempère.

Je souris.

Malgré un haut-le-cœur, elle ne bouge pas.

— Merci, je lui dis, toujours aussi poliment.

Et puis je me penche par-dessus elle pour débloquer la portière côté passager, qui s'ouvre dans un craquement – preuve que les voitures étaient encore constituées d'acier, en

1968. Sortant mon portefeuille, j'en tire un billet de vingt défraîchi.

— Va t'acheter quelque chose à manger. T'es vraiment trop maigre.

Elle a la silhouette des accros à la coke. Le genre bien trop maigre pour être honnête.

C'est le revers de la médaille. La coke, c'est efficace pour planer, mais ça tue l'appétit. Si tu ne te forces pas à manger, tu commences à perdre du poids et tu ne ressembles plus à rien.

Cette fille n'en est pas là. Pas encore. Elle n'est pas moche. Mais pas jolie non plus. Elle a surtout un air endurci. Des cheveux brun terne, des yeux bleu pâle. Un corps sans relief,

maigre comme un clou. À prendre ou à laisser.

Je laisse.

Elle me jette un regard furieux tout en s'essuyant la bouche.

— Ma voiture est en ville. Tu vas même pas m'y ramener ?

Je la dévisage et remarque que trois images différentes d'elle se superposent en une seule, très floue. Je tente de faire la mise au point, de me concentrer mieux.

Raté. Toujours trois.

— Je peux pas, lui réponds-je en laissant lourdement retomber ma tête contre le siège.

Je suis trop défoncé pour conduire. De toute façon, c'est pas bien loin. C'est quand même pas ma faute si tu portes des godasses de pute. Enlève tes talons hauts, tu marcheras mieux.

— Tu sais quoi ? T'es vraiment un enfoiré, Pax Tate, crache-t-elle.

Sur ce, elle ramasse son sac à main au sol et claque la portière aussi fort que possible, provoquant un tremblement. « Danger ».

Oui, j'ai donné un nom à ma voiture. Une Dodge Charger de 1968 comme neuve mérite bien ça.

Et oui, je me fous que cette petite garce défoncée à la coke me prenne pour un salaud.

Je suis un salaud. Pas la peine de le nier.

La preuve ? Je n'arrive même pas à me rappeler son prénom, alors que celui de ma voiture m'est revenu sur-le-champ. Peut-être que je m'en souviendrai demain matin, peut-

être pas. Peu m'importe, au fond. Car elle reviendra me trouver. Elle revient toujours.

Parce que j'ai ce qu'elle veut.

Je retire ma veste et la pose sur le siège passager, remontant ma braguette tout en regardant la fille s'éloigner d'un pas lourd. Alors j'ouvre ma portière et je laisse pendre à l'extérieur un de mes pieds bottés de noir. La brise froide caresse mon corps surchauffé. De quelque côté que se porte le regard, la côte est déchiquetée, sauvage et assaillie par les vagues. Et si vaste que je me sens tout petit. La nuit est d'un noir d'encre et le ciel presque sans étoiles. Le genre de nuit où un mec peut aisément disparaître dans les ténèbres. Le genre de nuit qui me convient tout à fait.

Bien calé contre l'appuie-tête, je laisse la voiture tourner autour de moi. J'ai la sensation que ce siège est l'ancre qui me retient au sol. Sans lui, je dériverais dans l'espace et personne ne me reverrait jamais.

L'idée n'est pas désagréable.

Sauf que la voiture tournoie trop vite. Même dans mon état, je sais que ça va trop vite.

Ce n'est pas pour autant que je m'en inquiète, cela dit. Je me contente de sortir ma fiole pour prendre quelque chose qui va ralentir le mouvement. Ma fiole, c'est un peu un chapeau de magicien. Il y a de tout, là-dedans. Tout ce dont j'ai besoin, rapide ou lent, bleu ou blanc, gélule, comprimé ou rock. J'ai.

J'avale la pilule avec une gorgée de whisky, dont je ne ressens même pas la brûlure quand elle descend le long de ma trachée. Je prends un instant pour constater que la vitesse est devenue folle. Le monde bascule et tout sombre dans un flou complet autour de

moi. Je devrais prendre un autre comprimé, peut-être même deux. Je les mets dans ma bouche et avale une autre gorgée de Jack avant de jeter la bouteille au sol, côté passager.

Et je me rends compte que j'ignore si j'ai revissé le bouchon.

Et puis je me dis que je m'en fous.

Le brouillard de la drogue altère ma vue, les gris et les noirs se mettent à tourbillonner

ensemble. Alors je ferme les yeux pour ne plus les voir. J'ai encore l'impression de bouger, comme si la voiture était devenue une toupie impossible à arrêter.

La nuit m'engloutit et je suis propulsé dans les ténèbres, loin, au-delà des nuages dans

le ciel nocturne. Je traverse les étoiles, je croise la lune. En passant, je tends la main et je la touche du doigt.

Je ris.

Du moins, je crois.

Difficile à dire, à ce stade. Je ne distingue plus ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Et c'est justement ça que j'aime.

2

Mila

J'adore la nuit.

J'aime tout, dans la nuit.

J'aime la façon dont la noirceur cache des choses que je ne voudrais peut-être pas voir,

tout en mettant en valeur des choses que je ne verrais pas à la lumière du jour. J'aime les étoiles et la lune et cette humidité veloutée sur ma peau. J'aime la façon dont le lac Michigan devient sombre dans l'obscurité et scintille sous la lune telle une surface en onyx.

J'éprouve toujours comme une sensation de danger, c'est peut-être aussi ce qui me plaît.

Posant le pied sur le sable meuble et humide de la plage, j'agrippe mon appareil photo.

La brise est toujours fraîche, ici, mais c'est parce que l'air vient du lac qu'il est froid. Hiver comme été, l'eau est toujours glaciale. À croire que Dieu y a versé un grand verre de glaçons. Je serre mon pull un peu plus fort autour de moi, puis je regarde encore une fois

par la lunette.

La lune est pleine, ce soir. Elle est suspendue tout au bord de l'horizon, juste à l'endroit où l'eau rencontre le ciel. Elle a une teinte rougeâtre, comme on en voit rarement. Les marins appellent ça la « lune de sang », et je comprends aisément pourquoi. Elle est à la fois éthérée et belle. Obsédante, en fait. C'est pour elle que je suis ici ce soir.

Je commence à prendre des photos – à genoux, debout, puis à genoux de nouveau.

Un large ruban de brouillard flotte devant elle, qui la cache en partie et me coupe le souffle : je n'ai jamais vu d'image plus parfaite. Ça fera un tableau incroyable. Et la photo, une fois encadrée, rendra très bien elle aussi. Peu importe le support, puisque j'ai des acheteurs pour les deux.

Je prends une bonne centaine de clichés avant d'être complètement satisfaite de la lumière, de l'éclairage et de l'angle. En rangeant l'appareil dans sa sacoche, j'inspire une profonde goulée de l'air frais et vif du lac et profite du trajet retour sur la plage. J'aime sentir mes pieds s'enfoncer dans le sable épais et je prends garde à ne pas trébucher contre quelque morceau de bois échoué sur l'immense étendue argentée.

La nuit est idéale pour laisser dériver mes pensées. L'atmosphère est si calme, le silence

absolu. Même les mouettes sont endormies, il n'y a donc personne pour déranger ma solitude pleine et entière.

Tandis que la brise souffle dans mes cheveux et me dégage le visage, je passe

machinalement en revue la liste des tâches qui m'attendent au studio, et les commandes à passer demain pour réassortir mon stock de fourniture. Je me demande aussi si j'ai bien pensé à fermer ma porte à clé, même si un oubli ne serait pas très grave.

Dans une ville plus grande, je devrais accorder bien plus d'attention à ce genre de détails et surtout ne pas me promener ainsi seule en pleine nuit. Mais ici, à Angel Bay, je suis en parfaite sécurité. Le taux de criminalité est semblable à celui d'une petite ville des années 1950, c'est dire. Le crime le plus pendable, par ici, ce sont les touristes qui le commettent en marchant sur la chaussée au plus fort de la saison.

Parvenue au sommet du monticule de sable qui délimite le parking où j'ai laissé ma voiture, j'ai la surprise de découvrir un véhicule noir, modèle ancien et peinture rutilante, garé face au lac. Il n'y était pas tout à l'heure, quand je suis arrivée.

Je pousse un soupir. C'en est fini de ma solitude, mais honnêtement, ça m'importe peu.

Je partais, de toute façon.

Je renfile mes chaussures et traverse le trottoir pour rejoindre ma voiture mais, ce faisant, je remarque la portière grande ouverte de l'autre véhicule. D'où je suis, j'entends même la sonnerie qui l'indique. Apparemment, la clé est encore sur le contact.

Bizarre. Je m'immobilise pour observer la voiture isolée.

J'hésite, vu qu'il fait sombre et que je suis seule. Mais le son insistant qui signale la portière ouverte m'attire. Reste à espérer que son propriétaire n'est pas un *serial killer*. Les doigts serrés autour de mon téléphone portable, dans ma poche, comme si cela pouvait me

protéger du danger, je m'approche en évitant de songer au ridicule de cette dernière pensée. Une botte noire, qui a manifestement vécu, pendouille par la portière. Immobile.

En temps normal, je ne serais pas particulièrement alarmée par la situation. Je me dirais que le propriétaire de la botte noire est endormi. Sauf que là, j'ai l'impression que quelque chose cloche. Une ambiance sinistre, presque tangible, plombe la scène tel un nuage noir. Je connais peu de gens capables de dormir avec une telle sonnerie agaçante à

proximité.

Tout doucement, je me dirige vers la voiture et j'en scrute l'intérieur, tout en me couvrant la bouche d'une main. Une odeur de vomi envahit l'atmosphère, dont je perçois bientôt l'origine. Le gars assis sur le siège conducteur est inerte dans une mare de vomi rouge-orangé. De sa bouche ouverte partent des filets de bave et des restes de vomi qui s'étirent de son menton à son torse. Je frissonne. Le type n'est visiblement pas au meilleur de sa forme.

Il est très, très immobile, mais je sais qu'il respire car il émet de drôles de gargouillis.

Ses légers ronflements font vibrer le cartilage de son nez, étouffés par les bulles de vomi autour de sa bouche.

Ça n'est pas bon signe. Forcément.

L'odeur épouvantable me donne un haut-le-cœur tandis que je le secoue par l'épaule.

Sa tête pend mollement sur le côté, avant de retomber contre son torse. Je le secoue à nouveau, mais il ne reprend pas conscience. Sa tête décrit juste de petits mouvements indolents d'un côté à l'autre, comme celle d'une poupée désarticulée.

Putain de merde !

Je suis de plus en plus paniquée au fil des minutes, mon cœur bat follement, tel un colibri emprisonné dans ma cage thoracique. Je ne sais pas trop quoi faire. Si ça se trouve, c'est l'alcool qui a provoqué cet état de semi-inconscience. D'ailleurs, j'aperçois une bouteille de whisky au sol, qui semble corroborer mon idée. N'empêche, quelque chose ne tourne pas

rond. Quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer, mais à présent mon instinct me l'indique à grands cris.

Alors je fais la première chose qui me passe par la tête.

Je sors mon portable et compose le numéro d'urgence.

Dès la deuxième sonnerie, quelqu'un décroche et m'interroge aussitôt sur la cause de mon appel.

— Je ne sais pas trop, réponds-je, indécise, en fixant le jeune gars. Je m'appelle Mila Hill, et je suis sur le parking de la plage de Goose Beach. J'ai devant un moi un homme visiblement inconscient dans sa voiture. Sauf que je n'arrive pas à le réveiller. Je pense qu'il ne va pas bien.

— Est-ce qu'il respire ? me demande calmement mon interlocutrice.

Après vérification, je lui réponds par l'affirmative.

— Très bien. Vous vous sentez capable d'attendre sur place l'arrivée d'une ambulance ?

— Oui, je vais rester avec lui.

Savoir les secours en route m'aide à me calmer.

Je m'éloigne de quelques pas et observe l'homme inconscient.

À l'exception du lent mouvement de sa poitrine sous l'effet de sa respiration difficile, il

ne bouge toujours pas. Déglutissant avec peine, je balaie des yeux le reste de son corps. Ses biceps musclés portent des tatouages et il a une cicatrice en forme de X à la base du pouce.

Je la vois car son bras pend désormais par la portière. Et du vomi dégouline le long de son avant-bras, gouttant sur le trottoir. Écœurée, je prends sur moi et vais soulever sa main pour la poser sur son ventre.

Qu'il a dur et plat. Et couvert de vomissures. S'il n'était pas allongé dans son vomi, il serait bel homme. Ça se voit même dans le noir. Les cheveux châtons, il paraît avoir une bonne vingtaine d'années, porte un jean et un tee-shirt noirs. Ses joues sont couvertes d'un début de barbe et je me surprends à espérer très fort qu'il ouvre les yeux.

— Réveille-toi, lui dis-je.

J'ai beau ne pas le connaître, je veux qu'il aille bien. J'ai déjà vu des amis s'endormir suite à un excès d'alcool. Là, c'est différent. C'est bien plus grave. L'étrange gargouillis qui sort de son nez en est la preuve.

Je regarde sa voiture à nouveau. Je l'ai déjà vue en ville, et pourtant je ne connais pas ce mec. Je ne l'ai jamais croisé... jusqu'à aujourd'hui. Comme première impression, on fait mieux.

Je suis en train de réessayer de le réveiller quand une voix furieuse me parvient. Une voix de femme.

— Pax, t'es qu'un connard. Pas question que je rentre en ville à pied. Tu vas me raccompagner, c'est moi qui te le dis.

Je sursaute, puis me redresse pour me retrouver face à celle qui a proféré ces paroles tout sauf agréables.

Elle est aussi surprise que moi.

Je l'ai déjà vue. C'est une femme un peu vulgaire sur les bords qui traîne dans un bar de Main Street. Ma boutique n'étant qu'à quelques rues de là, je l'ai aperçue dans le coin.

Pour l'heure, elle porte une minijupe hypermoulante et un tee-shirt si décolleté que je vois quasiment son nombril. Elle est couverte de vieux tatouages délavés et son visage est barbouillé de maquillage. La classe.

— Qui t'es toi, bordel ? me demande-t-elle en s'approchant de la voiture d'un pas lourd.

Ses cheveux bruns sont ébouriffés et emmêlés. Elle a un air dur. Et quand elle voit le type dans la voiture, elle se met à hurler.

— Pax ! s'exclame-t-elle en se ruant sur lui. Oh, mon Dieu ! Réveille-toi. Réveille-toi !

J'aurais pas dû te laisser. Putain ! Putain de merde !

— Qu'est-ce qu'il a ? J'ai appelé les secours, en voyant qu'il ne se réveillait pas.

Elle tourne brusquement la tête dans ma direction.

— T’as appelé la police ? Pourquoi t’as fait ça ?

Je n’en reviens pas. Nous n’avons manifestement pas la même façon de voir les choses.

Elle place ses priorités ailleurs que là où je situe les miennes.

— Parce qu’il a besoin d’aide, lui expliqué-je. Ça se voit. Une ambulance est en route.

Elle me jette un regard noir, mais le type de la voiture – Pax, donc – se remet à gargouiller. Avant de cesser brusquement. Il est immobile, le menton affaissé contre le torse, qui lui non plus ne bouge plus désormais.

La femme et moi échangeons un regard.

— Il ne respire plus ! s’écrie-t-elle avant de le saisir à deux mains. Pax ! Réveille-toi !

Elle le secoue si fort qu’il en a les dents qui claquent.

— Arrêtez, ça ne sert à rien, intervins-je en l’attrapant par le bras.

Putain ! N’empêche qu’elle a raison : il ne respire pas. Les pensées se bousculent dans ma tête tandis que j’essaie de trouver quoi faire, et avant que j’aie pu décider consciemment d’un plan d’action, mon corps agit de son propre chef.

J’écarte la femme du passage et tire de toutes mes forces sur le bras de Pax. Je ne parviens à le sortir qu’à moitié de la voiture, si bien que son corps se retrouve en équilibre entre l’intérieur et l’extérieur. Équilibre précaire, puisqu’il bascule en avant, et sa tête effleure le béton. Ses jambes sont coincées sous le volant, et nous sommes désormais tous les deux couverts de vomi.

— Aidez-moi ! aboyé-je en direction de la femme immobile.

Elle semble sortir subitement de son hystérie et, à nous deux, nous parvenons à traîner

l’homme hors du véhicule et sur le trottoir sablonneux. Je m’agenouille à côté de lui et cherche son pouls. Il est là, mais faible et filant. Et vu que l’homme ne respire pas, je sais que le cœur ne battra pas longtemps.

Merde.

Faute de me remémorer les détails de mes cours de secourisme, je vais faire de mon mieux. Je lui pince le nez, renverse sa tête en arrière et lui souffle dans la bouche. Il a un goût de cendres, de Jack Daniels et de vomi. Je réprime la nausée qui m’assaille, mais j’échoue et dois me tourner, secouée par un haut-le-cœur. Puis je me reprends et parviens à

lui administrer deux insufflations supplémentaires, avant qu’un nouveau spasme ne me torde l’estomac.

Je m'interromps pour poser l'oreille sur son torse.

Rien.

Il ne respire toujours pas.

— Fais quelque chose, siffle la femme.

Faisant abstraction de ses commentaires, je recommence à souffler dans la bouche de Pax. Encore.

Et encore.

Et encore.

Rien.

Bon, qu'est-ce que je fais, maintenant ? J'ai dépassé la répulsion que m'inspire le goût de sa bouche. Je ne suis plus concentrée que sur ses poumons que je dois remplir d'oxygène,

dans l'espoir qu'il retrouve le réflexe de respirer par lui-même. Mais ça ne fonctionne pas.

Il ne respire pas.

Je suis affolée et au bord de l'hystérie moi-même tandis que je lui insuffle deux bouffées

d'air supplémentaires. Et tout à coup, voilà qu'il s'étrangle, tousse, puis expulse un geyser orangé, m'obligeant à reculer en vitesse.

Puis je m'empresse de le placer sur le flanc afin qu'il ne s'étouffe pas avec son vomi.

À ce stade, lui et moi sommes complètement couverts de la substance visqueuse. Certes,

c'est désagréable, mais au moins il respire. De façon irrégulière et un peu trop lente, mais il respire. Et sous ses paupières toujours closes, je vois les globes oculaires bouger rapidement.

Et puis il se met à convulser.

Oh, bon Dieu ! Je ne sais pas comment réagir.

— On fait quoi ? crié-je à la fille derrière moi, sans même la regarder.

Je suis focalisée sur l'écume orange qui sort de la bouche du type. Elle gonfle et remonte jusqu'à ses narines, maculant tout tandis qu'il s'agite. Des flocons orangés se détachent et atterrissent sur mon pull.

Je lui saisis le bras et le maintiens au sol. Il est fort, même dans cet état-là, et il me faut appuyer de tout mon poids pour l'immobiliser. Je suis presque allongée en travers de son torse, avec son bras replié sous moi. Au bout d'un moment, ses convulsions cessent et il retombe mollement. Mais il respire toujours. J'entends son souffle rauque. Comme si chaque

respiration se faisait au prix d'un immense effort.

Je suis au bord des larmes, des larmes d'impuissance, quand j'aperçois des lumières rouges et bleues qui se reflètent dans la carrosserie de la voiture.

Ouf ! Les secours sont arrivés.

Dieu merci.

— Courez à leur rencontre et ramenez-les ici, indiqué-je à la fille.

Et je me retourne, mais elle a disparu.

Qu'est-ce que... ?

Je scrute l'obscurité pour l'apercevoir qui s'enfuit au pas de charge, par-dessus la dune

la plus proche. Il faut croire qu'elle n'a pas envie d'être présente en même temps que les autorités.

Intéressant.

Les urgentistes ne mettent pas plus d'une minute à bondir de leur ambulance pour commencer à effectuer les premiers secours.

Ne sachant trop que faire, je m'écarte un peu et me contente d'attendre. Je les regarde

lui enfoncer un tube dans la gorge pour l'aider à respirer, puis lui faire des compressions thoraciques. Ce qui ne peut signifier qu'une seule chose.

Son cœur s'est arrêté.

À cette pensée, le mien semble ralentir aussi.

J'ignore pourquoi. Je ne le connais même pas. M'être retrouvée dans une situation d'une telle intensité avec lui a créé un lien entre nous. C'est ridicule, mais je ne peux réprimer ce sentiment. Même si tout ce que je sais de lui, c'est son prénom.

Pax.

J'entends le bruit effarant de sa cage thoracique qui plie et craque sous les pressions des urgentistes, concentrés sur un objectif : obliger son cœur à battre de nouveau. J'ai un mouvement de recul et je détourne les yeux en essayant de faire abstraction des sons atroces. C'est ce moment-là, alors que j'ai les paupières bien fermées, que choisit un officier de police pour s'approcher de moi et me questionner.

Est-ce que je le connais ?

Qu'est-ce que je faisais là ?

Comment je l'ai trouvé ?

Était-il seul ?

Savez-vous depuis combien de temps il était là ?

Savez-vous ce qu'il a pris ?

Savez-vous quelle quantité d'alcool il a bu ?

Les questions du policier coulent d'un ton monocorde et je réponds de mon mieux.

Quand il en a terminé, les brancardiers chargent Pax dans l'ambulance. Puis ils courent

à l'avant et le véhicule démarre dans un crissement de pneus pour gagner la route du centre-ville, sirènes hurlantes et lumières allumées.

Ce qui est sans doute bon signe.

Ça signifie qu'il est en vie.

Non ?

Pétrifiée et tremblante comme une feuille, j'ai les yeux rivés sur la voiture de Pax, que le policier est en train de fouiller. Secouant la tête d'un air désapprouvateur, il place certains objets dans des sachets en plastique.

— Je me demande bien pourquoi je me casse la tête, son père va le faire sortir, comme la dernière fois, marmonne-t-il.

J'ignore s'il s'adresse à moi ou à lui-même. Alors je lui pose la question.

Il m'offre un sourire sombre.

— Les deux, probablement. C'est frustrant. Voici un gosse qui pourrait avoir le monde à

ses pieds, et il passe son temps à essayer de se foutre en l'air. Excusez mon langage, mademoiselle, mais il faudrait qu'on l'envoie soit en prison, soit en désintox. Ça lui ferait du bien. Le problème, c'est qu'il est né avec une cuillère en argent dans la bouche. Son père est avocat à Chicago, un truc comme ça, une pointure en tout cas, alors il réussit toujours à le faire sortir. Un de ces jours, moi je vous dis qu'on va l'emmener dans un sac mortuaire. Il a eu de la chance que vous le trouviez à temps, ce soir, sinon ç'aurait pu être aujourd'hui.

De la chance.

L'image de l'écume orange qui lui sortait de la bouche tandis que Pax convulsait devant

moi sur le béton du trottoir me revient à l'esprit, et je me demande si le mot est vraiment bien choisi.

Pas mal d'adjectifs lui correspondent sans doute, mais « chanceux » ne semble pas en faire partie.

Secouée par les événements, je me dirige vers ma voiture et m'affale sur le siège. Je suis

couverte de vomi et j'ai l'impression d'avoir avalé le contenu d'un plein cendrier dans le bar le plus miteux du monde. J'attrape une bouteille d'eau et prends une gorgée que je fais tourner dans ma bouche avant de la recracher par terre.

Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? J'étais venue prendre quelques clichés de la pleine lune, magnifique et tranquille, et je me suis retrouvée à sauver la vie de quelqu'un.

À moins qu'il ne meure.

Et dans ce cas, eh bien cela signifierait que je me suis retrouvée à faire... rien du tout.

Si ce n'est avaler le goût écœurant du vomi d'un autre et voir des images qui n'ont pas fini de hanter mes rêves.

Tremblante, je prends une autre gorgée d'eau et tourne la clé dans le démarreur.

J'espère qu'il ne mourra pas.

De tout cœur.

3

Pax

Je perçois la lumière. Comme elle menace de s'insinuer à travers mes paupières closes,

je les ferme bien fort. Je ne suis pas encore tout à fait prêt à me réveiller. *Va te faire foutre, le monde. Tu peux bien attendre.*

Refusant obstinément d'ouvrir les yeux, je tends la main vers la table de nuit où devraient se trouver ma fiole ainsi qu'un paquet de clopes, un briquet et une lame de rasoir.

Mes doigts tâtonnent maladroitement, mais la tablette n'est pas où elle devrait être.

Cette bécasse de femme de ménage a dû la déplacer. Je me promets à mi-voix de la virer si elle continue comme ça.

Mais au fur et à mesure que ma conscience revient, je me rends compte que moi non plus, je ne suis pas où je devrais être. Le lit sur lequel je suis allongé est petit et dur, et il crisse comme du plastique quand je bouge.

C'est quoi ce bordel ?

J'ouvre alors les yeux et découvre autour de moi ce qui ressemble à une chambre d'hôpital. J'ai une perfusion accrochée à la main et je porte une de leurs tenues fines comme du papier à cigarette. Il y a

une couverture pliée sur mes pieds et des rails de sécurité en plastique de chaque côté du lit.

C'est.

Quoi.

Ce bordel.

Un coup d'œil alentour m'apprend que je suis seul. Les murs sont blancs et nus, à l'exception d'un tableau blanc qui porte l'inscription : « Aujourd'hui votre infirmière est Susan. » et d'une pendule qui égrène les secondes. Tic-tac, tic-tac. Le bruit est agaçant. Les aiguilles noires m'indiquent qu'il est trois heures et sept minutes.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Sur une chaise non loin de moi, j'aperçois un sac en plastique avec mon nom écrit dessus au marqueur noir, et mes bottes posées au sol juste en dessous.

Voilà.

Je suis seul dans une chambre d'hôpital et je n'ai aucun souvenir de la façon dont j'y suis arrivé.

De quoi être plutôt désorienté.

Je me concentre, tâchant de rester calme tandis que j'essaie de me remémorer le dernier endroit où je me suis trouvé.

Un souvenir embrumé et tourbillonnant émerge : un craquement, une nuit de pleine lune. Du sable. Des étoiles.

La plage. J'étais à la plage avec cette pute de bar, Jill. Elle ferait n'importe quoi pour un shoot de coke. Et comme moi j'avais envie d'une petite pipe, eh bien je l'ai appelée. Cela dit, je ne me rappelle pas grand-chose d'autre.

J'ai quelques souvenirs brumeux de Jill qui s'en va. Je crois qu'elle gueulait.

Et puis c'est tout.

Et maintenant, je suis là.

Je lâche un grognement. Au même moment, une infirmière franchit la porte dans sa tenue bleu délavé, l'air fatigué et un stéthoscope passé autour du cou. Ce doit être Susan, dont les yeux s'éclairent le temps d'une fraction de seconde quand elle me découvre conscient.

— Monsieur Tate, fait-elle avec intérêt, vous êtes réveillé.

— Et vous êtes un génie.

Je pousse un soupir épuisé et me renfonce dans les oreillers. Je devrais avoir honte de me comporter comme un crétin avec elle, mais non. Tout ce que je ressens, c'est une immense fatigue et quelques douleurs. Je tire sur ma perf. Le Scotch m'arrache les poils du bras.

— Vous pouvez m'enlever ce truc ? Ça pique.

Le regard las de Susan s'anime d'une lueur amusée, ce qui m'agace prodigieusement.

— Il y a quelque chose de drôle ?

Elle secoue la tête en levant les yeux au ciel.

— Non. Je ne vois rien de drôle dans le fait qu'un gamin de vingt-quatre ans essaie de se tuer. Je trouvais juste intéressant que vous vous plaigniez du picotement de la perfusion qui vous nourrit, alors que vous ne vous souciez pas trop des picotements dans votre nez, quand vous avez fait votre overdose.

Je lui retourne le regard le plus glacial possible, même s'il est difficile d'impressionner qui que ce soit quand on est vêtu d'une simple tunique d'hôpital à moitié transparente nouée dans le dos.

— Je n'ai pas essayé de me tuer. N'importe quoi ! Si je voulais en finir, ce serait fait depuis longtemps. Il n'y a que les mauviettes pour se suicider. Or je ne suis pas une putain de mauviette, OK ? Vous êtes qui pour me juger ? Vous ne me connaissez même pas.

Voilà, elle a réussi à me rendre furieux, avec son air de madame-je-sais-tout et ses a priori à la noix. C'est pas une conne en tunique miteuse payée quinze livres de l'heure qui va m'apprendre la vie, quand même, si ?

— Je vous prierais de surveiller votre langage, monsieur Tate, réplique cette garce avec un sourire tout en actionnant le bouton sur ma perfusion. Je suis là pour vous aider, pas pour vous juger. D'ailleurs, j'ai vu bien pire que ça. Je vais avertir le docteur que vous êtes réveillé. En attendant, votre père a laissé quelque chose à votre attention.

Elle se dirige vers le petit placard en contreplaqué à l'autre bout de la chambre et me rapporte une feuille de papier pliée en deux. Quand elle me la tend et que ses doigts secs effleurent les miens, son expression passe de l'agacement à l'empathie. Aucun des deux sentiments ne me convient.

Je saisis la feuille et la froisse dans ma paume.

— Ça fait combien de temps que je suis ici ?

Je suis plus calme, plus poli. Elle a raison. Elle est là pour m'aider, ou du moins elle est payée pour s'occuper de moi. Il est sans doute dans mon intérêt de ne pas l'énerver. C'est elle qui détient le

pouvoir de m'administrer des antidouleurs.

Elle jette un coup d'œil au tableau blanc.

— Quatre jours, apparemment.

Je n'en reviens pas.

— Quatre jours ? J'ai passé quatre jours dans le coaltar ? Qu'est-ce que... ?

Elle m'observe et une expression triste se peint sur ses traits quelconques.

— Vous étiez en mauvais état, monsieur Tate. Très mauvais. Vous pouvez vous estimer

heureux. Votre cœur s'est arrêté de battre à deux reprises et on vous a réanimé. Vous avez

été lourdement sédaté, depuis, pour permettre à votre corps de reprendre une activité normale après le stress causé par l'overdose. Vous allez peut-être remarquer une certaine sensibilité au niveau de la trachée et une douleur à la cage thoracique. Vous avez été intubé et eu plusieurs côtes cassées durant le massage cardiaque.

Je la fixe sans un mot, puis demande :

— J'étais mort ?

Elle hoche la tête.

— Apparemment, oui. Mais vous ne l'êtes plus. La vie vous a fait un cadeau, monsieur

Tate, vous devriez y réfléchir. Je vais appeler votre médecin.

Elle fait demi-tour et tandis qu'elle quitte la chambre, les semelles de ses baskets crissent sur le sol.

Je suis complètement abasourdi.

J'étais mort, putain !

Et maintenant qu'elle a attiré mon attention là-dessus, j'ai mal aux côtes. Putain de merde ! Une douleur lancinante me vrille le ventre et je pousse un grognement. Je me rappelle alors le papier froissé dans ma paume. Je le regarde, j'examine le gribouillage empreint d'assurance.

L'écriture de mon père.

Pax,

J'ai failli ne pas pouvoir te venir en aide, cette fois. J'ai fait intervenir la dernière personne qui me devait une faveur. La prochaine fois que tu dérailles, tu

iras purger ta peine.

Ressaissis-toi. Si tu as besoin d'aide, demandes-en.

Je pense que tu devrais venir t'installer à Chicago, tu serais plus près de moi.

Je t'aiderai du mieux que je pourrai. Avoir de l'argent ne signifie pas que tu n'aies pas besoin de soutien émotionnel. Tu ne peux pas tout faire seul.

Penses-y.

Et évite les ennuis.

Papa

Je réprime mon envie de rire, car je sais qu'avec mes côtes cassées, ça va me faire mal.

N'importe quoi ! L'idée que mon père puisse m'offrir un quelconque soutien émotionnel est trop hilarante pour être prise au sérieux. Je ne le crois même pas capable du moindre sentiment, en tout cas plus aujourd'hui. Pas depuis la mort de ma mère. Elle a emporté le côté humain de Paul Tate avec elle.

Je jette la boule de papier dans la corbeille, mais elle rebondit sur le rebord et atterrit au sol. Merde.

J'envisage un instant d'essayer de me lever pour la ramasser, mais je renonce. J'ai trop mal partout et ça n'est pas si important. La femme de ménage s'en occupera.

Mais avant que j'aie le temps d'y songer plus avant, la pointe d'une chaussure apparaît juste à côté. Je lève les yeux et découvre une fille. Les bras chargés d'un vase de fleurs, elle rive sur moi son regard vert clair.

Et elle est carrément belle.

Mes tripes se tordent immédiatement en réponse à sa présence. Putain de merde !

Petit gabarit, de longs cheveux rassemblés sur une épaule, et ses prunelles sont encadrées d'épais cils noirs. Elle a la peau claire et radieuse. Mais comment se fait-il que je m'attarde sur la texture de sa peau, alors qu'elle est aussi bien fichue ? J'essaie de détourner l'attention de ses seins pleins et effrontés pour me concentrer sur son visage.

Elle m'offre un large sourire. Éclatant. Un sourire magnifique.

— Bonjour, dit-elle doucement. J'ignorais si vous seriez réveillé.

Il y a une sorte de familiarité tranquille dans sa voix, comme si elle me connaissait.

Je ne comprends pas. J'étais stone à quel point ? Est-ce que je connais cette fille ? Mon

instinct me dit que non. Ce n'est pas le genre de fille avec qui je traîne en général. Moi, je m'arrange plutôt pour m'entourer de nanas qui ont besoin de moi, celles qui sont prêtes à faire tout ce que je veux, juste parce que je suis en mesure de leur donner ce qu'il leur faut.

Cette fille-là ne leur ressemble pas. Ça, en tout cas, c'est évident. Elle est saine, elle respire le soleil. Des trucs qui me sont totalement étrangers. Et qui me fascinent, du coup.

Je penche la tête.

— Je suis désolé, mais... on se connaît ?

La jolie fille rougit à présent, la courbe délicate de sa joue prend une légère teinte rosée. Immédiatement, j'éprouve l'envie irrésistible de passer les doigts sur la zone colorée, même si j'ignore pourquoi.

— Non, répond-elle, l'air embarrassé. Je sais, ça doit vous paraître bizarre. En fait, je suis la personne qui vous a trouvé sur la plage. Je suis passée, il y a quelques jours, pour m'assurer que vous alliez bien. Et puis j'ai eu envie de vous apporter des fleurs, parce que votre chambre était un peu nue. En tant qu'artiste, j'aime la couleur. Mais là, je crains de passer pour une harceleuse, non ?

Elle raconte n'importe quoi pour masquer son embarras. C'est trop mignon ! Je souris.

Et au moment même où mes lèvres se retroussent, je me sens un peu dans la peau du Grand Méchant Loup face au Petit Chaperon Rouge. *Pax, que tu as de grandes dents !*

Mon sourire s'élargit davantage quand je prends conscience qu'en plus, elle porte un haut rouge foncé qui moule à la perfection ses jolis seins.

— C'est pas grave, j'aime bien les harceleuses, la rassuré-je.

Elle relève brusquement la tête et son regard, surpris, croise le mien. Je ne peux m'empêcher de rire encore. Elle a quelque chose de tellement innocent ! Si cette simple remarque a suffi à l'étonner, qu'est-ce que ce serait si elle entendait mes pensées concernant son corps d'enfer...

— Merci pour les fleurs, lui dis-je, toujours rieur. Elles sont belles. Et vous avez raison, cette chambre manque cruellement de couleurs. Vous pouvez les poser là-bas, si vous voulez.

Je désigne ma commode vide. Elle se dirige dans la direction indiquée, s'arrêtant au passage pour ramasser la lettre froissée de mon père.

— Ça va à la poubelle ? demande-t-elle gentiment.

Comme je fais oui de la tête, elle jette la boule de papier dans la corbeille.

— Merci, c'est tout à fait sa place.

De nouveau, elle semble perplexe, pourtant elle ne me pose pas de question. Elle dépose les fleurs sur

la commode puis s'assied sur une chaise près de moi. Et m'observe.

Je soutiens son regard.

— Quoi ? je lui demande. Pourquoi est-ce que vous me dévisagez comme ça ?

— Je suis heureuse de voir vos yeux ouverts, répond-elle en souriant. Je sais que ça va

vous paraître idiot, mais vous étiez vraiment mal en point, sur Goose Beach. Je n'arrivais pas à m'ôter de l'esprit la vision de vous inanimé. Alors ça fait plaisir de vous voir bien éveillé et en pleine forme. Au moins, j'aurai de quoi remplacer les images désagréables, maintenant.

« En pleine forme », voilà qui est discutable. N'empêche, je suis assez étonné car elle semble sincèrement soucieuse, réellement troublée. Elle ne me connaît même pas, qu'est-ce

que ça peut bien lui faire ?

Je lui pose donc la question.

Et c'est elle qui est étonnée, maintenant.

— C'est bien normal que je m'inquiète, non ?

Du bout de ses dents blanches, elle tire sur sa lèvre pulpeuse. Et mes tripes se serrent à nouveau tandis que j'aperçois sa langue rose.

— N'importe qui s'inquiéterait, à ma place. Et puis, c'était la première fois que je faisais du bouche-à-bouche à quelqu'un pour de vrai. Je ne sais même pas si j'ai fait ça correctement. Au début, quand je vous ai découvert, j'ignorais ce que vous aviez. En tout cas, vous ne sembliez pas être seulement saoul. Je suis bien contente d'avoir appelé une ambulance.

Cette fois, c'est moi qui la dévisage.

— C'est vous qui avez appelé l'ambulance ?

Intéressant. Je me demande ce qui a bien pu arriver à Jill. Elle a dû m'abandonner à mon triste sort, cette garce. Enfin, on n'a que ce pour quoi on a payé, il faut croire. Et apparemment, quelques rails de coke ne donnent pas droit à grand-chose.

Belle Plante hoche la tête.

— Oui, c'est moi. La fille qui vous accompagnait n'en était pas ravie, d'ailleurs. Mais j'ai pensé que vous aviez besoin de secours. Et au bout du compte, j'ai eu raison.

Ah, donc Jill était bien là.

— Il y avait une fille avec moi ? je demande, un sourcil haussé.

Belle Plante secoue la tête.

— Non, pas au début. Elle est arrivée quand je réfléchissais sur la décision à prendre.

Pour une raison que j’ignore, elle était furieuse après vous. Jusqu’à ce qu’elle voie dans quel état vous étiez. Là, elle est devenue hystérique. Elle a filé quand les urgences sont arrivées.

Voilà qui ne m’étonne pas beaucoup.

— Eh bien, merci d’avoir appelé les secours.

Je parle lentement, l’observant avec la plus grande attention. Je la détaille.

— Je suis Pax, au fait.

Elle sourit.

— Je sais, je vous rappelle que je suis une harceleuse.

Je lui rends son sourire.

— OK, ben dans ce cas vous avez l’avantage sur moi. Parce que je ne vous connais pas.

Et c’est bien dommage.

Elle tend la main, qu’elle a petite et douce, presque fragile, et je la prends.

— Je m’appelle Mila. Mila Hill. Ravie de vous rencontrer.

Et moi donc.

Je devrais lui conseiller de partir en courant, loin, loin de moi. Je sais. Mais bien entendu, je n’en fais rien. C’est un rayon de soleil dans cette chambre d’hôpital glauque, et je l’absorbe tout entière. Elle dégage une énergie positive, saine, et j’aime bien ce que je ressens à discuter avec elle.

Comme une bouffée d’air frais.

Je suis peut-être le Grand Méchant Loup, mais les loups ont besoin de respirer, eux aussi.

4

Mila

J’ai les yeux rivés sur l’homme allongé dans ce lit d’hôpital ; un dur, un tatoué.

Pax Tate est beau et sexy, très masculin. Il est mince, musclé et fort. Je le vois d’où je suis. Il dégage de la puissance, comme s’il était capable de tout mener de front – quoique sa récente overdose contredise cette impression. Moi je ressens une certaine tristesse émanant de lui, probablement à cause de la lueur que je lis dans son regard et qui sous-entend des

choses hors de ma portée ; des choses troubles. Son corps est dur, son visage est dur, ses yeux sont durs. Comme la pierre.

Et malgré tout, je me sens attirée vers lui de façon inexplicable.

Je ne saurais l'expliquer. Ça défie la logique.

Peut-être est-ce cette touche de vulnérabilité tapie dans ses prunelles noisette ; des prunelles qui semblent presque chaleureuses, mais qui contiennent trop de souffrance pour

autoriser la moindre chaleur en fait. Alors, à la place, elles sont dures. Peut-être est-ce l'attitude je-m'en-fichiste qu'il exsude. Ou bien son air blasé, affichant la certitude que, tôt ou tard, je finirai bien par lui avouer me trouver ici parce que j'attends quelque chose en retour. Ce qui est faux, et une partie de moi veut le lui prouver.

J'ignore pourquoi je suis là, en réalité.

Je n'ai pas de raison valable.

Je tends la main et caresse la sienne, juste à l'endroit où son pouce forme un V avec son index. Et où il porte une cicatrice en forme de X, que je me rappelle avoir vue l'autre nuit.

— Comment vous vous l'êtes faite ? lui demandé-je, curieuse, en l'effleurant.

Manifestement elle ne date pas d'hier, pourtant on voit qu'elle résulte d'une entaille profonde. La trace ne s'est pas beaucoup estompée, mais elle a les contours flous des cicatrices anciennes.

— Je n'en sais rien, répond-il en haussant les épaules. Je ne m'en souviens même pas. Il y a pas mal de choses dans la vie dont je ne me souviens pas. Ça fait partie du truc.

— De quel truc ?

J'ai l'impression qu'il me provoque, me défie. Me défie de quoi ? C'est un peu comme si j'étais invitée à prendre part à un jeu dont on ne m'expliquerait pas les règles.

— De ce qui arrive quand on fout sa vie en l'air, lâche-t-il enfin.

Sa voix est devenue froide, dure même. Je me retiens de frissonner à son contact et me contente de retirer ma main. Ses yeux plongent dans les miens. Il remarque mon mouvement de recul.

— Pourquoi pensez-vous avoir foutu votre vie en l'air ?

Je dois m'obliger à répéter sa phrase, en dépit de sa violence, car les gros mots ne sont

pas habituels chez moi, je ne parle pas ainsi en général. Pax ricane, on dirait qu'il l'a compris, ou que c'est tellement incongru dans ma bouche que ça le fait rire. Je réprime une rebuffade.

— Je ne le « pense » pas, répond-il d'un ton las. Je le sais.

Il se cale dans les oreillers de son lit d'hôpital, grimaçant légèrement sous l'effet du mouvement, malgré son visage fermé pour ne pas laisser transparaître la douleur. Je me rappelle le craquement de ses côtes, sur la plage, quand les urgentistes le ranimaient, et je grimace aussi. Ça doit faire mal.

— Vous avez combien de côtes cassées ? lui demandé-je. Je n'oublierai jamais le bruit que ça a fait.

Il se retourne vers moi, abasourdi.

— Vous étiez là ?

Je hoche la tête.

— Je ne sais pas pourquoi je suis restée. Je les ai regardés vous prodiguer le massage cardiaque et vous embarquer dans l'ambulance. Et puis j'ai ôté mon tee-shirt et mon pull, avant de remonter dans ma voiture – vous m'aviez vomi dessus et je sentais super mauvais.

Je suis rentrée chez moi en soutien-gorge.

Manifestement amusé par l'idée, Pax éclate de rire. Et ses prunelles se réchauffent, elles

scintillent d'une lueur qui change un peu de l'ennui et de la lassitude que j'y voyais jusqu'alors. J'ignore pourquoi, mais mon ventre se serre. Peut-être est-il chaleureux, au bout du compte. À moins que ce ne soit de la moquerie.

— On dirait que je vous dois un pull, alors.

Ses lèvres tremblent sous l'effet de l'amusement. Je remarque au passage qu'il ne s'excuse pas de m'avoir vomi dessus, mais si bizarre que ce soit, je ne m'en étonne guère.

Pax Tate ne semble pas être du genre à s'excuser.

C'est à mon tour de hausser les épaules.

— Ce n'est pas grave, j'en ai d'autres.

Je feins la désinvolture, moi qui suis tout le contraire de ça. J'aime tout planifier, ce qui va à l'encontre de mon côté artistique. Je prépare les choses avec soin, j'organise ma vie.

Même si je n'avais certainement pas prévu ce détour-là. Jamais je ne me serais imaginée au chevet d'un étranger.

Mes réflexions doivent se lire sur mon visage, en tout cas Pax les devine. Apparemment, il ne rate pas grand-chose.

— Vous n’aimez pas beaucoup les hôpitaux, je me trompe ? demande-t-il.

Ce ton doux dans sa voix paraît inhabituel, voire peu naturel, comme s’il était capable de passer d’une seconde à l’autre de l’indifférence à la sincérité. L’idée que j’aie pu toucher chez lui une corde sensible trouve un écho très profond en moi.

— Non, réponds-je en secouant la tête. Mes parents sont morts voici quelques années.

Je ne pourrai jamais plus regarder un hôpital comme avant.

Pax a l’air intéressé, à présent. Il penche la tête de côté et m’observe attentivement. Je

ne peux m’empêcher de remarquer ses mâchoires solides et la façon dont il fronce les sourcils quand il réfléchit. Sa beauté naturelle, combinée à son attitude rebelle et suicidaire, fait de lui un homme sexy en diable.

— Ils sont morts en même temps ?

Il a posé cette question étrange, au lieu de me présenter ses condoléances, comme le font les gens normaux. Et comme cette franche curiosité est pour le moins rafraîchissante, je hoche la tête.

— Dans un accident de voiture. Par un matin brumeux, alors qu’ils roulaient sur une petite deux-voies le long de la côte. Un semi-remorque a fait une embardée et a foncé sur eux. Ils sont morts sur les lieux du drame.

J’ignore pourquoi je lui raconte ça. Je n’aime pas en parler, et d’ailleurs je n’ai pas besoin de le faire, en général. La ville est relativement petite, tous ceux qui vivaient ici à l’époque sont au courant.

— S’ils sont morts sur place, alors d’où vient votre aversion pour les hôpitaux ?

m’interroge-t-il d’un air pensif.

Et toujours sincèrement intéressé.

Je repense à ce fameux matin, pendant le cours de sciences humaines auquel j’assistais

à l’université. J’étais fatiguée, et ma vue se brouillait à cause d’une nuit trop courte. Le doyen en personne était venu dans la classe pour me demander de le suivre dans le couloir.

Il avait le visage déformé par une expression embarrassée, lorsqu’il m’annonça qu’il y avait eu un accident.

« J’en ignore les détails, mais vous feriez mieux d’y aller, » avait-il ajouté.

Alors j’y suis allée. Je me suis précipitée à l’hôpital et, quand j’y suis arrivée, j’ai senti en franchissant les portes que quelque chose de très, très grave s’était produit. Les gens n’osaient pas me regarder dans les yeux, ni les médecins ni les infirmières que je croisais dans les couloirs ni ma voisine Mathilda, qui y était arrivée avant moi.

Sans un mot, elle m’a conduite dans une pièce vide – une chapelle, je crois – où elle m’a annoncé doucement que je ne trouverai pas mes parents ici, qu’ils avaient été emmenés

à la morgue. Elle était si calme... Et puis elle m’a rattrapée quand je me suis effondrée. Je me rappelle encore le moment où mes doigts ont lâché la poignée en cuir de mon sac à main et qu’il a atterri au sol, répandant tout son contenu sur la moquette bleue. Mon bâton

de rouge à lèvres a roulé aux pieds de Mathilda et elle l’a ramassé avant de me le tendre.

Son visage blême était solennel.

Je déglutis en me remémorant ce moment.

Et je me rends compte alors que je viens de raconter tout ça à haute voix.

Pax m’observe attentivement, mais tandis qu’il digère les détails de la journée la plus douloureuse de ma vie, son expression reste impénétrable.

— Je suis désolé, commente-t-il doucement. Ça a dû être horrible pour vous. Je ne voulais pas déterrer de vieux souvenirs.

Ses paroles sont simples, mais pas sa voix. Voilà un homme complexe, c’est à peu près

tout ce que je devine de lui. Il est difficile à déchiffrer, pourtant sa nature opaque et manifestement pleine de contradictions m’intrigue. Je ressens un pincement dans mon ventre alors que je soutiens son regard et que l’or de ses yeux semble se changer en vert.

— C’était il y a longtemps, réponds-je simplement. Je suis passée à autre chose.

— Vraiment ? s’étonne-t-il, les sourcils haussés. Alors vous êtes fortiche. Parce que parfois, le passé refuse de disparaître.

— Exact, admett-je. Vous avez raison. Parfois, aux moments les moins opportuns, le passé revient vous hanter sans prévenir.

Il hoche la tête, comme s’il me comprenait, et je me demande si c’est vraiment le cas.

Mais comme il n’ajoute rien, je n’insiste pas.

En fait, je me lève et je ramasse mon sac sur le sol d’un autre hôpital.

— J’ai suffisamment abusé de votre temps, lui dis-je poliment. Merci de vous être moqué de moi pour me montrer que vous étiez en pleine forme. Vous êtes tiré d’affaire, Pax.

J'ignore si c'est lui ou moi que j'essaie de convaincre. Il n'en a pas l'air sûr non plus, mais il sourit et me tend la main, qu'il a mince et puissante. Je la prends. Il serre la mienne comme si nous étions partenaires d'affaires.

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, Mila. Merci de m'avoir sauvé la vie, conclut-il d'une voix rauque.

Je déglutis et le regarde droit dans les yeux, sans pour autant être capable de deviner s'il est sérieux. Car au fond, il n'a pas vraiment l'air d'avoir envie qu'on le sauve.

Je souris néanmoins et fais demi-tour pour sortir. Quand je suis au milieu du couloir, je me retourne vers sa chambre. Il me regarde toujours d'un air absorbé et féroce.

Je déglutis avec peine, pivote de nouveau. Un pied devant l'autre. J'atteins ma voiture sans me rendre compte que j'ai parcouru tout ce trajet. Et je n'ai toujours pas compris ce qui vient de se produire.

Pax

Une semaine à l'hôpital, c'est une semaine de trop. Ça, ça ne fait aucun doute.

Lentement, je me soulève de mes oreillers et m'assieds au bord du lit. En dérangeant une côte cassée, le mouvement me tire une grimace et j'essaie de prendre plusieurs brèves inspirations afin d'apaiser la douleur. Les compressions pratiquées par les urgentistes ont causé de sacrés dégâts sur ma cage thoracique. Je sais qu'ils tentaient de me sauver la vie, mais merde, ils avaient vraiment besoin de me flinguer quatre côtes ?

Les cons.

En attendant que la douleur se calme et que ma vision s'ajuste à la lumière du jour, je regarde par la fenêtre la vaste étendue d'eau qui semble me menacer depuis l'extérieur.

Le lac Michigan est immense, il est démesuré, il est gris, et ma maison style loft est perchée au-dessus, au bord d'une falaise. Chaque pièce donnant sur le lac est dotée de grandes baies vitrées, ce qui m'offre une vue imprenable quel que soit l'endroit où je me trouve. Et pas besoin de me soucier de ceux qui pourraient se balader sur la plage en contrebas et donc me voir me promener nu chez moi, car cette plage est privée. C'est ma plage. Ceux qui s'y aventurent sans autorisation ne peuvent pas se plaindre de voir mon sac

de billes.

Je tends la main vers la fiole qui trône sur ma table de chevet. Nouvelle grimace.

Tout en suivant du doigt le bord métallique du bouchon, je laisse mon esprit

vagabonder pour essayer de dissiper les brumes du sommeil. Mais bientôt j'abandonne et verse plutôt une petite pilule blanche dans ma paume, quelque chose qui va m'aider dans le

processus, car je n'ai pas la patience d'attendre.

Pour ce qui est du reste, en revanche, j'ai décidé d'y aller mollo pendant quelque temps. Quoi qu'en pense mon père, je n'ai pas besoin d'en prendre. Je ne suis pas accro, putain ! Et vu que ça n'est pas hyper fun de se faire pomper l'estomac et casser les côtes, je crois que je vais me passer de cette activité-là pendant un temps.

Je m'envoie la pilule avec une goulée d'eau prise dans une bouteille sur la table de nuit, m'obligeant à ne pas regretter que ce ne soit pas de la bière. Il n'est que onze heures du matin et j'ai décidé de ne pas boire avant dix-sept heures, quel que soit le jour, sans non plus jouer à l'habituel « il est bien dix-sept heures quelque part ». Je ne suis pas une mauviette, merde ! Quoi qu'en disent les autres, je suis capable de me discipliner quand je le veux.

Je me lève du lit en titubant, m'étire aussi précautionneusement que possible et me dirige vers la salle de bains, puis entre dans la cabine de douche.

Ma douche, c'est l'une des choses que je préfère dans cette maison. Un vaste espace carrelé, entièrement encastré dans la pierre, avec quatre pommeaux qui propulsent l'eau dans des directions différentes. Elle a été faite sur mesure pour s'adapter à ma taille, car je déteste devoir me recroqueviller pour me laver. Il y aurait assez de place pour organiser une fête, là-dedans, si l'envie m'en prenait. Et Dieu sait si j'en ai fait, des fêtes, dans cette même douche, avec des groupes de femmes consentantes.

Le souvenir de ces mamelons nus et humides, de ces longues jambes regroupées dans la cabine m'excite sur-le-champ. Je m'enduis les paumes de savon avant de prendre les choses en main.

Alors que je me caresse consciencieusement, l'image de Mila apparaît devant mes yeux.

Aussi inattendue que soudaine, mais je me concentre sur sa voix douce et ses seins ronds pendant que je m'active. Les paupières fermées, j'imagine sa main à la place de la mienne ;

sa peau soyeuse qui glisse contre la mienne ; moi qui la plaque contre le mur mouillé pour

la prendre jusqu'à ce qu'elle hurle mon nom, ses jambes nouées autour de ma taille.

Il ne me faut pas longtemps pour en finir.

Avec un soupir satisfait, je me lave et attrape une serviette moelleuse pour m'essuyer tranquillement. Tout en continuant à penser à Mila. Putain, mais c'est quoi ce bordel ?

D'un côté, c'est sans doute normal. Elle m'a sauvé la peau, après tout. Et sur ma vie, je

ne me souviens même pas si je l'ai remerciée. En temps normal, je m'en ficherais royalement, mais il y a quelque chose chez cette fille qui me fait songer à des trucs anormaux. Des trucs doux et chauds, des trucs vrais et sincères.

Voilà que je me conduis comme une putain de mauviette !

J'enfile un jean et un tee-shirt.

Je vais régler le problème en me renseignant sur l'endroit où elle travaille. Dès que je l'aurai remerciée, la vie reprendra son cours normal. Ce n'est vraiment pas le genre de personne sur laquelle j'ai intérêt à investir mon temps. Car jamais mon mode de vie ou ma

personnalité ne lui plairaient, pas sur le long terme. Or je ne suis pas de ceux qui essaient de se transformer en quelqu'un d'autre.

Alors que j'enfonce la clé dans le démarreur, je pense encore à elle. À la façon dont son

petit haut rouge foncé moulait à la perfection ses seins arrogants et pleins. Ce qui me conduit à m'interroger sur ce à quoi ils ressemblent nus. Elle a sans doute les tétons roses et dressés vers le ciel. Voilà, mon membre est encore dur.

Merde.

Mila

— Pourquoi est-ce que tu me casses les pieds avec ça ?

Je regarde ma sœur, Madison, que ma question oblige à lever les yeux de mes photos en noir et blanc, impressions de mes derniers clichés pris au bord du lac.

Elle est recroquevillée sur sa chaise, devant une petite table de ma boutique, ses cheveux blonds ramassés sur une épaule menue. J'ai hérité de la chevelure brune de notre

mère, Maddy de celle de notre père. Elle est plus grande que moi, dotée d'une taille mannequin aussi bien en matière de centimètres que de silhouette et, en plus, elle est magnifique. Moi, je suis la petite brune, le bébé de la famille. Sauf que maintenant, il ne reste plus que nous deux dans la famille. Le clan Hill, deux membres uniquement.

Maddy semble étonnée par ma question.

— Pourquoi ? Mais parce que tu ne m'as pas parlé d'un garçon depuis au moins deux ans. Peut-être même plus. Voilà pourquoi. Ça pique ma curiosité.

Levant les yeux au ciel, je m'essuie les mains sur mon sarrau, étalant de la peinture grise et noire sur mon ventre. Je suis en train de peindre la pleine lune et le paysage de l'autre nuit, qui m'apparaissent devoir être rendus en diverses nuances de noir. Un paysage

sombre, une nuit dangereuse. J'espère juste que je parviendrai à bien la faire ressortir sur la toile.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant à évoquer le fait que j'ai sauvé la vie d'un homme. Tout le monde en ferait autant à ma place, ça ne signifie rien de particulier.

— Ah non ?

Maddy hausse un sourcil parfaitement épilé. Son regard est rivé sur moi.

Je secoue la tête.

— Non, rien du tout. Un gars a fait une overdose. Je lui ai fait du bouche-à-bouche et j'ai appelé une ambulance. Fin de l'histoire.

Maddy m'offre le genre de sourire qui signifie qu'elle n'est pas décidée à lâcher l'affaire.

— Pourtant, tu as évoqué plusieurs fois à quel point il est bel homme. Et dangereux. Et

fascinant. Ça ne me donne pas l'impression que ce soit la « fin de l'histoire », à moi. Ce qui m'intéresse et m'inquiète à la fois. Ce type a fait une overdose. De drogue. Quand tu l'as découvert, il convulsait dans sa voiture. Voilà qui n'est pas exactement ce que je qualifierais de point de départ idéal pour une relation saine.

Elle s'interrompt, l'air sérieux, sévère même.

— Mila, je ne plaisante pas, reprend-elle en voyant mon air exaspéré. (Elle s'agace que

je ne lui prête pas suffisamment d'attention.) Je ne l'ai pas rencontré personnellement, même si je l'ai vu quelques fois au restaurant. D'après ce que j'ai entendu dire, il ne travaille même pas. C'est un fils à papa, un enfant gâté qui n'a pas besoin de prendre ses responsabilités. Et apparemment, il fait n'importe quoi. Un vrai mauvais garçon. Il te mangerait toute crue pour son petit déjeuner.

Voilà, c'est allé assez loin. Je soupire.

— Maddy, arrête, s'il te plaît. Sans rire. C'était juste une situation intéressante dont j'avais envie de te parler. Je ne compte pas refaire les mêmes erreurs que par le passé, fais-moi confiance, et encore moins subir un sermon immérité. Tu l'as dit toi-même, tu ne le connais pas. En plus, je n'envisage absolument pas de relation avec lui. Il y a de fortes chances que je ne le revoie même jamais, alors tu peux mettre en sourdine ton instinct de maman ours. J'aimerais mieux qu'on parle du restaurant. Qu'est-ce qui se passe ?

Madison reprend son air sérieux et pousse mon book sur le côté, dépliant ses jambes qu'elle avait coincées sous ses fesses. Ses yeux d'un bleu profond ont pris une expression troublée, ce qui ne manque pas d'éveiller mon inquiétude. Depuis la mort de nos parents, c'est elle qui a repris la charge de leur restaurant, et si elle a des soucis, eh bien ça me concerne aussi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'insiste car je suis nerveuse : Maddy ne montre jamais ses craintes, en bonne grande sœur, elle préfère les cacher à sa cadette. Toujours.

Mais elle lâche un soupir, et sa voix quand elle me répond se fait ténue. Juste un filet.

— J'ai dû mal calculer les risques impliqués par les travaux de rénovation.

Je lui retourne un regard perplexe.

— Tu avais dit que le budget le permettait, que les travaux seraient financés d'ici au printemps et qu'ils se rembourseraient presque d'eux-mêmes par l'augmentation du nombre

de couverts ?

Elle hoche la tête, mais garde une expression troublée.

— Je sais bien ce que j'avais dit, et c'était aussi ce que je pensais. Mais je n'avais pas prévu que les affaires retomberaient autant cet automne. Je ne les vois pas reprendre en hiver, ça ne se produit jamais. Et malheureusement, la saison touristique arrivera avant qu'on ait les fonds nécessaires au remboursement de ce prêt.

Je n'en reviens pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que le *Hill* est en danger ?

L'idée même me panique. Nos parents ont ouvert leur petit restaurant italien quand ils

se sont mariés, et c'est devenu un lieu incontournable à Angel Bay. Situé directement sur la plage, il est très couru des touristes tout autant que des autochtones pendant l'été.

Après la mort de nos parents, ma sœur est revenue à Angel Bay pour le reprendre. Et

comme elle venait de décrocher un diplôme de commerce, ça nous a semblé logique. Cet arrangement me permet de garder ma petite boutique d'art, où je vends du matériel artistique, ainsi que mes peintures et mes photos. Une situation gagnant-gagnant, en somme. En tant que copropriétaire du *Hill*, je touche chaque mois un pourcentage des bénéfices, tout en ayant la possibilité de poursuivre mes propres activités.

Sauf qu'apparemment, la situation n'est pas folichonne.

— Pas de quoi paniquer, m'indique calmement Madison. Ce n'est pas encore la fin du monde. Il va juste falloir qu'on se serre la ceinture, cet hiver. Si tu pouvais venir assurer quelques services, ça aiderait beaucoup. Comme ça, ça permettrait de réduire le personnel jusqu'à l'été.

J'opine du chef.

— Bien sûr, je ferai tout ce que je pourrai pour aider.

Madison et moi avons toutes les deux participé au service, du temps de nos parents, lorsqu'on était lycéennes, et puis aussi quand on revenait en vacances pendant la fac. Ça n'a rien d'insurmontable. Je pourrais faire ça les yeux fermés.

— Il va peut-être aussi falloir qu'on réduise notre paie pendant un moment, ajoute lentement Madison.

Le visage fermé, elle attend ma réaction. Sans hésiter, je hoche à nouveau la tête.

— Aucun problème. Je peux vivre sur mes gains ici.

Je balaie ma boutique du regard, m'arrêtant sur les toiles accrochées aux murs sous les

lumières et les clichés suspendus au plafond par de fins câbles en acier, les banquettes chics et les éclairages modernes, les chevalets et les étagères de matériel d'art, le tout joliment disposé. Une petite boutique à la mode, exactement comme je l'imaginai, qui fonctionne très bien en hiver. Et encore mieux l'été, grâce aux touristes.

— Je m'en sortirai très bien, insisté-je. Mais toi, ça va aller ?

— Ouais, je pense. Vu que je ne paie pas de loyer, ça passera.

Quand elle a accepté de reprendre l'affaire familiale, je lui ai suggéré de vivre dans la

maison des parents. Moi, de toute façon, j'ai un appartement au-dessus de ma boutique, ça

m'a donc paru normal. Même si, les premiers mois qui ont suivi le décès de papa et maman,

j'y ai aussi passé pas mal de temps avec elle. Comme ça, on avait l'impression que cette tragédie n'était pas arrivée, qu'ils pouvaient rentrer à la maison d'un moment à l'autre. Du genre : « Surprise ! On s'était absentes quelque temps, mais nous revoilà. »

Bien entendu, ça ne s'est jamais produit et, au bout du compte, je suis retournée à mon

petit appartement. J'adore ma sœur, mais vivre en permanence à ses côtés, c'est une autre

paire de manches. Moi je suis une obsessionnelle du rangement, et elle une tornade en puissance.

— Merci de prendre la chose aussi calmement, me lance-t-elle avec un grand sourire.

Comme je te l'ai dit, ça n'est pas la fin des haricots. Le *Hill* va tenir bon et cet été, on commencera à profiter des retours sur nos investissements. D'ici là, tu serres un cran sur ta ceinture.

Je lève les yeux.

— Je ne porte pas de ceinture, mais OK, je me la serre au maximum. Pas de virée shopping pour moi.

Madison hoche la tête, l'air satisfait, et rouvre mon book.

— J'aime bien celle-ci, déclare-t-elle. Je te l'achète.

Je me penche par-dessus son épaule pour observer le ciel chargé de nuages et la pleine

lune. Le contraste du noir et blanc met en valeur l'ondulation scintillante des eaux sombres.

Oui, la photo est parfaite.

— C'est vrai qu'elle est sublime, réponds-je en souriant. Je l'ai prise l'autre nuit, justement. Je vais te l'encadrer, tu pourras la récupérer la prochaine fois que tu passes ici.

Elle me rend mon sourire.

— Ou tu peux me l'apporter quand tu viendras m'aider au service demain soir au *Hill*.

Je la dévisage.

— Quoi ?

— Tu as dit que ça ne te dérangeait pas de donner un coup de main. Eh bien, tu peux

commencer demain, ça me dépannerait vraiment. Et puis, on pourrait sortir prendre un verre ensemble après. Ça fait trop longtemps qu'on n'a pas lâché les chiens. On a grand besoin de se détendre.

Je n'ai pas le temps de me plaindre d'être avertie si peu à l'avance, ni de rappeler à ma

sœur que je bois rarement, car la clochette suspendue au-dessus de la porte d'entrée retentit, annonçant l'arrivée d'un client. Je jette donc un regard noir à Maddy, avant d'accrocher un sourire sur mon visage pour me retourner.

Et là, je me pétrifie.

Un sac à provisions à la main, Pax Tate vient de franchir ma porte, dans un jean qui semble avoir été taillé directement sur lui. Son regard s'allume d'une lueur facétieuse quand il m'offre un sourire en guise de salutation, une lente incurvation des lèvres qui lui plisse les coins des yeux. En une journée, j'avais oublié à quel point il était sexy.

Mes genoux se dérobent.

Madison tourne vers moi un regard sidéré : quelles sont les chances pour que Pax passe par ici par hasard ? Surtout après que j'ai affirmé n'avoir aucune raison de le revoir un jour.

— Salut, Petit Chaperon Rouge, lâche-t-il de sa voix traînante. Je vous dois un pull-over.

Et il pose son sac devant moi, sur le comptoir.

6

Pax

— Petit Chaperon Rouge ?

Mila arque un sourcil, et sur ses lèvres pleines flotte le début d'un sourire. Je fais oui de la tête.

— Ne me demandez pas pourquoi, mais c'est comme ça que je vous vois, admetts-je.

Vous vous promeniez sur la plage, toute seule, et vous êtes apparue pile au moment où j'avais besoin de vous.

Mes yeux sont rivés sur elle. Je sais qu'il y a quelqu'un d'autre dans la pièce, mais pour moi rien d'autre ne compte que Mila. Elle soutient mon regard, l'air un peu incertain.

— Ça ferait donc de vous le Grand Méchant Loup ? fait-elle remarquer.

— Vous avez tout compris, réponds-je en riant.

Elle ne cille toujours pas, mais ses prunelles claires se sont assombries. Mon ventre se serre à la vue de son expression franche et saine. Je ne vois pas dans ses iris le voile typique des consommateurs de drogue, ce qui la différencie de mes compagnes habituelles. C'est à la

fois rafraîchissant et terrifiant. Car je ne sais pas comment me comporter avec elle. Mais vu que je me suis réveillé ce matin avec le désir profond de la voir, je n'avais pas d'autre choix que de venir.

Alors me voilà.

— C'est pour moi ? demande Mila en désignant le sac à provisions.

Et quand j'acquiesce, elle plonge la main à l'intérieur. Son visage s'éclaire à la vue des pulls.

— Ils sont tous rouges, constate-t-elle en riant. Que des pulls rouges !

Mes lèvres s'étirent malgré moi.

— Bien entendu. Il faut bien que je me conforme à votre personnage, non ? Comme j'ignorais quel style vous aimiez, je vous en ai pris plusieurs. Je voulais que vous soyez parfaitement équipée, pour la prochaine fois où vous débarquerez à ma rescousse.

Elle sursaute et relève les yeux vers moi puis se fige, les doigts en l'air en plein mouvement. Son corps est parfaitement proportionné, je ne peux m'empêcher de le

remarquer. De quoi rendre un homme fou : des seins ronds, une taille fine, une bouche sensuelle. Mon bas-ventre se contracte.

Merde. Je convoque illico des images de chiots morts, de nonnes et de tranches de rôti de porc froid. Voilà qui semble fonctionner, car mon sexe se calme. Pour l'instant.

Mila me dévisage toujours de son regard intense et perçant.

— Vous avez besoin qu'on vous sauve ? me demande-t-elle enfin d'une voix douce.

L'air qui nous entoure se charge d'une telle électricité qu'il en crépite presque, tandis que nous nous

toisons. Elle a des yeux d'une profondeur insondable, le genre dans lesquels

un homme pourrait tomber et se noyer. À jamais. Je reste quelques secondes troublé, à chercher les mots pour lui répondre, et puis l'autre personne présente dans la pièce s'éclaircit la gorge.

Une porte de sortie.

Merci, mon Dieu !

Soulagé, je me détourne pour découvrir une femme, une jolie blonde que j'ai déjà vue

quelque part, même si je ne me rappelle pas où. Elle semble attendre que Mila fasse les présentations, mais celle-ci ne réagit pas.

Je tends la main.

— Bonjour, je suis Pax Tate.

Sa poigne est ferme, peut-être un peu trop.

— Madison Hill, elle répond. La sœur de Mila.

Tiens, tiens. D'où la poignée de main un peu sévère. La grande sœur qui couve la petite, qui essaie de la protéger du Grand Méchant Loup. Ce dont je ne peux la blâmer.

À présent, Madison darde sur moi des prunelles bleues qui n'ont rien en commun avec

celles de sa sœur. En fait, elle ne ressemble pas du tout à Mila, à l'exception peut-être de la forme de son nez. Elle est grande et blonde tandis que Mila est petite et brune. Mila est plus sexy, même si telle que je la devine, elle ne doit pas le penser. Et maintenant elle se tait, laissant la parole à sa sœur. Manifestement, elle a l'habitude que son aînée tienne les rênes.

— Alors, vous vous sentez mieux ? me demande Madison, un sourcil levé.

Façon peu subtile de m'indiquer qu'elle est au courant pour mon overdose de l'autre nuit. Et qu'elle me considère comme un raté qui n'arrive pas à la cheville de sa sœur. Je perçois tout ça dans ses yeux bleus glacés. Ce qu'elle ne comprend pas, en revanche, c'est que j'en ai rien à foutre, de ce qu'elle pense. Elle ne me connaît pas, et c'est bien l'un des trucs qui m'agacent le plus – les gens qui me jugent sans avoir la moindre idée de qui je suis.

— Beaucoup mieux, merci, je lui réponds avec mon plus agréable sourire.

Pas question que je m'abaisse à ses manœuvres. Si elle croit ça, elle se met le doigt dans l'œil.

— Votre sœur m'a sauvé la vie.

Au sens propre.

Madison ne sait que répliquer. Je vois bien qu'elle en a envie, mais elle ne trouve rien qui ne passerait pour de l'impolitesse crasse. Manifestement contrariée, elle se tourne vers Mila, qu'elle embrasse sur la joue.

— Je dois retourner au *Hill*. On se voit demain, d'accord ?

Et elle jette vers sa sœur un regard appuyé, comme pour lui enjoindre de façon tacite de se tenir loin de moi. Puis elle se retourne dans ma direction.

— C'était... un plaisir de vous rencontrer.

Elle se dirige vers la porte, ses bottes stylées claquant sur le sol carrelé. Les clochettes suspendues au-dessus de la porte tintent et elle disparaît.

Je regarde Mila.

— J'ai l'impression que votre sœur ne m'apprécie pas beaucoup.

J'en ai fait le constat, ce n'était pas une question. Même moi, je perçois l'ambivalence dans ma voix. Car il est clair que je m'en fiche.

Pourtant Mila sourit.

— Eh bien, je constate avec plaisir que ça ne vous chiffonne pas trop.

Je hausse les épaules.

— J'ai l'habitude.

Elle m'observe en silence.

— Quelle est la véritable raison de votre visite ? elle me demande enfin. Je n'avais pas

besoin que vous m'apportiez un pull. Encore moins six. (Elle pouffe.) Cela dit, je vais passer Noël en rouge, apparemment. Je vous remercie.

Elle s'interrompt et me fixe du regard. Son visage est très délicat, je n'avais pas encore

remarqué à quel point toute sa personne est délicate. J'ai du mal à l'imaginer en train de me tirer d'une voiture. Je dois peser au moins cinquante kilos de plus qu'elle.

— Alors ?

Elle hausse un sourcil et je me rends compte que je n'ai pas répondu à sa question. Ne

sachant trop quoi dire, j'opte tout simplement pour la vérité. Un concept des plus nouveaux

pour moi.

— Je ne me souvenais plus si je vous avais remerciée pour ce que vous avez fait, admetts-je. Et je n'arrive pas à vous chasser de mon esprit.

Son souffle semble se figer sur ses lèvres. J'entends un petit halètement surpris, sans savoir si c'est bon signe ou pas. La vérité l'a-t-elle effrayée ? Ou bien a-t-elle pensé à moi, elle aussi ?

Je l'observe.

Pendant quelques secondes, le temps est comme suspendu. Elle serre sa lippe entre ses dents et ses yeux verts se liquéfient. Quand elle détourne légèrement la tête, le rayon de soleil venant de la fenêtre caresse la courbe de son cou.

Nous sommes pétrifiés.

Et puis elle rompt le charme.

— Vous avez pensé à moi ? elle murmure. Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, je lui réponds en toute honnêteté. Peut-être parce que je me sens redevable.

— Vous n'avez pas de raisons, elle me rétorque du tac au tac, d'une voix claire et assurée. Vous ne me devez rien du tout. Je suis contente d'avoir été là pour vous aider, mais ce n'était qu'une coïncidence et n'importe qui aurait agi pareil.

Elle agite nerveusement les mains en déplaçant des papiers sur le comptoir. Souriant, je secoue la tête.

— Non, tout le monde n'aurait pas agi comme vous. Loin de là.

À présent elle hésite, sans doute replongée dans les souvenirs de la fameuse nuit – celle où je l'ai couverte de vomi, paraît-il. Enfin, elle sourit à son tour.

— OK, OK. Ce n'est pas tout le monde qui vous aurait fait du bouche-à-bouche. Peut-être que vous m'êtes redevable, en effet. Et comment est-ce que vous allez réparer ça, alors ?

Son culot semble la surprendre autant que moi. Sitôt les mots prononcés, elle prend un air étonné. N'empêche, elle est loin d'être aussi abasourdie que moi. Est-elle en train de flirter ? Avec moi ?

Pax, que tu as de grandes dents.

Tandis que je lui souris de plus belle, je me retrouve dans la peau du loup. J'active mon charme. J'en ai, je le sais, c'est juste que je prends rarement la peine de m'en servir.

D'ailleurs, la raison qui me pousse à en user justement maintenant me déconcerte assez. Et

pourtant, c'est le cas. Parce que son insolence était une invitation.

— Hmm, je réponds sur un ton envoûtant. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Une pinte de sang ?

Elle éclate d'un rire nerveux et musical puis secoue la tête.

— Non, merci, j'ai arrêté d'en boire depuis longtemps. Je suis allergique.

Une vague de chaleur m'envahit avant que j'aie le temps de la réprimer. Elle a donc le sens de l'humour. C'est une qualité que j'apprécie chez une femme.

— OK, je le note, réponds-je sans cesser de sourire. Pas de sang pour vous. Très bien.

Je constate que vous êtes une artiste qui aime insérer le lac dans vos œuvres. Or il se trouve que depuis ma plage, je jouis de l'une des plus belles vues qui soient sur Angel Bay. Une plage privée et calme, où personne ne viendra vous déranger, soit dit en passant. Je vous propose de l'utiliser quand bon vous semble. Que dites-vous de ça ?

J'ignore ce qui m'a poussé à faire cette offre. Un silence de plomb est tombé sur la pièce

et je sens mon cœur battre la chamade pendant que j'attends la réponse de Mila. Pourquoi

son avis m'importe-t-il ? Et j'attends, retenant mon souffle, jusqu'à ce qu'enfin elle ouvre la bouche, les yeux toujours rivés aux miens. C'est fou ce qu'on se dévisage, aujourd'hui.

— Voilà une offre intéressante. Est-ce que vous vivez seul ? Je m'en voudrais de déranger.

Je suis plus soulagé par sa réponse que je ne l'admettrai jamais. Et puis elle m'amuse.

Elle est partie à la pêche aux informations.

— Vous êtes très directe, je lui dis en réprimant un sourire. En général, les filles essaient de se montrer un peu plus subtiles quand elles me demandent si j'ai une petite amie. Mais la réponse est non. Je ne suis pas marié et je n'ai pas de petite amie. Vous ne risquez pas de déranger qui que ce soit.

Voilà qu'elle rougit. Une légère teinte rosée se propage de ses joues jusqu'à sa gorge.

J'aime bien. C'est tellement doux, tellement féminin. Une fois de plus, je réprime l'envie quasi irrésistible de tendre la main pour suivre du pouce les contours de ses délicates couleurs. Bon sang, mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Je préfère enfoncer les mains dans mes poches.

— Hmm, elle murmure. Je trouve dommage qu'une seule personne ait la chance de

profiter d'une vue pareille. Je parie que les levers de soleil sont splendides, de là-bas. C'est le genre de choses qu'il faut partager.

Alors là, je ne peux me retenir et j'éclate de rire. Fort. Elle a gobé l'hameçon et la ligne avec, et je suis presque certain qu'elle ne l'a même pas fait exprès.

— Inutile de tourner autour du pot, Mila. Si vous avez envie d'être chez moi au lever du soleil, emmenez avec vous un nécessaire de toilette, la prochaine fois que vous sortez de chez vous.

Nul ne pourrait rater le ton ouvertement suggestif de ma phrase.

Qui ne lui échappe pas, d'ailleurs.

Elle rougit de nouveau, violemment cette fois, avant de marmonner :

— Je ne l'entendais pas comme ça.

Elle est gênée, j'aime bien ça.

— Ah non ? je fais mine de m'étonner, arquant un sourcil. Parce que je peux facilement m'organiser pour que vous restiez dormir chez moi la nuit.

— Je n'en doute pas, elle réplique avec une pointe d'ironie. Mais non. Merci pour l'invitation, cela dit. (Elle rit, maintenant, et ses rougeurs s'estompent.) Vraiment, merci pour l'offre d'utiliser votre plage. Je suis capable de peindre le lac de mémoire, mais c'est toujours agréable de pouvoir l'admirer en même temps. Et ce serait génial d'avoir un nouveau point de vue. Les artistes sont des gens très visuels.

Pour une raison qui m'échappe, j'ai le souffle coupé. Peut-être est-ce l'idée que Mila dorme chez moi. Ou bien le son de sa voix. Apparemment, elle me fait un effet dingue.

Je m'approche et, même si elle semble hésiter, elle ne s'écarte pas.

— Les hommes aussi sont des gens très visuels, je lui réponds doucement, gardant mes

yeux fixés sur elle. Alors je vous comprends. Mais il y a quelque chose qui m'ennuie, dans cette histoire, quelque chose qui me place en situation d'infériorité. Et je n'aime vraiment pas être en situation d'infériorité.

— De quoi s'agit-il ?

Elle non plus ne détourne pas le regard.

— Vous m'avez vu au plus bas. J'aimerais que vous me voyiez aussi à mon avantage.

Mes paroles restent en suspens entre nous, lourdes et chargées de sens. Je ne sais pas moi-même ce que je suis en train de faire.

— Et quand êtes-vous à votre avantage ? elle me demande d'un ton hésitant.

Je vois à son expression déterminée qu'elle prend sur elle pour ne pas paraître intimidée. Je suis impressionné. C'est David contre Goliath.

— Au lit.

La réponse est simple. Et elle me vaut un regard noir.

— Je vous trouve bien arrogant ! elle s'exclame, posant les mains sur ses hanches fines et maculées de peinture. Un simple « Merci de m'avoir sauvé la vie » suffira. Je n'ai pas besoin que vous me mettiez dans votre lit pour prouver votre gratitude.

Je me tais quelques secondes avant de tâcher d'apaiser sa colère.

— Calmez-vous. Je vous présente mes excuses. C'est une mauvaise habitude que j'ai, je plaisantais, voilà tout. Parfois j'ai un sens de l'humour déplacé. Merci pour l'autre nuit.

Désolé de ne l'avoir pas dit avant.

Elle esquisse une moue, puis lâche un soupir.

— Très bien. Cela étant, vous m'aviez déjà remerciée à l'hôpital. Il ne fallait pas venir jusqu'ici pour recommencer. Au fait, je me demandais...

Sa phrase reste en suspens. C'est à son tour de m'observer d'un air contemplatif. Je soutiens son regard sans ciller.

— Quoi ? Vous vous demandiez quoi ?

— Pourquoi vous avez fait ça, elle termine de sa voix douce. C'est vrai, pourquoi faire une chose pareille ? Vous semblez avoir une vie sensationnelle.

Elle parvient à me surprendre encore. Cette fille est très directe, elle n'hésite pas à exprimer le fond de ses pensées. Et là, elle imagine que j'ai volontairement tenté de mettre fin à mes jours. Je n'en reviens pas !

D'un côté, son attitude directe est rafraîchissante. J'ai la sensation qu'elle ne plaisante pas. Mais d'un autre côté, c'est très ennuyeux. Car parfois, j'aime bien jouer, ça permet de se perdre et d'éviter de donner de vraies réponses.

Sauf que dans le cas de Mila, j'ai l'impression qu'elle ne tolère pas qu'on la mène en bateau.

— C'était un accident, je réponds en haussant les épaules. J'ai agi de manière inconsidérée. Ça ne se reproduira pas.

Elle ne me lâche pas des yeux et je dois m'empêcher de détourner les miens. C'est un peu comme si

elle regardait tout au fond de moi, qu'elle essayait de rassembler les morceaux épars qui me constituent pour m'examiner de plus près. Je n'aime pas ça.

— Vraiment ? elle demande d'un ton suspicieux. J'espère bien que non. Et si vous mentez, eh bien j'espère qu'il se trouvera quelqu'un pour vous aider. Je ne serai pas forcément là pour vous sauver, la prochaine fois.

Sur ce, elle tourne les talons et se dirige vers sa réserve. C'est ainsi que Mila, l'artiste au sourire plein de fraîcheur, sort de ma vie.

Et moi, je suis surpris par le déplaisir que ça me procure.

Mila

Je rêve encore.

Tandis que je descends l'allée centrale d'une église du quartier où le soleil matinal filtre par les vitraux, je sais que je rêve. Je le sais, car cet endroit, je l'ai déjà visité un millier de fois depuis la mort de mes parents.

Le rêve est toujours le même.

Rien ne change.

Et à cause de ça, je sais que je ne pourrai pas me réveiller avant qu'il ne prenne fin.

Je lâche un soupir et baisse les yeux.

Je porte la même robe noire que le jour de leurs funérailles ; à la fois fluide et ajustée, sombre mais féminine. Je porte cette tenue chaque fois que je fais ce rêve, éternel rappel de l'horrible journée.

Un pied devant l'autre dans mes souliers noirs, j'avance lentement au milieu de l'allée.

Je n'ai aucun contrôle sur mes jambes. Elles avancent de leur propre chef. Même si je le souhaitais, je serais incapable de m'arrêter. Mon pied droit se pose sur le tapis, puis c'est le gauche. Et le droit.

Je suis propulsée vers l'avant.

Avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, je suis parvenue au bout de l'allée,

plantée devant deux cercueils baignés par la lumière du soleil. L'un est blanc satiné, l'autre noir brillant.

Le bien et le mal.

Les premières fois où j'ai fait ce rêve, je l'interprétais comme suit : l'un de mes parents

était mauvais, au fond, et je n'en avais jamais rien su. J'attribue une grande importance aux rêves. Je sais qu'ils signifient des choses très précises. Alors la pensée que l'un de mes parents ait pu être un esprit trouble et sombre a longtemps pesé lourd sur mes épaules.

Jusqu'à ce que je me rende compte que je m'étais trompée sur le sens du symbole.

Car même si ce rêve se passe le jour de leurs obsèques, mes parents n'y sont pas. Ils ont été incinérés. Jamais ils n'ont été allongés dans un cercueil devant l'autel d'une église.

Ce n'est pas d'eux dont il est question dans ce songe.

Mais plutôt des doutes qui se sont formés dans mon esprit le jour de leur mort, des doutes sur la valeur de la vie elle-même. À quoi bon vivre, si tout ça ne mène à rien ? Si tout se termine dans un atroce accident de voiture, ne laissant que de la tristesse ?

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai absolument tenu à devenir artiste. Je voulais créer de la beauté pour annihiler la laideur. Le yin et le yang. La pénombre et la lumière.

Le bien et le mal.

Mon moi conscient ne s'attarde plus sur ce genre de trucs. Mon inconscient, en revanche, a des problèmes qu'il n'a manifestement pas encore réglés, d'où la récurrence de ce rêve troublant. Et pour être honnête, je ne l'ai pas encore totalement compris.

Ce que j'en tire jusqu'à présent, c'est que la vie est faite de bien et de mal, de noir et de blanc. Et que tout le reste est une lutte pour dominer l'autre. La vie est une lutte.

Et je déteste qu'elle se termine dans le néant. Qu'un jour, on ne soit simplement plus là. Plus de sourires, plus de larmes, plus rien du tout.

Pfft !

On éteint les lumières.

En soupirant, je passe le doigt le long du cercueil noir, celui qui renferme le mal. Et même s'il représente le mal, il est beau. Mais alors que je bouge le bras, j'aperçois quelque chose de différent. Quelque chose que je n'avais jamais vu avant.

J'ai une cicatrice émoussée sur la main, juste à l'endroit où mon index rencontre mon pouce.

Un X, exactement comme celle de Pax.

Je sursaute et l'observe, remarquant qu'elle semble vieille et épaisse, comme la sienne.

Dans le rayon du soleil, elle paraît sinistre, bizarrement, même si je ne comprends pas pourquoi. Ce

n'est qu'une cicatrice. Elle a pu être causée par une centaine de choses.

Mais que fait-elle sur ma peau ?

Je retourne ma main dans la lumière, je la fais pivoter sous le soleil, qui me révèle à quel point je la trouve familière sur moi autant qu'elle l'est sur Pax, comme si je l'avais depuis des années moi aussi. Comme si sa présence me réconfortait, comme si elle marquait

quelque chose.

Le X marque le point précis.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que signifie cette phrase. Mais quelque chose dans mon subconscient exige que j'y réfléchisse, ça, c'est certain. Il y a là quelque chose à méditer, à résoudre. Mais j'ignore quoi.

Je secoue la tête et m'approche du cercueil blanc. Ce que je sais, c'est que je dois aller

au bout afin de pouvoir me réveiller. Alors je soulève délicatement le couvercle du cercueil du bien, révélant un million de rayons de soleil scintillants.

Ils émergent du cercueil et se mêlent à ceux qui se déversent par la vitre. Ils brillent, étincelants, radieux. Je me tiens dans cette lumière, baignée dans sa chaleur et sa bonté, absorbant tout cet éclat.

Et quand je m'éveille, je sais que je vais en ressentir les bienfaits pendant encore un moment. C'est la façon que mon subconscient a trouvée pour me rebooster, pour me permettre de surmonter ma peine, après la mort de mes parents.

Et c'est ainsi que je surmonte toute forme d'incertitude encore aujourd'hui.

Or au vu de la cicatrice que j'ai sur la main, je suppose que c'est l'arrivée de Pax dans ma vie qui a fait réagir mon subconscient, en l'occurrence. Pax a causé le retour du rêve.

Même si je suis incapable d'y comprendre grand-chose, à ce rêve, je peux au moins en déduire un fait incontournable : je suis plus intéressée par Pax que je ne veux bien l'admettre.

Avec un nouveau soupir, je m'extirpe du lit et me traîne dans le couloir en pyjama. De

toute façon, je ne parviendrai pas à me rendormir, à présent. Agacée de laisser un parfait étranger s'insinuer dans mon esprit, je claque les portes des placards et heurte les ustensiles de la cuisine. Ce qui ne diminue en rien mon agacement, mais sert au moins à me réveiller.

Heureusement, la journée passe vite. Après quatre tasses de café bien fort, je

m'aventure dans le magasin, au contact de mes chers clients. Et quand l'affluence diminue,

je travaille sur une nouvelle toile... emplie de lumière et de gaieté. Comme toujours, l'art m'aide à

oublier ma peur.

Si bien qu'en sortant pour aller m'acheter un sandwich, je me surprends même à fredonner. Mais alors que je m'arrête pour verrouiller la porte, je remarque la voiture noire de Pax garée dans la rue à une vingtaine de mètres de la boutique. Je lève brusquement la tête, les doigts pétrifiés tandis que j'observe le véhicule. Pax n'est pas à l'intérieur. Et je ne saurais dire si j'en suis soulagée ou pas.

— On cherche quelqu'un ?

La voix de Pax vient de retentir juste derrière moi.

Non mais je rêve là ! La coïncidence est trop dingue. Lentement, je me retourne pour me retrouver face à l'homme qui occupe en effet toutes mes pensées. Il sourit, de ce sourire tranquille à vous faire devenir folle de désir.

— Vous ne seriez pas encore en train de me traquer, mademoiselle Hill ? me demande-t-il en arquant un sourcil.

Mon cœur se met à battre comme un dingue.

— Quoi ?! explosé-je. Mais c'est mon magasin !

Pax hausse les épaules.

— Et ça, c'est ma voiture. Que vous observiez comme si vous espériez m'en voir sortir.

Là, je plaide coupable. Et je n'ai pas un mot à dire pour ma défense. Alors je me contente de le dévisager comme une idiote.

— Qu'est-ce que vous faites en ville ? parviens-je enfin à demander pour changer de sujet.

— Je ne cuisine pas, m'explique-t-il. Du coup, je suis sorti en quête de nourriture. Et le bar qui se trouve au bout de la rue sert de très bons hamburgers.

— Ah, réponds-je bêtement. Moi aussi, je sortais m'acheter à manger.

Nouveau haussement de sourcil.

— Pas au bar, m'empressé-je d'ajouter. Je vais chez le traiteur juste à côté.

Nouveau sourire.

— Toute seule ? Vous n'avez donc pas entendu parler des vilénies qui se passent à Angel Bay ? Tenez, il n'y a pas si longtemps, un naze a fait une overdose sur la plage. À

croire qu'ils laissent circuler toutes sortes de gros malades, de nos jours. Je dirais qu'il n'est pas très prudent de vous déplacer seule.

Cette fois, c'est moi qui ne puis m'empêcher de sourire. De son audace.

— Ah oui, vraiment ? Waouh, ça fiche la frousse. Des malades en liberté dans nos rues ? Ben c'est sûr, maintenant je vais tout le temps me demander si je ne risque pas de tomber sur l'un d'eux.

— Et vous auriez tout à fait raison, répond-il avec douceur, ses yeux dorés dardés sur moi.

Doux Jésus ! Ce mec a des yeux magnifiques. Profonds et chaleureux. On dirait du caramel fondu. Je déglutis.

— C'est là que vous allez déjeuner tous les jours ? demande-t-il enfin, brisant notre échange de regards silencieux.

— Quand je sors, oui, répliqué-je. Pourquoi, vous prévoyez de me harceler à nouveau ?

Nous sommes toujours plantés au milieu du trottoir, mais Pax semble s'en fiche. Il est guilleret.

— Peut-être, répond-il, avant de me proposer son bras, en parfait gentleman.

— Puisque je suis là et vous aussi, et que nous allons tous les deux dans la même direction... Je vais vous accompagner pour aujourd'hui. Histoire d'éloigner les loups.

Les yeux levés vers lui, je glisse le bras dans le creux de son coude vêtu de cuir.

— Je croyais que vous étiez le plus méchant de tous les loups ?

Il sourit encore, d'un air canaille. Ce qui fait briller ses yeux.

— C'est sans doute vrai, admet-il. Vous avez peur ?

— Je devrais, réponds-je.

Et pourtant, non.

Il m'accompagne jusqu'à la porte du traiteur et s'écarte de moi. Immédiatement, je ressens l'absence de sa chaleur.

— Bonne journée, Mila Hill, lance-t-il, tandis qu'il me détaille de la tête aux pieds.

Attention aux loups.

Et il s'en va. Quand il disparaît à l'intérieur du bar, je me rends compte que je suis plantée sur le trottoir, seule. Je secoue la tête en soupirant, puis j'entre dans le magasin pour commander mon

sandwich. Je n'ai rien compris à ce qui vient de se passer, mais Pax Tate est fermement ancré dans mon esprit, à présent. Et j'ai l'intuition qu'il n'est pas près d'en partir. Mon estomac se serre et je songe que cette idée me plaît bien.

Pax

Toute la semaine, j'accompagne Mila chez le traiteur.

Ne me demandez pas pourquoi.

La seule chose que je sais, c'est... qu'elle m'attire. Cette fille est tout ce que je ne suis pas, et ça me fascine à mort. Ça, et le fait qu'elle ne m'ait pas demandé de la laisser tranquille. Elle paraît aussi fascinée que moi par la situation.

Alors tous les jours, à onze heures du matin, je me tire du lit et prends une douche, puis je me rends en ville. Je me gare au même endroit et j'attends qu'elle sorte.

Tous les jours, elle me taquine sur mon côté harceleur.

Tous les jours, je lui réplique que c'est elle, la harceleuse, puisqu'elle choisit de passer près de ma voiture. Et peu importe que je sois désormais garé juste devant sa boutique. Elle rigole, elle rougit, elle me regarde dans les yeux, et je jure devant Dieu que je ne sais absolument pas ce que je suis en train de faire.

Pourtant je continue à le faire.

Et elle semble aimer ça.

Hier, elle m'a annoncé qu'elle ne travaillerait pas aujourd'hui, au cas où l'information serait utile à mon « planning de harcèlement ». Je dois avouer que du coup, la journée me

semble un peu vide, car je sais que je ne la verrai pas. Elle m'a donné une raison de me lever, quelque chose à attendre impatientement.

Mais pas aujourd'hui.

Je me suis réveillé tôt ce matin. J'ai mal dormi en fait, et c'est mon agitation qui m'a tiré du sommeil. J'ai toujours été un peu insomniaque, c'est ce qui m'a poussé à prendre des cachets, il y a des années. Je me suis rendu compte alors combien c'était facile, hyperfacile, d'avalier un comprimé pour glisser dans l'oubli.

J'ai eu un psychothérapeute, à la mort de ma mère, et même si je ne me rappelle plus à

quoi il ressemblait, je me souviens en revanche parfaitement qu'il m'avait prescrit des somnifères. Ils m'aidaient à tenir les cauchemars à distance.

Tout ce qui me reste aujourd'hui de ces cauchemars, c'est le souvenir qu'ils étaient horribles. Assez pour que je me faufile jusqu'à la porte de la chambre de mon père afin de

dormir dans l'embrasement. À son réveil, au matin, il me retrouvait allongé par terre. Et je me réveillais sans aucun souvenir de mes rêves.

Le psy a dit à mon père que c'était la façon qu'avait trouvée mon esprit pour se protéger du traumatisme émotionnel. Eh bien, mon esprit a fait du sacré bon boulot. À ce jour, je n'ai plus aucun souvenir des événements qui ont entouré la mort de ma mère.

Mon téléphone vibre sur la table de chevet. Je l'attrape et découvre un SMS de mon père.

Tu dois venir signer tes papiers.

Merde. Déjà ?

Je jette le portable sur la table de nuit, il glisse sur l'ébène pour s'arrêter contre le mur.

Tous les trimestres, je dois signer les papiers afférents à mon fonds de placement, vu qu'il est alimenté par l'affaire familiale de ma mère. Je suis en fait l'unique héritier de leurs actions. C'est chiant, mais c'est un mal nécessaire.

Je me dirige vers la douche quand la sonnette retentit et m'immobilise. Je n'attends pas

de visite. Il vaudrait mieux que ce ne soit pas l'un de ces emmerdeurs qui essaient de vous refourguer leur religion, sinon il risque de se retrouver avec les dents coincées au fond de la gorge.

Parce que merde.

Par la vitre de ma porte d'entrée, je découvre Jill, la pute du bar, plantée devant chez

moi, qui se balance nerveusement d'un pied sur l'autre. Je soupire. Vraiment, je ne suis pas d'humeur à la supporter ; pourtant je lui ouvre quand même. Sans doute par pitié pour l'expression désespérée qui se lit sur son visage. Elle vient toujours me voir quand elle n'a pas l'argent pour se payer sa came.

Une pipe pour une ligne de coke. C'est notre accord. Et c'était son idée. Alors qui suis-

je, moi, pour le rompre ?

Quand j'ouvre la porte, Jill me sourit, révélant une rangée de dents grisâtres. Signe qu'elle s'est mise à consommer de la drogue plus dure, comme de la méthamphétamine. J'ai

un mouvement de recul. Même moi, je ne touche pas à cette merde. C'est diabolique, d'après ce qu'on raconte. Une seule prise, et l'utilisateur le plus résistant se retrouve accro.

Je n'ai pas besoin de ça.

— Ça te dit de te faire sucer la bite ? me demande Jill en souriant.

D'un geste saccadé, elle se gratte la cuisse. Elle est agitée, impatiente, signe évident qu'elle n'a rien pris depuis un bout de temps et qu'elle est grave en manque.

— Pas vraiment, je lui réponds sans ménagements. Je viens de me réveiller, et pour être très honnête, ma bite est un peu vexée que tu m'aies abandonné à mon triste sort sur la plage. C'est une étrangère qui a dû appeler les secours. Toi, tu t'es tirée comme une poule

mouillée.

Elle a l'air accablée.

— Pax, geint-elle, je voulais pas. Mais je peux pas me permettre d'aller en taule, moi.

J'ai deux gosses, je suis mère célibataire. Je peux pas aller en prison.

Elle est désespérée, cette fois, elle gémit de plus en plus fort et je lui jette un regard surpris. Choqué, horrifié en fait.

— Tu as deux gosses ?

Depuis que je la connais, soit à peu près deux ans, je n'en savais rien. Jamais elle ne me l'a dit, pas une fois elle n'a mentionné des gamins.

Elle hoche la tête.

— Ouais. Une fille et un garçon. Cinq et sept ans.

Dégoûté, je secoue la tête.

— Mais qu'est-ce que tu fous à prendre ces merdes alors, Jill ? Et à traîner au bar, de

jour comme de nuit ? C'est une chose de foutre ta vie en l'air, mais c'en est une autre de bousiller celle de quelqu'un d'autre. Reprends-toi, bon Dieu !

Je m'apprête à lui fermer la porte au nez, mais elle bondit à l'intérieur et s'accroche à

moi. En pleurant. En brailant. En panique. Je l'attrape par les poignets et les maintiens fermement pour l'empêcher de me griffer.

— S'il te plaît, Pax. J'en ai besoin. Je vais arrêter, promis, mais j'en ai besoin encore une fois. Juste une. Après ça, je me ferai aider. Promis.

Les larmes dégoulinent sur ses joues en ruisselets noirs de maquillage. Les rayons du soleil accentuent les lignes accusées de son visage, les marques que la nuit dissimule d'habitude. À la lumière du jour, elle paraît dure et usée.

Car c'est exactement ce qu'elle est. De nouveau, je soupire.

— OK. Je n'en ai pas beaucoup, mais je ne compte pas m'en servir pendant un moment.

Je vais te donner ce qui me reste, il y a probablement de quoi faire à peu près une ligne, pas plus. Et

après, faut que tu te fasses aider. Que tu te ressaisisses.

Elle tremble, à présent, et sa respiration se coince dans sa gorge tandis qu'elle attend que je la conduise à la coke. Elle ne parvient plus à se concentrer que là-dessus, alors j'économise ma salive et lui épargne le sermon.

Je l'entraîne dans la cuisine, et sur la table je réduis le petit rock qui me reste en une ligne de poudre que je la regarde inhaler en deux inspirations. Elle s'affale dans son siège en attendant que la drogue fasse son effet et, quand elle se retourne vers moi, elle est manifestement plus calme.

— Prêt pour la pipe ?

Elle me regarde avec un air d'envie et de familiarité. Et il ne faut pas plus d'une seconde pour que l'idée d'une pipe provoque une réaction automatique dans mon caleçon.

Ma bite se dresse contre le tissu ferme du jean. Pourtant je secoue la tête.

— Je ne suis pas vraiment d'humeur, Jill.

Je lui tourne le dos et me dirige, pieds nus, vers le salon. Elle m'attrape par le bras.

— Tu ne peux pas me la donner gratuitement, Pax. Je n'aime pas ça. En plus, je me sens mal de t'avoir abandonné, l'autre nuit. Laisse-moi te rembourser, s'il te plaît.

Une femme me supplie pour me sucer la bite. Quelle ironie ! Et le plus ironique, dans l'affaire, c'est que je n'en ai pas envie. Mon esprit tout entier est occupé par Mila Hill, ces derniers temps. Et la pensée de cette pute de bar, très franchement, ça me retourne l'estomac.

Je secoue la tête.

Mais Jill secoue la sienne aussi, et maintenant elle s'appuie contre moi, passe les mains

sur mon torse nu, descendant jusqu'à ma ceinture pour déboutonner mon jean. Elle se penche et enroule la langue autour de mon téton, et là elle me tient. Je bande sur-le-champ.

Je prends une petite inspiration tandis qu'elle caresse ma queue de haut en bas par-dessus mon caleçon. Et merde. Putain de testostérone.

— OK, je soupire – comme si se faire tailler une pipe était une épreuve.

Je baisse mon pantalon et elle tombe à genoux devant moi, me prenant tout entier dans sa bouche. Et tandis que je m'abandonne à l'instant au plaisir de ses lèvres qui aspirent ma queue, qui glissent, qui bougent, qui sucent, j'observe le lac.

En même temps que la tête de Jill s'agite, je regarde le courant et les vagues, les quelques voiliers. Les mouettes. Le soleil. Et soudain, le visage de Mila apparaît de nouveau à mon esprit, sans crier gare. Son visage si différent de celui, endurci, de Jill ; il est frais, il est innocent. Je me concentre dessus, puis j'imagine ses seins ronds et ses tétons roses qui pointent vers le soleil.

Cette vision me fait jouir bien plus vite que d'habitude. Poussant un grognement, j'éjacule dans la bouche de Jill, sans même la regarder. Dans ma tête, c'est la bouche de Mila que je vois. Ce sont les mains de Mila qui prennent mes testicules en coupe, qui les serrent doucement pendant que je jouis.

Et quand j'ouvre les yeux, je découvre avec horreur le visage de Mila.

En vrai.

Qui m'observe depuis la bande de plage juste en dessous de chez moi. Elle voit très bien l'intérieur de ma maison, et Jill agenouillée devant moi qui suce ma queue.

Et elle a l'air tout aussi horrifié que je le suis.

8

Mila

Oh, mon Dieu !

J'ai l'impression qu'un train de marchandises vient de me percuter en pleine poitrine, me coupant le souffle. J'ignore pourquoi, car après tout, Pax ne m'appartient pas. Pas le moins du monde. Sauf qu'il m'a rendu visite tous les jours, si bien que j'en étais venue à croire à une attirance mutuelle. C'est vrai quoi, il a fait le trajet jusqu'en ville dans l'unique but de marcher avec moi le long de la rue, et ce tous les jours. Sincèrement, je ne pense plus qu'à ça. Il a même envahi mes rêves.

Bon, eh bien il faut croire que je m'étais trompée.

Il est en train de se faire tailler une pipe par la fille qui l'avait abandonné sur la plage.

Je n'arrive même plus à réfléchir. J'ai la tête qui tourne, mélange confus de colère et de

déception. Je ramasse mon matériel, replie mon chevalet et me précipite vers ma voiture.

J'entends peut-être sa voix derrière moi, qui m'appelle, mais je ne me retourne pas. Je me mets à courir, et quand j'atteins mon véhicule, j'y jette mes affaires avant de démarrer en trombe.

J'ose un coup d'œil dans le rétroviseur : il n'est pas là.

Je pousse un soupir.

Je ne sais pas trop si je suis déçue ou pas. Une partie de moi, masochiste, regrette presque qu'il n'ait pas suffisamment tenu à moi pour me courir après. Sauf qu'il s'en est abstenu. Autrement dit, il s'en fiche. J'ai envie de pleurer. Et c'est ridicule. Pourtant je me mets à pleurer quand même.

Je pleure sur la fin de quelque chose qui n'avait pas la moindre chance de commencer.

Et puis, je pleure car je me sens encore plus stupide d'avoir des pensées aussi stupides.

Je suis une idiote.

Je m'arrête devant le magasin et reste assise un moment dans ma voiture avant de sortir. Une fois que je me suis ressaisie, j'entre enfin. Je tourne le panneau côté OUVERT

et j'enfile ma blouse. Et puis je fais ce que je fais toujours quand je suis heureuse ou triste ou lorsque je m'ennuie ou... bref, n'importe quand.

Je peins.

À grands coups de pinceau courbe, je représente le soleil suspendu au-dessus du lac, au niveau de la maison de Pax. Je dessine les eaux grises et les vagues, et ensuite je change le soleil en noir, laissant dégouliner la peinture jusqu'à l'eau. La scène est sombre, elle s'accorde parfaitement avec mon état d'esprit. Orageux, noir, colérique. Des adjectifs qui décrivent tout aussi bien la scène sur ma toile et mon humeur.

La porte s'ouvre dans un tintement et je soupire. Ce n'est en général pas mon genre de redouter les clients, mais aujourd'hui j'aimerais mieux être seule, en fait. Je me tourne, pinceau à la main, prête à sourire à mon visiteur.

Mais c'est Pax.

Le sourire meurt sur mes lèvres et je me fige.

Il sort tout droit de la douche, ça se voit. Il a les cheveux humides, je sens l'odeur de son savon tandis qu'il s'approche de moi. Et son expression est tellement sérieuse que je contracte les mâchoires. Ce type vient de se faire tailler une pipe. Comment ose-t-il venir ici me parler ?

Mais alors, je me demande bien pourquoi je suis si heureuse qu'il soit là.

Ça défie toute logique.

— Je suis désolé que vous ayez assisté à cette scène, dit-il calmement en guise de salutations. S'il vous plaît, Mila. Je suis vraiment navré.

Je serre les dents et me retourne vers ma peinture, étalant le soleil dans le ciel gris.

— Ce que vous faites, ce sont vos affaires, réponds-je sèchement. Pas les miennes.

Pax lâche un soupir parfaitement audible alors qu'il s'est immobilisé à plusieurs mètres de moi.

— Je pourrais prétendre que ce n'était pas ce que vous croyez, mais ce serait un mensonge. C'était exactement ce que vous avez vu. Je pourrais vous expliquer, mais vous ne comprendriez pas.

— Que fabriquez-vous ici, dans ce cas ? murmuré-je, perplexe.

S'il ne veut pas s'expliquer, quel est le but de sa visite ? J'évite de le regarder, préférant me concentrer sur les mouvements de mon pinceau. Et je remarque que ma main tremble.

Dans la seconde qui suit, je le sens derrière moi.

Sa main se referme sur la mienne, pour la maintenir en place. Elle est chaude et grande. Et je devrais tenter d'échapper à son emprise, mais je ne le fais pas. Sa chaleur m'enveloppe et j'ai envie qu'elle m'absorbe.

— J'ignore pourquoi je suis là, admet-il doucement, plaçant sa voix tout, tout près de mon cou. Parce que je n'arrête pas de penser à vous, sans doute. Et que je n'arriverai jamais à effacer de mon esprit l'air horrifié que j'ai vu sur votre visage. Je voulais m'excuser de l'y avoir fait naître. Sachez juste que cette fille ne signifie rien pour moi. Elle a insisté et je n'ai pas refusé. La force de l'habitude, en quelque sorte. Je suis désolé.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine. Je ne sais quoi répondre. Je devrais lui ordonner

de s'en aller, mais mon cœur, ce traître, veut qu'il reste là. Il doit avoir ses raisons, mais évidemment Pax n'a pas à le savoir.

— Vous ne me connaissez même pas, lui réponds-je finalement.

Et je me tourne pour lui faire face, retirant ma main de la sienne. Je plonge dans ses yeux noisette, où je découvre une expression que je n'y avais jamais vue auparavant. De l'anxiété.

— Pourquoi vous excuser auprès d'une personne que vous connaissez à peine ? Vous ne me devez rien.

Il hausse les épaules, envoyant des effluves de son odeur masculine dans ma direction.

Je l'inhale et dois me forcer pour ne pas fermer les yeux afin de mieux l'apprécier.

— Je n'en sais rien. Tout ce dont je suis certain, c'est que depuis notre rencontre, j'ai très envie de vous connaître. C'est pourquoi je suis venu en ville tous les jours cette semaine : dans l'unique but de vous voir. Il y a quelque chose chez vous qui m'incite à penser que je peux devenir meilleur, que je pourrais peut-être même arrêter de déconner. Et

oui, j'ai l'impression de vous devoir quelque chose.

Waouh ! Ses paroles touchent une corde sensible en moi et je déglutis avec peine. Il parle d'un ton hésitant, avec douceur. Et ça me fait fondre. Je ne peux m'en empêcher. Il a

parfois une expression tellement brisée dans les yeux... Au fond de moi, j'ai juste envie de l'aider à aller mieux.

— Pourquoi ? lui demandé-je, les yeux fermement verrouillés aux siens.

Il secoue la tête.

— Je ne sais pas. Vous avez l'air saine, équilibrée. Ça m'attire. Je ne peux l'expliquer.

Cette fois je ris, vraiment amusée, en désignant ma peinture.

— Ça vous paraît sain et équilibré, ça ?

Et nous étudions ensemble la toile noire et grise. La peinture ressemble à l'œuvre d'un dément. Pax finit par sourire.

— Eh bien, Chaperonnette, on dirait que vous avez aussi votre côté sombre. Mais la différence entre vous et moi, c'est que vous parvenez à l'exprimer de façon sensée. Pas moi.

Je le dévisage, sans trop savoir quoi répondre. Jusqu'à quel point puis-je me montrer honnête ? Le moment semble bien choisi pour être franc, après tout, alors je ne tergiverse pas longtemps.

— Je ne sais pas s'il est très sain que je sois attirée par vous, admetts-je. Je n'ai jamais été attirée par un vilain garçon, jusqu'à aujourd'hui.

Il est si proche de moi que sa présence m'enivre légèrement. J'en ai presque le vertige alors que je relève la tête, dans l'attente de sa réponse. J'ai l'impression de sentir le danger qui émane de lui. Une sensation forte, électrique, fascinante.

J'observe Pax tandis qu'il réfléchit à mon aveu et je remarque la barbe d'un jour qui lui couvre les joues.

— Eh bien, moi je n'ai jamais eu envie d'être un type bien, jusque-là. C'est donc une première fois pour tous les deux.

Nous nous regardons pendant ce qui me semble une éternité.

J'ignore si je dois le croire, mais il paraît tellement sincère... J'ai envie de lui faire confiance, en tout cas, même si c'est une sensation ridicule.

Alors je ne sais pas quoi dire, et lui non plus, apparemment.

Sans un mot, il penche la tête et ses lèvres rencontrent les miennes.

C'est aussi inattendu qu'incroyable.

Il a les lèvres douces, parfumées à la menthe. Oublié le goût de vomi et de cendrier.

Oublié l'homme avachi de l'autre nuit, celui qui convulsait sur le trottoir. À sa place, j'ai devant moi un homme vibrant de vie, qui sent aussi délicieusement bon qu'il est diablement

sexy.

Quelqu'un de nocif pour moi.

Avec adresse, sa langue plonge dans ma bouche et je réprime un soupir de plaisir. Je sens ses mains dans mon dos, et j'ignore comment elles sont arrivées là, mais je me laisse aller dans ses bras, le saisissant à mon tour par la taille. J'adore la façon dont ses doigts parcourent ma peau, la pression ferme qu'il imprime à notre étreinte, la dure érection que je sens contre ma hanche. C'est enivrant.

Quand j'ai enfin besoin de respirer, il s'écarte.

Ce baiser me laisse tremblante, et son absence contre moi aussi. Ainsi que l'idée d'avoir beaucoup trop aimé ça.

Je lève les yeux vers lui.

Il baisse les yeux vers moi.

Il attend une réaction, mais je ne sais pas trop quelle attitude adopter. Ce baiser était

parfait, et Pax sexy en diable. Mais il est si différent de moi. *Et il vient de se faire tailler une pipe par une autre fille.* La vision de cette horrible bonne femme à genoux devant lui me revient brusquement à l'esprit, provoquant chez moi un mouvement de recul. Cet homme pourrait bien me faire du mal, si je lui en laisse l'occasion. Or j'en ai déjà assez bavé. Pas besoin de m'infliger davantage de souffrances.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, marmonné-je finalement à contrecœur.

Les mots sont tellement difficiles à exprimer.

Dans le regard de Pax, rivé au mien, la chaleur s'estompe un peu et j'y lis la déception du rejet, avant que son expression ne durcisse au point de me donner envie de pleurer.

— Je suis désolé que vous pensiez ça, répond-il calmement. Parce que moi, au

contraire, je trouve que c'est une très bonne idée. La meilleure que j'aie eue depuis bien, bien longtemps.

Il fait volte-face et sort ; il sort de mon magasin.

Il sort de ma vie.

Sans un mot de plus.

Je regarde ses larges épaules s'éloigner jusqu'à ce qu'elles disparaissent de mon champ de vision.

Et puis je tombe à genoux au beau milieu de ma boutique. J'ai les mains tremblantes et

la tête qui tourne.

Qu'est-ce que je viens de faire ?

Je suis folle, ou quoi ? Je rencontre quelqu'un qui, pour la première fois depuis deux ans que mes parents sont morts, semble capable de me toucher, et je suis trop trouillarde pour me lancer ?

Je suis pitoyable.

Attrapant mon téléphone, j'appelle ma sœur. Et avant qu'elle ait le temps de dire quoi que ce soit, je lance :

— Je suis dispo pour un verre, ce soir.

9

Pax

Qu'elle aille se faire foutre.

Tandis que je marche tel un zombie de son magasin à ma voiture, j'ai la tête qui tourne. Je n'arrive pas à croire ce qui vient d'arriver, en fait. Je me suis mis à nu devant une femme pour la première fois de ma vie, et elle m'a craché à la figure. J'ignore contre qui je suis le plus en colère – elle pour m'avoir rejeté ou moi pour m'être placé en situation d'être rejeté.

Mais quoi qu'il en soit, qu'elle aille se faire foutre.

J'enfonce rageusement la clé dans le contact et monte le son à fond. Les basses du hard

rock font vibrer mon torse, et je quitte le parking en trombe pour rejoindre la voie rapide, direction Chicago. Puisque de toute façon je suis de mauvaise humeur, autant en finir.

L'autoroute s'étire sous mes yeux et peu à peu la musique assourdissante me calme. Je

m'y perds, plus précisément. Je la laisse m'engourdir, absorber mes pensées négatives. Je songe un instant à sortir ma fiole, bien au chaud dans ma veste, mais je m'abstiens. Je me suis promis de résister, du moins pendant quelque temps, alors je résiste. Je ne suis pas un faible. Et je ne suis pas une mauviette.

Au fur et à mesure que les kilomètres sont avalés par mon rétroviseur, le ciel dévore la

route à l'horizon, tranche après tranche, jusqu'à ce qu'enfin je traverse le pont qui mène à Chicago, puis le Skyway.

Quand j'arrive au bureau de mon père, en plein centre-ville, j'ai réussi à calmer mon agitation et à repousser l'image de Mila loin, très loin au fond de mon esprit.

Parce qu'elle n'a qu'à aller se faire foutre.

J'ai une envie folle d'enfoncer mon poing dans un mur, mais je me retiens. À la place, je monte au dix-huitième étage, et la réceptionniste de mon père lui annonce mon arrivée. Je m'installe confortablement dans son aire d'accueil, prenant un bonbon à la menthe dans un bol pour le jeter dans ma bouche.

J'ai les yeux fermés quand mon père apparaît enfin vingt minutes plus tard.

— Pax, ne mets pas les pieds sur les meubles.

Il a une voix fatiguée. En ouvrant les yeux, je lui trouve l'air plus vieux que le trimestre passé, la dernière fois que je l'ai vu. Ses cheveux sombres commencent à grisonner sur ses tempes et il a des rides autour des yeux. Et de la bouche. Son costume bleu marine semble

un peu lâche sur ses épaules, comme s'il avait perdu du poids mais n'avait pas pris le temps de changer sa garde-robe. Je le dévisage, sidéré à l'idée que mon père vieillisse.

Alors je retire mes pieds de la table basse devant moi.

— Désolé, je marmonne.

Mon père hoche la tête et me précède jusqu'à son grand bureau.

Je m'assieds sur un siège face à lui, et j'attends qu'il fasse glisser quelques papiers dans ma direction.

Sans même les lire, j'y appose ma signature. Je lui fais confiance.

— Tu devrais lire les documents que tu signes, Pax, il me sermonne – j'ai l'impression que ça fait cent fois. Toujours.

Et pour la centième fois, je lui envoie la même réponse :

— Je le fais, quand c'est un étranger qui veut me les faire signer. Mais tu es mon père.

Je sais que tu ne vas pas m'entuber.

Une fois de plus, il soupire.

— Tu pourrais essayer de soigner ton langage, au moins ? Par simple respect.

— Désolé, je marmonne à nouveau.

Nom de Dieu, il se comporte avec moi comme si j'étais un enfant ! C'est une partie de notre problème, d'ailleurs. Notre relation restera toujours figée pour lui – dans un temps où j'étais l'enfant et lui l'adulte. Il ne semble pas comprendre que nous sommes tous les deux adultes, à présent.

— *Alexander Holdings* a réalisé un trimestre exceptionnel, fait-il remarquer tout en reprenant les papiers, qu'il agite. D'où une augmentation de ta rémunération, pour cette fois. Tu devrais vraiment envisager d'investir. Tu as vingt-quatre ans. Il est temps de faire fructifier ton portefeuille. Et peut-être de montrer un minimum d'intérêt pour l'entreprise de ta famille. Ton grand-père m'a contacté, il voulait te joindre. C'est un vieil homme, Pax. Il ne sera pas toujours là. Il a besoin de savoir que sa société est entre de bonnes mains.

Je dévisage mon père, réprimant l'envie de ricaner.

— Je ne veux rien avoir à faire avec cette affaire, je lui réponds. Je ne suis pas d'accord

avec les valeurs qu'elle revendique. Si la décision me revient, j'embaucherai un P.-D.G. pour gérer la boîte une fois que grand-père la lâchera. Et puis, c'est sa faute, s'il se retrouve tout seul. Il m'a renié, quand on a déménagé. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Les yeux de mon père s'embuent et il se détourne pour regarder par la fenêtre.

— Pax, ton grand-père n'était plus le même après la mort de ta mère. Nous avons tous changé. Tu ne peux pas le lui reprocher. Quand on a déménagé, il a eu l'impression de te

perdre, toi aussi, or tu étais le dernier lien qui le rattachait à ta mère. Ta grand-mère étant morte il y a bien longtemps, Susanna et toi étiez tout ce qu'il avait. Alors quand il l'a perdue, elle, et ensuite toi, il a eu l'impression d'être privé de tout.

— Pourtant, il n'était pas forcé de me perdre, je lâche avec amertume. C'est la faute de

son putain de caractère, si on s'est éloignés. Il a préféré se réfugier dans la colère et couper tout contact. Je n'étais qu'un gosse. Ce n'était même pas moi qui avais décidé de déménager. C'était toi. Et lui, il m'a tout mis sur le dos. Alors tu vois, pour ce qui me concerne, il peut bien moisir en enfer.

Mon père me dévisage, l'air songeur, et dresse ses doigts en triangle devant son visage.

Au bout d'un moment, il soupire et hoche la tête.

— Je veux bien comprendre ce que tu ressens. Ton grand-père est un homme impressionnant. Et entêté. Ta mère s'est parfois arraché les cheveux, avec lui.

Encore une fois, son regard s'embue au souvenir de ma mère. Et il se perd dans sa mémoire. S'il en est un qui ne s'est pas remis de sa mort, c'est bien mon père.

— Papa, j'ai l'impression que tu ne te nourris pas assez, je lui fais remarquer.

Ma remarque le tire de ses réflexions et le ramène face à moi, dans le présent. Ce dont il ne semble pas ravi. Il préfère vivre dans un monde fait de souvenirs.

Il secoue la tête pour balayer mon inquiétude.

— Je vais bien, Pax. Je suis juste stressé par quelques cas difficiles que j'ai à traiter. Et toi, comment ça va ? Tu arrives à gérer ta vie ?

— Tu veux savoir si je me drogue toujours ?

Je lui jette un regard dur. C'est vrai, quoi, merde ! S'il a une question à poser, qu'il la pose, au lieu de tourner autour du pot. Mon père opine du chef, l'air las à nouveau.

— Bien, OK. Est-ce que tu prends toujours des drogues ?

Il a posé la question de façon hésitante, comme si les mots avaient un goût amer dans sa bouche. Et il n'a pas vraiment envie de connaître la réponse, je le sens bien. Il me considère comme un putain de camé incapable d'arrêter.

Ce qui m'agace prodigieusement.

— Non, j'ai arrêté, je lui réponds en levant les yeux au plafond. J'ai dit que j'arrêteraï, et je l'ai fait. Du moins je ne prends pas de drogues dures. Je ne suis pas accro, papa.

Sérieusement, j'en prends parce que j'aime bien. Pas parce que je ne peux pas m'en empêcher.

Mon père m'offre le regard typique du vieil avocat qui en a vu d'autres.

— Peut-être bien, il réplique, mais au bout du compte, à force d'en prendre, c'est comme ça qu'on devient accro. Tu exagères.

— OK, si tu veux, papa.

Avec un soupir, je m'écarte de son bureau et me relève.

— C'était un plaisir. On se revoit le trimestre prochain.

Et en quelques grandes enjambées, je suis sorti de son bureau, loin de son regard désapprobateur et de ses doutes. Ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'à force de

systématiquement s'attendre au pire venant des gens, eh bien c'est le résultat qu'on risque d'obtenir. Il devrait le savoir, à force. Ce n'est pas faute de le lui avoir démontré.

Je me dirige de nouveau vers le Skyway, quand je décide d'effectuer un rapide détour par un petit bar miteux de ma connaissance. J'ai souvent eu besoin de m'y arrêter, après mes visites au vieux. Le barman, qui sait qui je suis, m'accueille d'un signe de tête en me voyant entrer. Je n'arrive jamais à me rappeler son nom. Dave ? Dan ?

Je traverse la salle minable, balayant du regard les sièges en vinyle déchirés et les murs

sombres. L'endroit n'a pas changé d'un iota. Le trou dans la paroi, près de la table de billard, est encore là – souvenir d'un coup de poing –, et ça sent toujours autant la pisse et le vieux graillon. Ça n'est pas vraiment un lieu que l'on qualifierait de classieux, mais c'est parfait pour boire quand on cherche à oublier sa mauvaise humeur.

J'attire l'attention du barman d'un signe du menton.

— Je vais prendre un Jack.

Il me répond par un hochement de tête et remplit un verre droit, qu'il fait glisser jusqu'à moi. Quelques gouttes du liquide or sombre éclaboussent un peu le bar, mais ça ne

Le dérange pas beaucoup. La propreté n'est pas exactement sa priorité numéro un. Ça se voit à son tee-shirt taché et à ses cheveux gras. Mais peu m'importe. Le whisky aura le même goût, quelle que soit l'hygiène personnelle du barman.

Avant qu'il ait le temps d'engager la conversation, il est accaparé par un autre client, un vieil homme crado qui a manifestement beaucoup trop bu. J'observe la scène avec intérêt : le barman tente en vain d'arrêter la série du vieux, puis lâche l'affaire et lui sert un autre verre.

— Salut, mon grand. Je m'appelle Amber.

Je baisse les yeux vers une femme à forte poitrine qui vient de se glisser à mes côtés.

L'avertissement « Pute de bar » est écrit en grosses lettres partout sur elle, depuis son jean tellement moulant que la couture de l'entrejambe lui rentre dans la chatte, jusqu'à son maquillage criard et trop abondant. Quant à ses nichons, ils sortent quasiment de son haut

trop petit de trois tailles.

Je hausse un sourcil et avale une gorgée de whisky.

— « Mon grand » ? Les années quarante viennent d'appeler : elles veulent qu'on leur rende leur expression fétiche.

Amber renverse sa tête et ses cheveux blond peroxydé en arrière, pour rire comme si c'était la phrase la plus drôle qu'elle ait jamais entendue.

— Je viens de l'Iowa. Faut croire qu'on parle encore comme ça, au pays.

— Charmant.

Je m'envoie la fin de mon verre et fais signe au barman de m'en servir un autre. Puis je me tourne vers Amber.

— Je vous offre un verre ?

Je m'efforce de me montrer poli, même si je ne suis pas vraiment d'humeur à supporter de la compagnie. Elle opine du chef.

— J'adorerais, merci. Dan, lance-t-elle au barman, la même chose.

Dan le barman. Il faut que je m'en souviene.

Mais je suis certain de ne pas y parvenir.

Amber pose la main sur ma cuisse.

— Merci pour le verre. Mais si vous ne voulez pas que je vous appelle « mon grand », il

va falloir me donner votre prénom.

Je l'observe, et je remarque ses pupilles dilatées qui indiquent qu'elle a déjà un peu trop consommé.

— Ah oui ?

Elle m'examine un instant, puis se remet à rire. Un rire putassier. Un rire faux. Je manque hausser les épaules, mais je me retiens. Qu'est-ce qui ne va pas, chez moi ? Voici une femme facile, que je pourrais avoir rien qu'en tendant la main. Enfin, faudrait encore que j'aie envie de l'avoir, et en fait je me rends compte que non. Pas du tout. Ce qui me permet de répondre à ma question : je sais ce qui ne va pas chez moi.

Mila Hill, la douce, la saine Mila, occupe mes pensées, mais plutôt crever la bouche ouverte que de la laisser envahir ma vie, alors qu'elle ne veut même pas de moi.

J'avale mon deuxième verre de Jack et en commande un autre. Que je vide d'une traite aussi.

Une sensation de calme s'empare de moi, cet engourdissement familier que j'aime tant.

Quand tout le reste échoue, l'obscurité prévaut. Je manque éclater de rire à cette pensée profonde, mais au lieu de cela, je tends la main et je serre la cuisse épaisse d'Amber, appréciant le contact de la chair sous mes doigts. Si cette nana me veut, eh bien elle m'aura.

Je fais donc ce que je fais toujours. Je bloque toute pensée logique en consommant des drogues ou des femmes. Dans le cas présent, une pute de bar et du Jack Daniel's.

— Viens avec moi, je lui murmure à l'oreille.

Amber m'offre un sourire entendu et hoche la tête. Accrochée à ma main, elle traverse la salle de bar dégoûtante sur mes talons, jusqu'au couloir miteux et aux toilettes pour femmes.

Qui s'avèrent être exactement comme je me les imaginais – écœurantes. Une ampoule esseulée pend du plafond jauni, jetant une lumière douteuse sur la petite pièce. Il y a des restes de vomi sur les côtés des toilettes, le carrelage est crasseux et les murs ont l'air de ne pas avoir été lavés depuis 1969. Mais peu importe. Je verrouille la porte derrière nous et me tourne vers Amber.

Elle tend les mains vers moi et je la laisse faire, remontant une main le long de sa cuisse et sous son haut moulant pour agripper son énorme sein. Je le serre fort, elle lâche un gémissement.

J'accentue ma prise, elle gémit à nouveau.

Ce jeu ridicule me donne envie de lever les yeux au ciel. Je sais ce qui va arriver, parce

que j'y ai déjà joué un millier de fois. Elle va faire semblant d'aimer tous mes attouchements, et moi je ferai semblant d'ignorer que c'est du chiqué.

Et puis au fond, on s'en fout. Le sexe, c'est le sexe.

Je tire un préservatif de mon portefeuille et en déchire l'emballage avec mes dents.

Mais il y a un problème : je ne bande pas.

— Suce-moi, j'intime à Amber, agrémentant mon ordre d'un sourire charmeur.

Elle y répond et tombe immédiatement à genoux sur le sol sale pour se mettre à l'œuvre. Il ne me faut pas longtemps pour être assez dur, malgré moi. J'enfile le préservatif, aide Amber à se relever et la fais pivoter dos à moi pour la prendre par-derrière, sans préambule ni préliminaires.

Ce qui ne semble pas la gêner.

Elle se met à gémir comme si ma queue était la meilleure qu'elle a jamais engouffrée. Je

ferme les yeux et fais défiler toutes les scènes pornos que j'ai regardées dans ma vie, tous les nichons, les culs, les masturbations et autres éjaculations. Mais quelque chose me bloque.

L'odeur ambiante est atroce, je suis fatigué et furieux. Rien ne se passe aisément, ce soir, et je sais qu'avoir un orgasme ne sera pas facile non plus, surtout avec tout le whisky que je me suis envoyé.

Alors je pense à Mila.

Et d'un coup, une vague chaude déferle sur moi. Je vois sa taille fine, ses hanches rondes. Ses lèvres pleines. Ses seins doux. J'imagine son odeur féminine, propre et florale.

Tout ça insuffle immédiatement une onde de vie dans mon sexe. Me voilà de nouveau en selle.

Sans cesser de visualiser Mila, je baise Amber sans ménagement, j'entends son front qui

cogne contre les carreaux crasseux du mur. Elle me laisse faire, car elle n'estime pas plus que moi mériter mieux que ça : une baise dégueulasse dans les toilettes dégueulasses d'un bar.

C'est pathétique, des deux points de vue.

De nouveau je convoque l'image de Mila, mais pour une raison que j'ignore, le charme

n'opère plus. Ça n'est pas bien. Amber n'est pas Mila. Et même, penser à Mila alors que je me trouve dans cet endroit pitoyable avec cette nana pitoyable, ça n'est pas bien. À des centaines de niveaux différents.

Je me retire brutalement, et Amber tourne vers moi un visage perplexe. La sueur a fait

couler son mascara. D'ailleurs, je la sens d'ici, sa sueur, et je réprime un frémissement de dégoût.

— Ce n'est pas toi, je la rassure. C'est moi : trop bu de whisky.

Piètre mensonge, mais peu importe. Elle hoche la tête dans un geste compréhensif, comme si elle

rencontrait ce problème tout le temps. Et elle me tapote l'épaule avec compassion, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce qu'elle pense de moi ?

Pourtant, je souris, feignant de lui être reconnaissant pour la compréhension dont elle fait preuve.

Ayant jeté la capote dans la poubelle, je sors.

Au passage, je tends un billet de vingt au barman.

— Pour les boissons qu'elle consommera ce soir, je lui explique.

Dan me sourit.

— Pas de problème. À la prochaine !

Un hochement de tête plus tard, je me dirige vers le parking et m'effondre à l'intérieur de ma petite Danger. Le confort familial de ma voiture m'apaise. La tête appuyée contre le siège, j'inspire l'odeur du cuir et l'air frais. Tellement plus agréable que l'air rance et enfumé du bar. Et puis je rentre à la maison, toutes vitres ouvertes et la musique à fond.

La route, longue et noire, vole sous ma voiture, et je suis arrivé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Avant même d'être prêt, en fait. Planté dans l'allée, j'observe la maison obscure, et pour la première fois, j'ai l'impression de ne pas vouloir entrer. Simplement parce qu'elle est trop vide.

Vivre seul, c'est super, mais parfois c'est trop solitaire, merde.

Je reste immobile un moment, les mains pendantes, avant de retourner à la voiture. J'ai encore de l'adrénaline à brûler, il faut croire.

J'ignore pourquoi je me rends au *Bear's Den*, le petit bar du coin. Je sais que Jill y est sans doute, elle ou l'une de ses copines putes de bar, et si j'ai envie de passer du temps avec, je n'aurai qu'à les appeler. En revanche, je ne les aurai pas accrochées aux basques si je ne suis pas d'humeur.

Or je ne suis définitivement pas d'humeur à ça, ce soir. J'ai juste envie d'entrer, de me prendre un tabouret au comptoir et de me retrouver entouré de gens sans avoir vraiment besoin d'interagir avec eux. C'est trop demander ? Je ne suis pas d'humeur pour les putes de bar.

Je gare ma voiture sur une place de parking et claque la portière, prenant une bonne bouffée d'air nocturne avant d'entrer dans l'établissement. C'est la dernière goulée d'air propre que j'inspirerai avant de franchir le seuil de la salle enfumée.

Un coup d'œil à travers le brouillard qui flotte dans la pièce sombre me dévoile une poignée de clients du coin, certains assis à bavarder pendant que d'autres jouent au billard ou aux fléchettes dans le fond. Je connais leur visage, mais pas leur nom. Je ne suis pas très sociable, comme mec.

Fidèle à ses habitudes, Jill est bien là. Je la remarque à l'arrière du bar, perchée au bord d'une table, son fessier à demi dénudé collé contre le nez d'un pauvre gars. Oubliée sa promesse de se faire aider. Très honnêtement, maintenant que je sais qu'elle a des gamins à

la maison, cette fille ne m'inspire plus que du dégoût. Quel gâchis.

Dès qu'elle me repère, son visage trop maquillé s'éclaire et elle saute quasiment de la table pour se ruer vers moi.

Mais je secoue la tête en lui adressant un « non » muet.

Elle prend une expression surprise, puis peinée, et elle s'arrête net. Lui tournant le dos,

je me dirige vers le comptoir. Tout en m'asseyant sur un tabouret, je l'aperçois du coin de l'œil qui est retournée s'installer sur sa table. Je sens son regard blessé, mais ne la regarde pas. Je pense que j'en ai terminé avec elle. Quelqu'un d'autre n'a qu'à prendre le relais pour jouer son fournisseur et contribuer au gâchis qu'est sa vie.

Ici, je connais le nom du barman, car il le porte sur son badge. Ça doit aider les soulards à se souvenir. Ou les gens qui n'en ont rien à foutre. Comme moi.

— Salut, Mickey, je lui lance. Je vais prendre un Jack. Un double. Sec.

Mickey opine du chef. Le gars est maigre et pas au mieux de sa forme, il semble avoir

eu son compte de bagarres d'ivrognes. Une cicatrice lui barre le visage, de l'oreille au menton. Je ne lui ai jamais demandé comment il se l'est faite, et il n'a jamais proposé de me raconter.

— Comment va, Tate ? il me demande en posant le whisky devant moi.

Je saisis le verre, le vide d'une gorgée et le repose lourdement.

— Mieux maintenant, je lui réponds. Un autre, s'il te plaît. Tu sais quoi ? Tu n'as qu'à

m'en remettre au fur et à mesure, OK ?

Il hoche la tête, me ressert et s'éloigne pour s'occuper de quelqu'un d'autre. J'avale une

petite gorgée de mon deuxième whisky et le repose en fermant les yeux. C'est agréable d'être entouré de gens tout en restant perdu dans la foule. Personne ne risque de m'approcher, à l'exception de Jill, mais je l'en ai déjà dissuadée. Je suis seul, et pourtant je me sens moins seul ici qu'à la maison.

Des gloussements féminins emplissent mon oreille et mes yeux se rouvrent aussitôt.

Car je reconnais ce rire.

Je pivote sur mon siège pour découvrir Mila et sa sœur qui émergent du couloir conduisant aux toilettes, bras dessus bras dessous. On dirait bien qu'elles se soutiennent l'une l'autre en fait, et je cligne les paupières. Non mais je rêve ! Il faut que je tombe sur elle ici aussi ? C'est bien le dernier endroit où je m'attendais à la trouver. Elle et sa sœur semblent tout sauf à leur place, dans ce rade minable.

Mila lève soudain la tête et s'immobilise, son rire mourant sur ses lèvres au moment où

elle me reconnaît. Ses yeux s'écarquillent, on dirait qu'elle va se diriger vers moi, me dire quelque chose, peut-être. Mais sa sœur la tire par le bras et, même si Mila me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, elle se laisse entraîner dans le sillage de Madison. Je suis presque certain que sa sœur l'éloigne de moi exprès, et je sens mes mâchoires se crispier à cette pensée. Mila est adulte, elle est capable de prendre ses propres décisions.

Non qu'elles soient toujours sages, cela dit.

Je m'en rends compte très vite, alors que Madison et elle rejoignent deux gars du quartier qui jouent aux fléchettes.

Ce ne sont pas les fléchettes, le problème, mais les types.

Je roule les yeux. Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? N'importe lequel de ces mecs la mangerait toute crue pour son petit déjeuner. Elle doit se croire en sécurité parce qu'elle connaît les deux gars en question depuis toujours, j'imagine. Sauf que ce sont des requins. Je les ai vus avec un million de filles pas plus loin que dans ce bar, et jamais deux fois la même.

Avec un soupir, je vide mon verre et en recommande un autre d'un geste de la main.

Ce n'est pas mon problème. Elle l'a clairement exprimé en me signifiant qu'elle et moi, ce n'était pas une bonne idée.

Alors qu'elle aille se faire foutre.

Je me détourne au moment où l'un des deux gars pose sa grosse patte autour de la taille menue de Mila et l'attire à lui, probablement sous couvert de lui montrer comment bien lancer sa fléchette. Ça me donne envie de me jeter sur lui, alors je leur tourne le dos.

Et je fais mon possible pour ne pas leur prêter attention. Je fais la conversation avec Mickey. Je regarde une chaîne sportive sur l'écran au-dessus du bar. Je ferme les yeux pour

écouter les conversations qui m'environnent. Et j'ai beau savoir qu'il serait plus facile de me lever et de partir, quelque chose en moi insiste pour rester. Quelque chose en moi pense que je dois rester.

Je suis incapable de l'expliquer.

Et puis je comprends, dans un soudain éclair de lucidité : je reste car je pense qu'elle va avoir besoin de moi.

Putain de merde ! Quel idiot ! Je repose violemment mon verre et jette une poignée de billets sur le bar, puis je me rends aux toilettes pour pisser un coup avant de partir. Parce que oui, je vais partir d'ici. Elle a ouvertement exprimé ce qu'elle voulait. Et ce n'est pas moi qu'elle veut.

Quand je ressors, Madison est déjà à la porte du bar avec l'un des types. Elle s'appuie à lui, en lui riant à l'oreille. Manifestement, elle est très saoule. Secouant la tête, je prends sur moi pour ne rien dire.

C'est une chose qu'une pute de bar rentre avec le premier gars venu – ces filles-là savent très bien ce qu'elles font, elles donnent quelque chose en échange d'autre chose, qu'il s'agisse de drogue, d'alcool ou simplement d'attention. C'est une décision consciente. Sauf que Madison n'est pas une pute de bar, et ce connard profite d'elle. Mais ce n'est pas à moi d'intervenir.

Jusqu'à ce que je voie Mila attraper son sac à main et tituber en direction de la porte.

Le gars qui l'accompagne lui file le train et, peu stable sur ses pieds, elle se retourne pour s'accrocher à lui. Avec un gros rire, il la stabilise en effleurant son derrière si parfait.

Je bouillonne. Et vu que je suis déjà sur le départ, je ne peux faire autrement que de les suivre aussi, ce qui me fait encore un peu plus bouillir les sangs. Putain de merde !

Ils sortent en titubant et je me retrouve même à tenir la porte alors que la veste de Mila se coince dans la poignée. Nos regards se croisent, le sien est flou et perdu. Elle n'est visiblement pas en état de se choisir un partenaire de coucherie. Mes tripes se serrent, mais je garde la bouche fermée.

Elle a fait son choix.

Elle a fait son choix.

Elle a fait son choix.

Je me répète ce mantra dans ma tête, comme si ça pouvait rendre la pilule moins amère à avaler. Ben non. Ça continue à me mettre en rogne. Une fois dehors, je m'éloigne en direction de ma voiture.

J'entends leurs voix derrière moi, qui s'estompent peu à peu. Mila rit. Le type lui parle tout bas avec un timbre grave. Au moment où je me tourne vers la portière de ma voiture, j'en profite pour jeter un coup d'œil dans leur direction. Ils sont debout devant ce qui doit être la bagnole du gars, car il a ouvert côté passager, alors que Mila essaie de lui serrer la main.

C'est quoi ce bordel ?

Je me fige pour observer la scène. Mila a beau bafouiller, elle essaie manifestement de serrer la main de ce type. Pour lui dire bonne nuit.

Un sentiment de satisfaction enfle en moi avant que j'aie le temps de l'en empêcher.

Jusqu'à ce que le bonhomme offre à Mila son sourire de piranha et la pousse contre la carrosserie, avant de se coller à elle pour lui enfoncer sa langue dans le gosier. Il pose ses sales pattes partout sur elle, alors qu'elle se débat pour le repousser.

— Non ! elle s'écrie.

Une explosion de rouge me brouille la vue et je franchis la distance qui nous sépare en trois enjambées.

D'un geste sec, j'écarte le gars et le plaque au sol. Je n'ai pas le temps de réfléchir ni même de respirer qu'il m'attrape par la jambe, me forçant à lui piétiner la main. Les os craquent tandis qu'il hurle de douleur, portant la main à sa poitrine.

Les yeux et la bouche grands ouverts, Mila se colle contre la voiture. L'autre profite de l'instant où je porte mon attention sur elle pour me donner un coup de pied dans la jambe, dans le genou plus exactement.

Merde. Cela dit, avec toute l'adrénaline qui m'assaille, je ne sens pas la douleur.

Il essaie de nouveau, mais cette fois je le vois venir et je m'écarte. Il ne réussit qu'à frapper dans le vide.

— Va te faire foutre, mec, il bredouille. Connard. De quoi tu te mêles ? Tu m'as péte la main, putain !

Il tente à grand-peine de se remettre debout, mais je lui flanque ma botte sur le torse.

— Bouge pas, je lui ordonne tandis qu'il fait mine de m'attraper. Tu as de la veine que

je ne t'aie cassé que ça. La prochaine fois qu'une dame te dit non, arrête ce que tu étais en train de lui faire, quoi que ce soit. Maintenant file chez toi et dors là-dessus. Et ne t'approche plus de Mila. Sinon je te pète la bite pour te la faire bouffer.

Le type saoul lève sur moi un regard furax.

— C'est quoi ton problème, bordel ? Tu sais pas ce qu'elle veut.

Je me tourne vers Mila, le pied toujours fermement planté sur le torse du type.

— Mila, tu veux revoir ce mec ?

Elle secoue la tête.

— Non.

— Voilà, tu as ta réponse, j'indique calmement à l'autre en retirant mon pied.

Maintenant, fous le camp d'ici.

— Va te faire mettre ! il marmonne en se relevant avec difficulté. J'ai pas besoin de ça, de toute façon. Et qu'elle aille se faire mettre aussi, cette garce.

C'est là que je lui flanque mon poing dans la figure.

10

Mila

Je regarde Pax fixement.

Il est superbe, pourtant il a l'air endurci du gars qui a passé une sale nuit. Sa barbe a deux jours maintenant, et il porte les mêmes vêtements que je lui ai vus la veille. Ses yeux sont cerclés de rouge, signe qu'il n'a pas beaucoup dormi. Ou qu'il a beaucoup trop bu. À moins qu'il ait ingurgité trop d'autre chose.

Je plisse les paupières.

— De quoi est-ce que vous voulez vous faire pardonner, cette fois ? lui demandé-je d'une voix hésitante.

Je ne suis pas certaine de vouloir savoir. Et il n'a pas l'air certain de vouloir me le dire non plus. Je recule de quelques pas. Ça ne peut pas être pire que de se faire tailler une pipe par Jill, si ?

Il lève les mains.

— Attendez, Mila. Écoutez-moi.

Il a les yeux rivés sur moi.

Et moi sur lui.

Il soupire.

J'attends.

— Oui ? insisté-je.

Même moi, je perçois l'anxiété dans ma voix. Je déglutis. Il laisse retomber sa tête en avant, avant de relever les yeux sur moi.

— Je pense qu'on a peut-être trouvé quelque chose de bien, vous et moi, et je ne veux pas tout gâcher en commençant par des mensonges.

Je ne comprends plus rien. Des mensonges ? Il m'a déjà menti ? Comme s'il lisait dans mes pensées, Pax secoue la tête.

— Non, je ne vous ai pas encore menti, m'explique-t-il. Mais si je ne vous dis pas ce que j'ai fait hier soir, vous ne comprendrez pas quel genre d'homme je suis. Et ce serait le plus gros mensonge de tous.

— Quel genre d'homme êtes-vous ? murmuré-je. Vous avez tenté quelque chose avec moi, la nuit dernière ?

La brise matinale me souffle dans les cheveux, les rabattant sur mon visage, alors, dans un geste impatient, je les passe derrière mon oreille. J'ai besoin de savoir, même si ça n'est pas joli joli.

Pax a l'air d'hésiter à présent, de réfléchir. Son expression me serre le cœur, car je devine que ce qu'il veut me dire, quoi que ce soit, ne sera pas agréable. Venir le rejoindre sur la plage n'était peut-être pas une bonne idée. J'aurais dû m'en douter. J'ai envie de partir, mais je résiste à cette impulsion et plante fermement mes pieds dans le sable.

Pax attrape mon regard et relève le menton, lâchant un profond soupir.

— Le genre d'homme qui s'énerve et s'en va faire toutes sortes de conneries pour essayer de calmer sa colère. Ou sa peine. Je ne sais pas gérer les choses de façon saine. Je les gère de façon merdique, en usant des femmes ou des drogues. Ou du whisky. Hier soir,

j'ai opté pour le cocktail whisky-femme. Mais la femme en question n'était pas vous. Je n'ai pas essayé de profiter de vous, Mila.

Il a les yeux dardés sur moi et mon souffle est bloqué au niveau de ma gorge. J'ai l'impression qu'il vient de me donner un coup de pied dans le ventre. Je me suis torturée toute la journée d'hier et lui, il a couché avec une autre ?

Je suis sonnée, alors je réagis comme toute femme qui se respecte dans ce genre de situation.

— Je m'en vais, marmonné-je.

Et je m'en vais.

Un pied devant l'autre, m'enfonçant dans le sable, je remonte la plage. J'ai l'impression

que mon cœur s'enfonce lui aussi un peu plus à chaque pas. Je me concentre sur le sol devant moi, essayant de ne pas réagir à la douleur vive qui me vrille la poitrine. Je sais à quel point il est illogique d'être aussi peinée qu'il n'ait pas essayé de profiter de moi, justement. En l'occurrence, c'est un peu vexant. D'autant que ça n'aurait pas été un viol, vu que j'ai envie de lui.

C'est ce qui rend cette histoire si douloureuse.

— Mila, attendez !

J'entends sa voix, puis le bruit de ses pas derrière moi, et je m'immobilise quand il m'attrape par le bras.

— S'il vous plaît, attendez. J'ai besoin de vous expliquer quelque chose. Et ensuite, si vous voulez encore partir, je ne vous en empêcherai pas.

Je me tourne lentement vers lui pour braquer mes yeux dans les siens. Qui sont d'ailleurs anxieux. Quant à ses lèvres, elles sont pincées. Je hoche la tête.

— Je peux très bien m'en aller tout de suite, je n'ai pas besoin de votre permission. Mais je vais écouter ce que vous avez à dire.

Je vois sa lèvre frémir, à croire presque qu'il trouve comique ma petite démonstration d'indépendance. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, moi. J'attends, les mains sur les hanches, les dents serrées.

De nouveau, j'ai l'impression que Pax s'efforce de ne pas rire.

— Oui, évidemment vous pouvez partir maintenant. Mais il vous faudra marcher, à moins que vous n'attendiez que je vous raccompagne en voiture. Car la vôtre est restée au bar.

Je sens mon visage qui se décompose. Moi qui voulais faire ma maligne, je me retrouve à sa merci.

Il m'observe, et toute trace d'amusement a quitté son expression.

— J'ai besoin que vous sachiez quelque chose, reprend-il patiemment. Vous pouvez revenir et vous asseoir ?

Je jette un coup d'œil en direction des sièges où il a manifestement passé la nuit et, de nouveau, je hoche la tête. Puis je le suis. Je m'installe sur une chaise et, au lieu de s'asseoir à côté de

moi, il s'installe sur mon siège. Tout près de mes jambes. J'attends.

Plusieurs secondes s'écoulaient avant qu'il ne reprenne la parole.

— Je n'ai jamais parlé de ça à personne, alors c'est difficile de savoir par où commencer, me dit-il avec un sourire désabusé. Soyez patiente avec moi, d'accord ?

Nouveau hochement de tête de ma part, mais j'ai hâte qu'il crache le morceau.

— Je suis en vrac, lâche-t-il sans ambages.

Je ne peux m'empêcher de sourire un peu.

— Eh bien, c'est un sacré début, lui fais-je remarquer.

Il esquisse un sourire aussi, mais c'est un sourire triste et mon cœur se serre un peu.

— Je sais. Mais je veux me montrer complètement honnête avec vous. Je suis carrément

en vrac. Jamais je n'ai eu de vraie relation. Toutes les filles à qui j'ai eu affaire n'étaient que des putes de bar, si vous me passez l'expression, et je n'ai aucune idée de la façon de me comporter dans une véritable relation avec une femme normale. Hier, quand vous m'avez dit que vous et moi ça n'était pas une bonne idée, ça m'a fait mal. Je ne supporte pas très bien le rejet. Et ensuite j'ai dû me rendre à Chicago pour régler une affaire avec mon père et... Bref, c'était une journée de merde. Je me suis arrêté dans un petit bar en ville, où j'ai fini par avoir une relation sexuelle avec une femme. Parce que c'est le genre de trucs que je fais. Je bloque toute forme de souffrance ou de colère grâce aux drogues ou aux femmes.

Il s'interrompt, et je le dévisage, totalement paralysée.

— Vous ne la connaissiez même pas ? lui demandé-je dans un murmure.

Pax secoue la tête.

— Non, je ne la connaissais même pas. Mais le plus étrange, c'est que je n'ai pas pu aller au bout. Car dans ma tête, je ne voyais que vous. Alors tout à coup, le petit bar miteux s'est refermé autour de moi, et je n'avais qu'une envie : me sauver de là aussi vite que possible. Après, pendant tout le trajet du retour à la maison, je n'ai pensé qu'à vous. Et puis, quand je vous ai vue au *Bear's Den*, j'en ai presque eu le souffle coupé. Sauf que vous étiez avec un autre, et que vous m'aviez indiqué ne pas vouloir de moi. Mais vous savez, Mila, quand ce type vous a collée contre sa voiture, j'ai vu rouge. Pour la première fois depuis bien longtemps, je me souciais d'autre chose que de moi-même. Peu m'importait alors que vous vouliez de moi ou pas, je ne pouvais pas laisser ce gars vous faire du mal.

Cette réaction m'en apprend beaucoup sur moi-même. Et sur vous. Ce que ça me dit, c'est que vous avez un effet positif sur moi, qu'essayer d'être avec vous vaut la peine que j'y consacre de l'énergie, que ça vaut la peine d'attendre tout le temps qu'il faudra pour que vous soyez prête à être avec moi, vous aussi.

Enfin il s'arrête, les yeux rivés à mon visage. Il attend... une réponse. Une réaction. Un

autre rejet potentiel.

Mon cœur bat au ralenti, comme si la paralysie de mes émotions s'était propagée à ma

poitrine. Dans son regard, encore une fois, je vois le petit garçon brisé, celui qui hurle sa douleur. Et encore une fois, j'ai envie de guérir sa peine. De le guérir, lui.

Bien qu'il ait eu une relation sexuelle avec une autre hier soir dans un bar miteux.

Merde. Il a eu une relation sexuelle avec une autre hier soir dans un bar miteux.

C'est moche. Je déglutis avec peine et le dévisage. Ce qu'il a fait est peut-être moche, mais là, il est tout à fait magnifique avec cette fragilité qui brille dans ses prunelles. Ça me tord les tripes.

En dépit de mes mauvais pressentiments, je le crois. Ne me demandez pas pourquoi. Je

crois que ça ne signifiait rien pour lui. J'ignore si ça fait de moi une fille aussi tordue que lui.

Toute cette histoire est folle et je ne sais que dire. La seule chose dont je sois sûre, c'est ce que je ressens.

Je veux tenter ma chance.

J'ai l'impression que mon cœur risque de s'arrêter de battre, sinon.

— Vous vous êtes protégé, au moins ? lui demandé-je d'une voix hésitante. Avec la fille, je veux dire.

Il hoche la tête.

— Bien sûr.

— Je dois être dingue. On ne sort même pas encore ensemble et déjà vous m'avez trompée. Pourtant, je me sens follement attirée par vous. Quand je ne suis pas avec vous, je pense à vous. Jamais je n'ai été aussi obsédée par quelqu'un avant. Ça doit bien signifier quelque chose, non ? Alors peut-être qu'on devrait voir où ça nous mène. Mais je veux votre

parole que vous ne sortirez avec personne d'autre pendant que nous serons ensemble. Je ne

le tolérerai pas. Vous allez devoir trouver un autre moyen de régler vos problèmes. J'ai vraiment très peur, Pax. Vous avez des soucis que je ne sais pas comment appréhender.

Il me fixe de ses yeux noisette plus dorés que verts dans la lumière matinale. Et il hoche lentement la tête.

— Je vais faire tout mon possible pour ne pas vous blesser, répond-il. Je suis en vrac, alors si je ne peux rien garantir, je promets en revanche d'essayer.

— OK, murmuré-je. Mais essayez vraiment.

Il lâche un ricanement grave, rauque, et une vague de chaleur me serre le ventre à l'entendre.

— Et je ne vous ai pas trompée, reprend-il. Vu qu'on n'était pas ensemble. Vous m'aviez envoyé paître, je vous rappelle.

Il penche la tête et m'embrasse à nouveau. Cette fois, son baiser est empli de promesses. De choses à venir, de choses qui pourraient être. Il me comble d'espoir et je me

rends compte dans un sursaut que c'est la première fois que je ressens de l'espoir depuis un bon bout de temps. Ça n'est pas rien. L'espace d'une seconde, je me dis qu'après tout, je ne suis peut-être pas folle, puisque je me sens si bien.

Même après avoir rompu le baiser, Pax me garde contre lui. Et dans ses yeux baissés vers moi, je vois briller une grande chaleur. C'était donc bien ça que j'y avais détecté, l'autre jour : de la chaleur. Je n'avais pas rêvé.

— Je me rappelle, admetts-je. Mais c'était parce que j'essayais d'écouter ma tête, et pas

mon cœur. Car ma tête est souvent la plus maligne des deux. Cela dit, pour une fois, je vais prendre l'option folle.

Il m'offre un large sourire.

— J'ai pris l'option folle plus souvent qu'à mon tour, généralement à mon détriment. Et

faites-moi confiance, je sais ce qu'est la folie ; en l'occurrence, ça n'en est pas une. C'est juste... la nature. Un homme et une femme attirés l'un par l'autre alors qu'en toute logique

ils ne devraient pas car ils sont les exacts contraires. Mais les opposés s'attirent, vous savez, donc c'est tout à fait normal.

Il a débité sa tirade d'un air assuré, tel un expert en la matière. Ça me fait rire.

— OK, docteur Phil. Faisons donc semblant que tout ça soit parfaitement logique et partons de là.

— Oui, mais pour aller où, en fait ? Comment ça se construit, une vraie relation ?

demande-t-il, un peu désabusé. Parce que moi, je n'en ai sincèrement aucune idée.

Je vois bien qu'il ne sait pas, en effet. Il a l'air perdu et il n'essaie même pas de s'en cacher. Ce que je trouve rafraîchissant, alors je ne me moque pas de lui.

— Eh bien, on commence par un premier rendez-vous, lui dis-je simplement. Puis un deuxième et un troisième. On va y aller lentement. Je ne vais pas sauter dans votre lit dès ce soir, Pax. J'étais sincère, quand j'ai dit que j'avais peur de vous accorder ma confiance, peur que vous me brisiez le cœur. Je vais avoir besoin de temps pour que vous me prouviez que

vous ne me ferez pas de mal.

— Ça me va, répond-il d'un ton amusé. Je pense que vous valez l'attente.

En souriant, je me laisse aller dans ses bras et nous admirons le lac. Les lèvres écumeuses qui embrassent la plage avant de repartir en arrière. Le soleil scintille sur la surface de l'eau en un million de prismes lumineux. Je lève les yeux vers Pax.

— Je parie que ça fait un bail que vous ne vous étiez pas levé aussi tôt.

— Peut-être bien, admet-il en riant. Mais je ne jurerais de rien. En revanche, je dois admettre que j'ai besoin d'une douche. Désespérément besoin. Alors je vais vous conduire jusqu'à votre voiture, et j'irai en prendre une. Quand puis-je vous revoir ?

Quand peut-il me revoir ?

La façon dont il prononce sa question me serre le cœur un peu plus. Ça fait si vulnérable, si tendre. Comme lui. Comme si quelque part, tout au fond, derrière une façade

dure, Pax était fragile. Bon, je garde ce commentaire pour moi, car je sais qu'il n'apprécierait pas d'être qualifié ainsi.

Alors je préfère répondre :

— Je dois aller aider pour le service au *Hill*, le restaurant familial que dirige ma sœur.

Je lui donne un coup de main durant la saison hivernale, quand c'est plus calme. Mais si vous voulez passer vers la fin du service, on pourrait organiser notre premier rendez-vous.

Vous aimez la nourriture italienne ?

— J'adore ça, admet-il en souriant. C'est d'accord, on a rendez-vous.

Il m'accompagne jusqu'à sa voiture où il m'embrasse encore, m'appuyant contre le

métal froid de la portière tandis qu'il enroule sa langue autour de la mienne. Cette intimité fait flageoler mes genoux. Je finis tout de même par m'écarter, en fille rationnelle que je suis, et je l'observe qui contourne le véhicule. Je ne peux m'empêcher de remarquer la façon dont les muscles de son dos se bandent à chaque mouvement. Je soupire.

Il est si beau, si imparfait, si sexy. Et je n'ai pas la moindre idée de ce dans quoi je m'engage.

J'avais oublié combien le service en salle était épuisant. Ça fait seulement cinq heures que j'y suis, et j'ai l'impression que je m'active depuis des heures et des heures. Épuisée, je m'octroie une pause près de la porte de la cuisine pour me frotter la cheville, que je viens de cogner contre un pied de table.

— Déjà fatiguée ? me demande Maddy, un grand sourire aux lèvres.

Elle s'est arrêtée près de moi, un plateau de nourriture dans les mains.

— Ne t'inquiète pas, la soirée est quasi terminée.

Je lève les yeux au ciel.

— Peut-être, mais je vais avoir des ampoules toute la semaine. Ah, là, là, ce qu'il ne faut pas faire pour toi, grande sœur !

Hilare, Maddy va servir ses plats tant qu'ils sont encore fumants, portant le plateau chargé telle une équilibriste. Elle a passé le même nombre d'heures ici que moi, aujourd'hui, et pourtant elle est toujours aussi impeccable. Sa queue de cheval blonde est parfaite, son maquillage aussi. Et elle n'a pas du tout l'air de souffrir d'une gueule de bois. Je ne sais pas comment elle se débrouille. C'est agaçant, à la fin.

Je m'affale sur la chaise la plus proche pour reposer mes jambes lourdes.

— Ce siège est pris ?

Avant même que je tourne la tête, mon cœur a reconnu le propriétaire de cette voix rauque. Pax.

Je pivote et le découvre derrière moi, tout juste douché et vêtu d'un pantalon ample et

d'une chemise. Waouh ! Il est sublime. Je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse un effort vestimentaire, du coup je me sens immédiatement en position d'infériorité, moi qui suis sale et qui empeste l'ail. Pourquoi est-ce que je ne peux pas être parfaite en toutes circonstances, comme Madison ?

— Salut, réponds-je doucement. La douche vous va vraiment bien.

Il m'offre un sourire éclatant.

— Merci. Je suis en avance ?

— Juste un peu. Pourquoi ne pas venir vous asseoir au bar, histoire de prendre un verre, le temps que je finisse ?

Il hoche la tête et je le conduis au comptoir où je le présente à notre barman à la crinière de lion. La chevelure noire et épaisse de Tony se dresse sur sa tête dans un chaos désordonné.

— Pax, je vous présente Tony, qui travaille avec nous depuis des années, depuis avant

que mes parents nous quittent. Tony, voici Pax. Tu peux lui tenir compagnie en attendant que je termine mon service ?

La quarantaine, Italien pur et dur, Tony semble intéressé par l'offre. Et tandis que je m'éloigne, je l'entends qui commence à interroger Pax.

— Désolée, lancé-je en me retournant vers Pax. Je n'en ai pas pour longtemps.

Mon cavalier roule les yeux avec bonne humeur et reporte son attention sur Tony l'inquisiteur. Je me retourne, pour me retrouver face à Maddy.

— Qu'est-ce que tu fiches, petite sœur ? m'interroge-t-elle sur un ton sévère. Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ?

Je l'observe. Elle arbore son expression d'aînée mécontente.

— Il est venu pour un rendez-vous, lui réponds-je en soupirant. Il m'a tirée d'un mauvais pas, la nuit dernière. Et si tu veux bien m'accompagner pendant que je me change, on peut en discuter.

— Oh, ça oui, je vais t'accompagner.

Madison appelle une autre serveuse pour lui demander de s'occuper de la salle, puis elle me suit dans le long couloir qui mène à son bureau, où j'ai laissé mon sac.

Pendant que je retire ma blouse empestant l'ail pour appliquer du déodorant, Maddy commence à me bombarder de questions. Chaque mot qui sort de sa bouche m'inspire une compassion de plus en plus vive pour Pax qui, je sais, subit le même interrogatoire dans l'autre pièce.

J'enfile un tee-shirt blanc à manches longues bien douillet et un jean, me vaporise une touche de parfum dans le cou et lève les yeux vers ma sœur.

— Écoute, sœurette, je sais que tu t'inquiètes pour moi. Et très honnêtement, j'ignore moi-même si je fais bien de tenter ma chance avec Pax. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il me fait ressentir des choses que jamais je n'avais ressenties avant. Avec lui je me sens vivante, pleine d'espoir dans la vie ; je pense qu'elle peut devenir vraiment géniale, si seulement je m'y emploie assez. Et hier soir, il m'a sauvée des pattes saoules de Jared. Alors s'il te plaît, laisse-moi l'espace dont j'ai besoin pour essayer de voir par moi-même où tout ça me mènera. Ce n'est qu'un rencard, après tout, on ne va pas s'enfuir ensemble.

Madison lâche un soupir, long et bruyant.

— Je crois que tu es folle. Ce type a un problème avec la drogue. Parmi tout un tas d'autres problèmes, sans doute. Je ne pense pas que tu devrais lui accorder ne serait-ce qu'un regard, encore moins quelques heures de rendez-vous.

Je lui retourne un regard glacial.

— Maddy, tu ne devrais pas juger une personne que tu ne connais même pas. En fait,

je ne pense pas qu'il ait un problème de drogue. Je pense qu'il en consomme, et bien sûr j'espère qu'il va cesser. L'autre soir, il a commis l'erreur d'en prendre trop. Et encore une fois, je souhaite qu'il arrête et que cela ne se reproduise pas. Mais il y a quelque chose en lui qui semble tellement vrai, tellement sincère... Je ne peux m'empêcher de vouloir le découvrir. Il y a forcément quelque

chose de bon en lui. Il m'a sauvée, l'autre soir. Rien ne l'y obligeait.

Je fixe ma sœur droit dans les yeux et, de nouveau, elle soupire longuement tout en tapotant nerveusement son bureau du bout de ses ongles vernis de rouge.

— Laisse-moi te rappeler une chose – une chose que disait toujours notre mère. Tu ne

peux pas changer les gens, Mila. Jamais. Une personne restera toujours ce qu'elle est. Alors ne va pas t'imaginer que tu réussiras à changer Pax, ou que ses qualités viendront à bout de ses défauts. Les choses ne se passent pas ainsi. Tu ne le connais même pas.

Sans un mot, je me brosse les cheveux et les attache en une queue de cheval basse.

— En effet, réponds-je enfin en me tournant vers Maddy. Mais toi non plus. Et je vais apprendre à le connaître car je suis adulte et que c'est mon choix. On peut changer de sujet maintenant ?

On se toise, moi plongée dans ses yeux bleus et elle dans le vert des miens. Au bout d'un moment, elle détourne le regard avec un air désabusé. Je me réjouis de sa reddition.

— Merci, lui dis-je en me penchant pour lui déposer un baiser sur la joue. Contente-toi

d'être polie avec lui, d'accord ? Je ne vous demande pas de devenir les meilleurs amis du monde.

Maddy fronce les sourcils, mais je ne prête plus attention à elle car je m'empresse de regagner le bar pour tirer Pax des griffes de Tony. En approchant, je me rends compte qu'il

n'a en réalité nul besoin que je le sauve. Tony rigole d'une chose qu'a dite Pax, et ce dernier semble tout à fait à son aise.

Je me détends.

Du moins, jusqu'à ce que Pax tourne la tête vers moi et me sourie. Il a une fossette au menton que je n'avais pas remarquée avant, bizarrement. Et ses yeux dorés scintillent.

Le monde tremble sur son axe et mon cœur s'emballe à un rythme effréné. Je suis probablement dans la panade jusqu'au cou, mais en cet instant, je m'en fiche.

11

Pax

Je n'ai jamais rien vu de plus beau que Mila, qui s'avance vers moi à travers la salle de restaurant. Ce n'est pas seulement qu'elle est magnifique, c'est surtout qu'elle marche vers moi. Pour être avec moi. Même si ce n'est que pour la soirée, que pour cet instant.

Je déglutis et lui souris.

Elle me rend mon sourire et soudain tout semble bien à sa place dans ce monde, un sentiment étrange et inhabituel chez moi.

— Ne faites pas de mal à cette femme, ou vous aurez affaire à moi, me lance calmement Tony alors qu'elle arrive à mi-chemin.

Je jette un coup d'œil vers lui et découvre son expression bourrue, rigide même, très différente en tout cas du visage de l'agréable barman qu'il était la seconde d'avant. Mais je comprends. Il protège Mila, et je ne peux que respecter cette attitude. J'opine du chef.

— J'essaierai.

Tony hoche la tête à son tour en essuyant un verre.

— Oui, faites donc ça.

Mila se glisse à mes côtés, brisant la tension soudaine.

— Salut, elle murmure en posant sa main menue sur mon épaule.

Je me retiens de la porter à ma bouche et de l'embrasser. Drôle d'envie, pour un gars comme moi. Il faut croire que Mila suscite de drôles d'envies chez moi.

— Salut, je lui réponds. Prête pour votre rendez-vous ?

Nouveau grand sourire.

— Absolument. Pourquoi ne pas passer notre commande avant la fermeture des

cuisines ? Ensuite on ouvrira une bouteille de vin. Je vais vous montrer la meilleure table de la maison.

Elle m'attrape par la main et me guide à travers une salle très calme jusqu'à une table

pour deux encore plus paisible, près de la fenêtre. Tout l'arrière du restaurant donne sur le lac, que l'on voit parfaitement par les baies vitrées. À gauche, j'aperçois un patio de style italien, qui doit être surtout utilisé pendant l'été. Il fait trop froid pour dîner dehors à cette saison.

— Cette table vous conviendra-t-elle, *monsieur** 1 ? me demande Mila avec un sourire et un accent français exagérément prononcé.

Je ris.

— Du français ? Je croyais que cet endroit était un restaurant italien chic.

Elle me tend le menu en pouffant, dès que je me suis assis. J'inhale un effluve de son parfum au moment où elle bouge. Hum. Elle sent délicieusement bon, à l'instar du goût de

sa bouche. Paradisiaque.

— On n’essaie pas d’être chic. On essaie d’être authentiquement italien. On a effectué quelques travaux de rénovation, l’été dernier, pour améliorer l’atmosphère et donner l’impression qu’on est en Italie.

Je balaie la salle du regard, ses murs de stuc brut, ses œuvres d’art méditerranéennes, son charme rustique. En effet, on a l’impression de se trouver dans une cuisine italienne d’antan. Ce que je confie à Mila, qui rayonne aussitôt. Apparemment, c’était précisément le but recherché.

— Je vais prendre les lasagnes, je lui indique. Elles sont bonnes, ici ?

Elle me jette un coup d’œil faussement sévère.

— Tout est bon, ici. Arrangez-vous pour le faire savoir à tous vos amis, d’ailleurs.

J’éclate de rire.

— Je n’en ai pas tant que ça, mais je vais faire de mon mieux pour jouer les entremetteurs. Vous n’avez rien contre une clientèle un peu moins policée ?

Nouveau coup d’œil sévère. Et puis Mila s’éloigne comme une flèche, pour aller communiquer nos commandes, je présume. Elle est de retour dans la minute, une bouteille de vin à la main, et elle s’installe en face de moi. Les bougies qui scintillent sur la table jettent une lumière douce sur son visage.

— Du vin ? elle demande en attrapant mon verre.

Je hoche la tête, ce qui tombe bien vu qu’elle a déjà commencé à remplir mon verre.

— Merci. La soirée est magnifique, non ? je fais remarquer en regardant par les baies vitrées.

Le lac est calme et sombre dans la nuit. Mila suit mon regard.

— J’adore ce lac, elle commente doucement. Je sais que la plupart des gens qui vivent ici l’aiment aussi, mais vraiment, je l’adore. Je le trouve réconfortant. Il ne change pas, lui, même quand tout change dans ma vie.

Je ne peux m’empêcher de la dévisager, car c’est exactement ce que je ressens. C’est l’une des raisons pour lesquelles j’ai choisi de vivre ici, perché au-dessus des eaux, justement. Cette étendue liquide symbolise la continuité, à mes yeux. Et oui, je trouve ça réconfortant.

Mila croise mon regard, elle a soudain l’air pensive. Je remarque à cet instant que le vert de ses yeux

est extrêmement doux, presque comme le jade.

— Parlez-moi de vous.

Elle sirote son vin, et sa voix est feutrée. Ses doigts donnent l'impression de caresser le

verre, dont je me surprends à être jaloux, tout à coup. Je remarque aussi qu'elle porte un anneau d'un rouge profond au majeur, de la même couleur que le vin. Je prends une inspiration avant de me lancer dans ma réponse.

— Eh bien, je m'appelle Pax Alexander Tate. Vous savez désormais où j'habite, mais vous ignorez probablement que j'ai grandi dans le Connecticut et que nous avons

emménagé à Chicago quand j'avais sept ans. Mon père y vit encore. Il est avocat en ville.

Moi, je me suis installé ici il y a quelques années. Comme vous, j'adore le lac. J'adore le calme et la solitude. Je ne suis pas la personne la plus sociable au monde, et les gens des berges ont la réputation de ne pas se montrer intrusifs. Les autochtones savent qu'on vient

parfois s'installer ici dans ce but précis : être seul, loin du bruit des grandes villes. Voilà pourquoi j'ai choisi Angel Bay.

Mila me sourit de façon encourageante, comme si elle devinait combien j'ai du mal à parler de moi. Et honnêtement, j'ignore d'où me viennent ces difficultés. Ce que je suis en train de raconter n'est rien de plus qu'un simple exposé des faits. Ce n'est pas comme si j'entrais dans des détails super intimes.

— Et votre mère ? (Elle semble curieuse.) Vos parents sont divorcés ? C'est pour cela que vous aviez déménagé à Chicago ?

Voilà. On vient d'entrer en territoire intime. Je prends une nouvelle inspiration, remarquant que ma main est serrée, agrippée à ma cuisse. Je me force à détendre mes doigts. Ce n'est qu'une conversation. Pas de quoi me mettre dans tous mes états.

— Ma mère est morte il y a des années. J'avais sept ans. Mon père et moi sommes partis à Chicago pour nous éloigner de nos souvenirs.

Mila se fige, ses magnifiques yeux verts sont rivés aux miens.

— Je suis... Je... Je ne savais pas, elle finit par bredouiller. Je suis vraiment désolée.

Vous ne m'avez rien dit, l'autre jour, à l'hôpital, quand j'ai mentionné la mort de mes parents.

Je la regarde fixement.

— Je sais. Je n'ai pas pour habitude d'en parler.

— Elle était malade ? Vous avez eu le temps de lui dire au revoir ? Pour ma part, je pense que c'est ce

qui a été le plus dur, quand mes parents sont morts : je n'ai pas pu le faire. Tout est arrivé si vite. De façon tellement choquante. Le choc, oui, c'était ça le pire.

J'essaie de repenser au moment où ma mère est morte. Et comme toujours, c'est le blanc total. Tout ce que je visualise, chaque fois que je tente de me rappeler, c'est un vague amas tout blanc. Pas de souvenirs.

— Ça vous arrive de vous remémorer les choses en couleurs ? je demande à Mila tout à

coup. Vous voyez, comme j'étais très jeune, il semblerait que j'aie effacé de ma mémoire tous les souvenirs liés à la mort de ma mère. Elle est décédée de façon soudaine, dans un accident de voiture, comme vos parents. Mais je ne parviens à me souvenir de rien. Tout ce

que je vois, c'est du blanc. Presque comme un grand écran vide, en somme.

Mila semble sous le choc.

— Je fais pareil, elle murmure. J'associe à peu près tout à des couleurs. Je pense que c'est parce que je suis artiste. Comme je vis de mes peintures, naturellement je vois les choses sous forme de peintures. Pour vous, en revanche, je ne saurais expliquer le phénomène.

Je lui souris.

— Personne ne sait m'expliquer, je lui avoue avec une touche d'ironie désabusée.

— Donc vous étiez petit garçon quand votre mère est morte, Mila conclut lentement.

Ça a dû être horrible, pour vous. Pas étonnant que vous ayez effacé ces souvenirs. Et votre père, comment il a géré ça ? Vous avez de la famille, à part lui ?

En temps normal, je serais rebuté par une personne qui fouinerait dans ma vie

personnelle. Mais je sais que Mila ne pense pas à mal. Je pense qu'elle essaie juste de me cerner, de trouver ce qui me fait vibrer. Je manque éclater de rire, car en fait c'est impossible. Du moins à mon avis.

— J'étais petit, je lui confirme. Je pense en effet que ça a dû être horrible, mais comme

je vous le disais, je n'en ai pour ainsi dire aucun souvenir. Je ne me rappelle pas grand-chose jusqu'à mes neuf ans, plus ou moins. Mon ancien thérapeute, celui que je voyais enfant, expliquait que c'était un subterfuge mis en place par mon cerveau pour se protéger

du traumatisme. Mon père non plus n'a pas bien réagi. C'est l'une des raisons qui nous ont

poussés à déménager. Il n'a plus jamais été le même. Ma mère a emporté un morceau de lui, en nous quittant. Et non, je n'ai pas d'autre famille que lui. Mon grand-père, le père de ma mère, est toujours en vie. Mais il était plutôt furieux quand on est partis, et il a cessé de me parler. Il dirige une compagnie pétrolière qui me permet aujourd'hui de gagner ma vie.

J'ai hérité des parts de ma mère.

Et voilà, mine de rien, je viens de partager plus avec Mila qu'avec qui que ce soit depuis

longtemps. Je pense que je ne m'étais pas rendu compte avant cet instant précis à quel point j'étais devenu renfermé. C'est triste. Je n'ai jamais vraiment eu besoin de personne.

Jusqu'à maintenant.

J'observe Mila.

— Voilà, vous connaissez l'histoire de ma vie. À vous. Je sais que vos parents sont décédés. Qu'y a-t-il d'autre à savoir sur vous ?

Je saisis la bouteille de vin et remplis nos verres. J'ai la sensation que d'ici la fin de la soirée, on en aura bien besoin. Un coup d'œil alentour m'informe que le restaurant s'est quasiment vidé, à l'exception de quelques membres du personnel, comme en témoignent des

bruits de vaisselle dans la cuisine.

— Eh bien, je suis toujours fascinée de découvrir que l'on a plus de points communs que je ne le pensais.

Et alors qu'elle me fait cet aveu, je remarque ses joues rougies par l'alcool.

— Ouais, on appartient à un club d'élite, je réponds en roulant des yeux. On sait ce que ça fait de perdre ses parents à un jeune âge. Veinards que nous sommes.

Elle me reprend avec le plus grand sérieux :

— Vous étiez bien plus jeune que moi. J'étais adulte, j'allais à l'université. Je n'ose même pas imaginer l'effet que ça peut produire sur un petit garçon, de grandir sans sa maman. Votre grand-mère était-elle encore en vie, ne serait-ce qu'au début ? Y a-t-il eu au

moins une femme pour veiller sur vous ?

Je secoue la tête.

— Non. Ma grand-mère est morte avant ma naissance. Et non, je n'ai pas eu

d'influence féminine dans mon éducation, hormis celle de mes professeurs.

Et juste là, en un souffle, Mila vient de mettre le doigt sur un point auquel je n'avais jamais songé. Ne pas avoir eu de mère ni aucune autre femme dans mon entourage m'a-t-il

affecté plus que je ne l'aurais cru ? Est-ce pour cela que je ne suis bon à rien dans mes relations avec les femmes ?

À en juger par l'expression de Mila, je pense qu'elle se pose la même question. Mais elle

n'en dit rien. Je perçois une touche de compassion dans son regard, et je déteste ça.

— Ne me plaignez pas, je lui dis. Des millions de gens ont perdu leur mère. Vous, par exemple. Je ne suis pas un cas unique. Chacun traverse ce genre d'épreuve du mieux qu'il peut.

Elle me dévisage toujours, d'un air pensif cette fois.

— Alors vous ne vous accordez aucune circonstance atténuante liée au fait d'avoir grandi sans mère ?

Je lève les yeux au ciel.

— Vous essayez de me trouver des excuses pour être devenu un vrai connard ? La raison, c'est... que je suis un connard. Certaines choses dans la vie ne s'expliquent pas. Point barre. Les connards, c'est les connards. Les arcs-en-ciel, c'est joli. Les chatons, c'est mignon.

Les comédies romantiques, c'est triste. Ainsi va la vie, ça ne s'explique pas.

À son tour de faire une moue exaspérée.

— Les choses sont comme elles sont, certes, mais tout a une raison. Les chatons sont mignons parce que ce sont de minuscules boules de poils avec un petit nez écrasé. Les arcs-en-ciel sont jolis parce qu'ils contiennent toutes les couleurs du monde et qu'ils sont faits de lumière réfractée. Les comédies romantiques sont tristes parce que, parfois, les filles ont besoin de pleurer un bon coup. Quant aux connards, eux aussi ont des raisons d'être des connards.

Elle ne me quitte pas des yeux, et son regard est empli de détermination. Je vois qu'elle est vraiment décidée à m'observer à la loupe pour découvrir ce qui me fait avancer.

Soudain, je me sens tout nu sous ses prunelles qui me scrutent. Mais le hasard joue en ma faveur, et nos plats arrivent pile à ce moment-là. Timing parfait. Je réprime un soupir de soulagement.

Sa sœur Madison dépose les assiettes devant nous. Les lasagnes pour moi, des pennes pour Mila. Et une corbeille de pain pour tous les deux.

— Vous devriez avoir tout ce qu'il vous faut, elle nous annonce. (Mais c'est Mila qu'elle regarde, pas moi.) Si vous pouviez juste rapporter vos couverts à la cuisine quand vous aurez fini, ce serait super. Le personnel va bientôt partir. Tout se passe comme vous voulez ?

Elle hausse un sourcil à l'intention de sa sœur et je sais que la question qu'elle pose réellement à Mila, c'est : « Tu vas t'en sortir, si je te laisse seule avec lui ? »

Je me retiens de lui jeter un coup d'œil assassin. Après tout, c'est elle qui a abandonné sa petite sœur saoule entre les pattes de l'autre salopard, hier soir. Pas moi.

Un sourire aux lèvres, Mila fait oui de la tête.

— Tout va très bien, Maddy. À demain.

Madison hoche la tête et tourne les talons sans un regard dans ma direction.

— Votre sœur est une sacrée pisse-froid, je fais poliment remarquer à Mila.

Elle renverse sa tête en arrière et éclate de rire.

— Ne vous gênez pas pour me donner votre avis, surtout.

Et elle rigole encore, avant d'ajouter :

— Maddy est protectrice, c'est tout. Elle est tout ce qui me reste, à présent, et elle prend son rôle très au sérieux.

Je hausse un sourcil.

— Sauf hier soir, quand elle vous a laissée seule avec ce salopard de Jared.

Mila secoue la tête.

— Elle s'en veut beaucoup. Elle ne tient pas très bien l'alcool non plus, elle a commis une erreur.

Son argument ne me convainc pas, mais je lâche l'affaire et nous piochons dans nos plats respectifs.

— C'est délicieux, je lui dis. Pas étonnant que cet endroit soit bondé à la saison touristique.

Elle sourit.

— Merci. C'était le rêve de mes parents. Et Madison le maintient en vie pour eux.

Nous continuons notre dîner aux chandelles dans un silence étonnamment confortable.

Jamais jusqu'alors je n'ai été avec une personne en compagnie de qui je n'éprouvais pas le besoin de remplir le silence, qui me semblait embarrassant. Avec Mila, rien n'est embarrassant. Il émane d'elle quelque chose qui me met à l'aise.

Une fois nos assiettes vides, nous les rapportons à la cuisine et Mila se tourne vers moi, posant sa main menue sur mon torse. Je la regarde, surpris par son geste.

— Je n'ai pas envie de vous dire « bonne nuit » tout de suite, elle me murmure d'une voix douce. Ça vous dirait qu'on aille faire une promenade sur la plage ?

Je hoche la tête.

— Oui, bien sûr. Allons récupérer nos vestes, avant.

Je l'aide à enfiler la sienne, puis je la suis à l'extérieur, sur le sentier battu qui descend jusqu'à l'eau.

Tout en marchant, Mila m'attrape la main et s'y accroche, un geste que je ressens comme très intime.

— Je jouais souvent ici, sur cette plage, quand j'étais petite, elle me raconte en balayant des yeux les herbes sauvages qui se sont figées et l'eau grise. Maddy et moi, on courait le long de cette bande de sable pendant que nos parents travaillaient au restaurant.

On a eu une enfance géniale. Et vous, c'était où votre terrain de jeu ?

Je réfléchis à sa question tout en l'aidant à contourner un morceau de bois flotté. Et puis je lui avoue la vérité :

— Je ne me rappelle pas vraiment. Je conserve des bribes de souvenirs de la propriété

de mon grand-père. Je pense que ma mère devait m'y emmener de temps en temps. Et je me souviens de quelques Noël. Mais rien de plus.

Nouveau regard compatissant de Mila, qui s'abstient toutefois de commentaire. Elle sent que je n'aimerais pas ça, je pense.

— Vous croyez qu'il y a un dieu ? elle me demande soudain, changeant de sujet.

Surpris par sa question inattendue, je la dévisage.

— Drôle d'interrogation. D'où ça vous vient, cette idée ?

Je souris et nous continuons à marcher. Je sens l'humidité du sable qui s'infiltré à travers mes chaussures de ville. Je regrette de n'avoir pas mis mes bottes, mais avec mon pantalon large, ça aurait été bizarre.

Mila soupire.

— Je ne sais pas. Non, la question n'est pas vraiment due au hasard. Je me la pose, de

temps en temps. Pas vous ? Je n'y avais jamais vraiment réfléchi avant la mort de mes parents, mais maintenant ça me traverse parfois l'esprit. C'est plus fort que moi. Et comme

on a abordé d'autres sujets assez profonds, ce soir, j'ai eu envie de savoir votre opinion.

J'essaie d'apprendre à vous connaître.

En souriant, elle me presse la main et mon cœur se radoucit quelque peu. Décidément,

il y a quelque chose chez cette fille. Elle pourrait bien me demander n'importe quoi, je lui répondrais probablement, je le sens.

— Je ne sais pas, je lui dis alors. J'ignore que penser de Dieu. Je sais qu'il est là, quelque part. Là-haut. Il doit nous regarder en se demandant pourquoi on est aussi merdiques. Et s'il est bien là, je suis

certain qu'il a oublié mon existence depuis belle lurette.

J'entends la respiration de Mila qui se bloque. Et puis elle s'arrête, se tourne vers moi,

laissant sa main sur mon bras. Elle lève les yeux vers moi, des yeux emplis d'un je-ne-sais-quoi impossible à déchiffrer.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? elle me demande de sa voix douce.

Je secoue la tête.

— Je n'en sais rien. Il manque quelque chose en moi, Mila. Ça n'est pas là, et je ne sais

même pas si ça y a jamais été. Et je suis bien certain que Dieu ne perd pas son temps avec

les personnes dans mon genre.

Pour une raison que j'ignore, une boule s'est formée dans ma gorge. Je déglutis, le regard rivé à ce beau visage délicat, à cette fille qui m'accompagne sur la plage. Une autre aurait pris ses jambes à son cou, mais pas elle. Ses pieds sont fermement plantés dans le sol et ses prunelles écarquillées me dévisagent.

Elle tend une main vers mon torse puis vers mon visage.

— Vous vous trompez, elle affirme doucement. Sur toute la ligne. Vous ne vous voyez pas comme je vous vois, moi. Si c'était le cas, vous sauriez qu'il ne vous manque rien du tout. Je pense que vous avez toujours utilisé les drogues pour éviter les questions que vous vous posez sur vous-même, ou bien les doutes, ou les peurs. Je ne sais pas trop quelles étaient vos raisons, mais je sais qu'il est des choses que vous n'avez jamais affrontées, auxquelles vous n'avez pas réfléchi, et le vide que vous ressentez vient sans doute de là.

Cependant, une fois que vous aurez découvert de quoi il s'agit, à quoi vous devez vous confronter, vous vous sentirez à nouveau entier. Plus de trous, plus de vides. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses.

Alors que je fixe cette femme incroyablement perspicace, je sens mes yeux brûler. Il y a

en effet pas mal de trucs auxquels je n'ai jamais pris la peine de réfléchir. En fait, j'ai même plutôt pris toutes les précautions pour éviter d'y penser. Et c'est peut-être justement ça qui m'a desservi – et pas de faire n'importe quoi, comme je le croyais.

— J'ai l'impression que vous me connaissez mieux que vous ne le devriez, je lui réplique

d'un ton bourru.

Et elle m'offre son sourire délicat.

— Je ne vous connais pas aussi bien que je le voudrais, loin de là, elle répond en nouant les bras autour de mon cou. Mais je vais remédier à ça.

Et elle m'embrasse. À cet instant-là, tout semble se mettre en place dans mon monde, comme à chaque fois qu'elle se trouve dans mes bras. C'est un peu comme tenir un rayon de soleil. Je lui rends son baiser à en perdre littéralement le souffle, puis nous nous écartons, reprenons notre respiration et recommençons à nous embrasser.

Au-dessus de nos têtes, les étoiles scintillent ; sur notre gauche, le lac est calme et muet ; pour la première fois depuis aussi loin que je m'en souviens, j'ai l'impression d'être à ma place.

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.) 12

Je me réveille en manque de coke pour la première fois depuis une semaine.

J'ignore pourquoi, après la soirée géniale que j'ai passée la veille. Mila et moi avons marché sur la plage jusqu'à épuisement. On se tenait la main, on s'embrassait, et puis on se redonnait la main. Ensuite je l'ai raccompagnée à sa voiture, et là on s'est encore embrassés.

Mais je ne l'ai pas invitée chez moi et elle ne m'a pas invité chez elle.

C'est trop bien pour que je gâche tout. Même un trouduc dans mon genre le sait. Si elle

veut y aller lentement, eh bien c'est exactement ce que je vais faire. Pas question de la brusquer. J'ai dix doigts, c'est fait pour m'en servir ; et je n'ai pas peur de me prendre en main.

Le seul mot « prendre » me rappelle mon manque, je veux sentir la brûlure dans mon nez et l'engourdissement qui se répand à travers moi.

Mais ce n'est qu'une question d'habitude. Car pour la première fois, aussi loin que je me rappelle, je n'ai pas réellement envie de cet engourdissement. Mila me fait désirer d'éprouver des choses... avec elle et pour elle. Grâce à cette femme, j'aspire à devenir une meilleure personne, juste pour pouvoir la côtoyer.

Alors je rejette mes couvertures et me lance dans un acte courageux.

J'ôte le couvercle de ma fiole et verse toutes les pilules qu'elle contient dans les toilettes, avant de tirer la chasse. Alors que je les regarde disparaître dans un tourbillon, une vague de panique me submerge.

Putain, mais qu'est-ce que je fous ?

Je manque plonger la main dans la cuvette pour sauver les dernières.

Mais alors le visage de Mila apparaît dans ma tête et je me calme sur-le-champ.

Je fais ce qu'il faut, voilà ce que je fais. Et je peux y arriver, je ne suis pas une mauviette.

Je me traîne jusqu'à la cuisine et déniche mes pilules de secours dans le congélateur, que je jette à la

broyeuse. J'appuie sur le bouton, puis j'écoute le bruit des cachets écrasés –

fini d'échapper à la réalité.

Je me débarrasse même de mes somnifères. Tout ce qui peut me servir de béquille, je le

jette. À l'exception des trois bouteilles de whisky que je garde à la cuisine. Merde, j'essaie de tourner une page, je ne suis pas devenu complètement dingue.

Mon portable sonne. En découvrant le nom de Mila sur l'écran, je décroche, un sourire aux lèvres.

— Salut, bébé.

Un silence me répond, comme si le mot doux que j'ai utilisé l'avait prise de court, mais quand elle prend enfin la parole, j'entends le sourire dans sa voix.

— Salut. J'appelais juste pour te dire bonjour. Et te remercier pour la soirée d'hier.

C'était vraiment agréable, j'ai passé un moment fantastique. Qu'est-ce que tu fais, là ? Je t'ai réveillé ?

— Non, je la rassure en riant. Tu ne m'as pas réveillé. Tu ne devineras jamais à quoi je m'occupe.

Pause.

Puis elle rit.

— Eh bien, tu vas me le dire ou tu attends vraiment que je devine ?

— J'attendais que tu devines, mais puisque tu es à court d'imagination, je viens à ton secours : je tourne la page. Je t'épargne les détails, mais je pense que tu vas remarquer un changement, par ici.

Nouvelle pause.

Puis elle répond enfin :

— Pax, qu'est-ce que tu entends par « tourner la page » ? De quel changement tu parles ? Parce que s'il s'agit de quelque chose d'important, je ne veux pas que tu le fasses en pensant que c'est ce que j'attends de toi. Ça ne marchera jamais. Les changements, ça ne fonctionne que si *toi*, tu veux qu'ils arrivent.

Elle me fait rire.

— Tu es fort sage, pour une si jeune personne, je commente. Mais je veux vraiment entreprendre ce changement. Tu avais raison, hier soir. J'ai pris des drogues pour étouffer mes émotions, pour les

effacer. C'est un truc de mauviette, ça. Je suis capable de gérer tout ce que la vie veut placer sur mon chemin. Je n'ai pas besoin de béquilles.

— OK. Primo, je ne suis pas tellement plus jeune que toi, j'ai vingt-trois ans. Et deuzio,

je suis très heureuse pour toi, Pax. C'est génial. Et je t'aiderai en cas de besoin, de n'importe quelle façon. Si tu veux, je peux te recommander un thérapeute. J'en ai consulté un à la mort de mes parents. Il m'a beaucoup aidée à gérer le deuil. Je suis certaine qu'il pourrait t'aider à franchir ce cap aussi.

— Conneries. (Le mot est sorti machinalement.) Désolé, je ne souhaitais pas me

montrer impoli. Ce que je voulais dire, c'est que je ne suis pas accro. Je n'ai besoin de personne pour m'aider à me débarrasser de cette habitude. Vraiment personne. Mais merci

pour la proposition.

Long silence. Et puis elle répond enfin :

— OK. Je respecte ton choix. Mais n'hésite pas à faire appel à moi si je peux me rendre

utile en quoi que ce soit. Je saurai t'écouter si tu as besoin de parler ou de n'importe quoi d'autre. En attendant, qu'est-ce que tu dirais d'un autre rendez-vous, ce soir ? J'ai une idée en tête.

— Ah oui ? je demande en haussant un sourcil, même si elle ne peut pas le voir. À quoi tu penses ?

— Eh bien, à quelque chose qui implique ma boutique et ma peinture. Puisqu'on

apprend à se connaître, je me suis dit que tu aimerais peut-être voir quel est mon passe-temps favori.

Elle m'intrigue, ce dont je lui fais part, et puis j'accepte d'aller la retrouver à son magasin à dix-neuf heures. Je suis censé apporter à dîner.

Je me dirige vers la douche, un sourire aux lèvres. Si ça ressemble à ça, d'avoir une relation, je crois que je peux supporter.

Mila

On dit que l'impatience, ça revient à vouloir que la vie avance plus vite jusqu'à son terme. Pourtant, c'est exactement ce que je fais cet après-midi, en attendant dix-neuf heures.

Sitôt le magasin fermé, à dix-huit heures, je me précipite chez moi. Je me douche, enfile

un jean qui me moule juste ce qu'il faut, et l'un des pulls rouges très doux que Pax m'a offerts. Celui-ci est doté d'un décolleté plongeant mais je ne mets pas de caraco en dessous.

Tandis que je m'examine dans le miroir, je remarque le renflement de ma poitrine et mes joues se teintent de rouge.

— Ma pauvre fille, tu es ridicule, je me morigène en appliquant quelques touches de parfum. Tu es adulte ; il est adulte. Tu peux bien t’habiller sexy si tu en as envie. Ça ne fait pas de toi une allumeuse.

Et voilà qu’en plus je parle toute seule.

Super.

À dix-neuf heures, je descends au rez-de-chaussée, faisant mine d’être calme tout en attendant Pax au magasin. Il arrive pile à l’heure, Dieu merci. Je le regarde remonter le trottoir et, très honnêtement, il est à couper le souffle.

Ce soir, il est de nouveau douché de frais et porte un jean avec une chemise noire qui

colle à son torse sous son manteau. Sa taille fine me donne une envie folle de l’entourer de mes bras, alors j’oblige mon regard à se reporter sur son visage. Il me lance un clin d’œil.

Le cœur battant, je déverrouille la porte et le fais entrer.

— Bonsoir, lui dis-je à voix basse.

Il apporte avec lui l’air froid de l’hiver et son odeur de savon. Je prends une profonde inspiration, puis me hausse sur la pointe des pieds pour l’embrasser sur la joue.

— Bonsoir, me répond-il. C’est tout ce à quoi j’ai droit ?

Il sourit largement.

Je secoue la tête, levant les yeux au ciel.

— Pour l’instant, oui. Sois patient.

— Oh, je suis très patient, m’assure-t-il. Tu peux me croire.

Il s’arrête au milieu de ma boutique et regarde autour de lui. Il est tellement grand... et pourtant, il n’a pas l’air déplacé, au milieu des meubles fragiles, des chevalets, de la peinture.

— Alors, c’est quoi l’idée ? Qu’est-ce qu’on fait ?

— D’abord, je vais prendre ton manteau. Ensuite, tu auras le choix entre deux options :

soit je t’apprends à peindre et tu peux peindre avec moi, soit je te peins. Tu me sers de modèle. Dans les deux cas, on va bien s’amuser.

Pax me dévisage d’un air pensif, comme s’il soupesait réellement les deux options.

— Eh bien, je n’ai pas trop la fibre artistique, répond-il enfin. Je ne sais même pas si tu pourrais m’apprendre, pour être franc. Je n’ai pas de don en la matière.

— Moi je crois que j’arriverais à te convertir, affirmé-je, sûre de moi. Mais si ça te met plus à l’aise, je serai ravie de te peindre. D’autant qu’on peut discuter en même temps.

— Je n’ai jamais servi de modèle à un peintre, annonce-t-il. J’ai le droit de choisir le décor, la pose, tout ça ?

Surprise qu’il y attache de l’importance, je hoche tout de même la tête.

Il rayonne.

— Super ! Je voudrais poser nu, alors.

Alors là, je suis choquée. Je le dévisage et, à l’étincelle que j’aperçois dans ses yeux, je comprends que je viens de tomber dans le panneau.

— C’était un piège ! m’exclamé-je en levant les yeux au ciel. Tu m’as bien eue.

Très content de lui, il hausse les épaules.

— Désolé que tu sois aussi naïve, dit-il. (Évidemment, il n’est pas désolé du tout.) Mais

c’est trop tard, tu as accepté. Du coup, tu vas devoir me peindre en tenue d’Adam. (Il prend un air circonspect.) Pourquoi ? Ça te dérange ? Tu crains de ne pas réussir à te contrôler face à mon sex-appeal ravageur ?

Il fait danser ses sourcils et je ne peux m’empêcher de pouffer.

— Oh, je vais faire mon possible pour maîtriser mes pulsions.

Ce qui, très honnêtement, risque de s’avérer compliqué. Je n’arrive pas à croire que je me sois laissé entraîner là-dedans.

J’avale une bonne goulée d’air et balaie la pièce des yeux dans l’espoir de calmer mes nerfs à vif.

— Mieux vaut faire ça dans mon atelier, à l’arrière. Je suppose que tu n’as pas très envie de t’exposer nu devant les fenêtres. À moins que si, espèce d’exhibitionniste.

Et j’éclate de rire en me rappelant sa maison, dont des pans de murs entiers sont occupés par des baies vitrées, ce qui ne l’empêche pas de se promener tout nu. Et puis je me souviens aussi de l’avoir vu, à travers ces mêmes fenêtres, en train de se faire sucer par une fille. Une pensée qui calme quelque peu ma bonne humeur. Je me sens rougir sous son regard.

— Qu’est-ce qui se passe ? Ça te gêne que je sois exhib ?

Il plaisante toujours et n’a pas la moindre idée de l’image que j’ai de lui, profondément gravée dans ma tête. Je me secoue pour essayer de l’en chasser.

— Bien sûr que non, réponds-je sur le même ton que lui. J'adore !

Je tourne les talons devant son expression choquée et le guide jusqu'à mon atelier privé. Sitôt que je franchis la porte, j'inhale l'odeur familière, mélange de peinture à l'huile, d'acrylique et de plancher.

— Je donne des cours particuliers, ici, expliqué-je à Pax. Et c'est aussi l'endroit où je crée mes propres œuvres.

Il jette autour de lui un coup d'œil approbateur.

— C'est parfait. Je t'y vois très bien en train de travailler.

Il désigne une toile accrochée au mur, représentant une femme à la tête penchée en avant. C'est assez abstrait et on ne discerne pas vraiment les traits du visage de la femme.

Personne ne pourrait deviner qu'il s'agit de ma sœur, dont la tête est penchée parce qu'elle pleure lors des obsèques de nos parents. Cet instant précis est resté gravé dans ma tête, j'ai tout de suite su que je devais le peindre. Et la toile est pendue là, dans mon atelier personnel, parce qu'elle est trop intime pour être vendue.

— C'est Madison ? demande Pax, apparemment curieux.

Je me tourne vers lui, sidérée.

— Comment tu as pu deviner ? C'est tellement vague...

Il s'approche de la toile pour l'examiner.

— Eh bien, je vois que cette fille a des traits délicats, comme ta sœur. Les cheveux sont blonds, et je sens dans cette peinture quelque chose de hanté, de très personnel. Du coup, j'en ai déduit que c'était forcément Madison. Elle est magnifique.

— Merci, murmuré-je.

Il passe les doigts le long du cadre du tableau, toujours plongé dans son examen.

— Elle pleure, non ? suggère-t-il.

Je hoche la tête.

— Oui.

Il se tourne vers moi.

— Tu n'as pas été épargnée par la vie, Mila. Je le sais. Et je te jure sur tout ce qui m'est sacré que je vais essayer de ne pas te blesser.

Sans le quitter des yeux, je sors une blouse.

— Sur tout ce que tu considères comme sacré ?

Je fais mine de plaisanter, histoire de nous tirer de cette conversation trop sérieuse. Je ne suis pas d’humeur pour ce qui est profond, en cet instant.

— Et qu’est-ce que tu considères comme sacré, s’il te plaît ? Le Jack Daniel’s ?

Je ris, et il finit par m’imiter pour se laisser entraîner vers un autre sujet de conversation. Sans un mot, je l’en remercie.

— Je te ferai savoir, mademoiselle Je-sais-tout, que Jack m’a permis de traverser de rudes épreuves. Et Dieu merci, je n’ai pas décidé de l’abandonner, lui. Alors oui, peut-être bien que le Jack Daniel’s est sacré à mes yeux.

Il m’offre un sourire insolent, du genre qui me défie de répliquer. Je hausse un sourcil.

— Tu peux tomber le bas, maintenant.

En lieu et place du pantalon, c’est sa mâchoire qui tombe.

— « Tomber le bas » ?

Son air choqué me fait pouffer.

— Ben quoi, c’est toi qui as insisté pour avoir un portrait nu, monsieur l’exhib. Et si tu veux que je puisse te peindre, il va bien falloir enlever ton pantalon.

Pax retrouve son aplomb et c’est au sourire charmeur que j’ai droit, à présent.

— Très bien, si tu penses parvenir à te maîtriser.

Il déboutonne son jean et le laisse glisser jusqu’à ses chevilles. Puis il fait un pas de côté pour s’en débarrasser, et le caleçon suit le même chemin. Je combats l’envie irrésistible de regarder, ce qui le fait bien rire.

— Oh, allons, tu sais que tu en meurs d’envie, me taquine-t-il tout en retirant sa chemise. Vas-y, jette un petit coup d’œil. Il va bien falloir que tu me reluques, au bout du compte.

Déglutissant avec peine, je lève les yeux sur son torse. Il porte un tatouage sur chaque pectoral, et un sur chaque biceps. Je remarque aussi des mots tatoués sur son flanc droit. Et tout cela est parfaitement mis en valeur par un corps superbement sculpté. Nom d’une pipe !

Je me force à ne pas regarder au-dessous de la ceinture. Pas question de lui donner cette satisfaction tout de suite, d’autant qu’il n’attend que ça.

— Chaque chose en son temps, monsieur Tate, lui indiqué-je en souriant. Pourquoi ne

pas monter là-dessus pour te tenir debout sous la lumière ?

Je désigne l'avant de l'atelier, à distance respectable de mon chevalet. D'un pas confiant, il va se mettre en place. Nu. Je prends une profonde inspiration. Le côté pile est tout aussi sculpté et parfait que le côté face. C'est possible, ça ?

— Comment tu me veux ? demande-t-il tandis qu'il se tourne face à moi, les bras ballants le long du corps.

Question chargée de sens.

Je ne peux m'empêcher de baisser les yeux en dessous de sa ceinture, et ce que je découvre m'impressionne assez pour me faire relever aussitôt la tête. Et croiser son regard amusé. Mes joues rougissent immédiatement, elles deviennent vite brûlantes.

— Euh... Pourquoi ne pas pivoter un peu et regarder au loin ?

— Tes désirs sont des ordres, lâche-t-il d'un ton nonchalant.

Les muscles de son dos roulent sous la peau et j'observe son flanc. Les mots y ont été tatoués en gros caractères noirs et s'étalent à travers sa cage thoracique.

— « Va paisiblement ton chemin à travers le bruit et la hâte », lis-je tout haut.

Je le regarde, sidérée.

— C'est un extrait du poème *Desiderata* ?

Il acquiesce. Je suis stupéfaite. Et ça doit se voir, car il éclate de rire.

— Quoi ? Tu me prenais pour un illettré ?

Il hausse un sourcil et je ne peux que rire à mon tour.

— Non, ce n'est juste pas comme ça que je t'imaginais. Paisible. Ou calme. Le vers suivant parle de paix, si je ne me trompe pas ?

Il hoche la tête.

— « Et souviens-toi que le silence est paix », précise-t-il. J'ai bien failli me le faire tatouer aussi, mais j'ai changé d'avis, finalement. J'en suis conscient et ça suffit. Pax signifie

« paix » en latin, tu savais ? Du coup, voilà, ça tombe bien.

J'attire le chevalet à moi et commence à esquisser sa silhouette. Je vais le représenter de façon abstraite, comme pour le portrait de Madison.

— Non, je l'ignorais. C'est intéressant. Et ton tatouage est très beau. C'est juste que je ne me le figurais pas comme un motif que tu aurais choisi. Ça en dit beaucoup sur toi.

Il m'observe d'un air songeur.

— Pourquoi ? Parce que c'est profond ? Je suis profond. Parfois. Même si la plupart du temps, je fais tout pour éviter la réalité, je te l'accorde. Mais dans cette fuite aussi, il y a une forme de paix, tu sais.

Je l'examine, puis je peins la courbe de ses fesses et sa cuisse.

— Peut-être. Cependant, ce n'est pas la véritable paix. C'est une fausse acception du terme, qui va de pair avec l'oubli et le déni. Ce n'est pas réel.

Je relève les yeux et le vois en train de réfléchir à mes propos.

— Tu as peut-être raison, admet-il tranquillement. Mais ça reste une forme de paix, quoi qu'il en soit. C'est mieux que rien.

— Je crois que tu mets la barre trop bas. Tu devrais viser plus haut.

Je peins le contour d'un pectoral, puis descends vers les côtes.

— C'est ce que je fais, répond-il avec le plus grand sérieux. Avec toi.

Je plonge mon regard dans le sien et l'intensité que j'y trouve me donne la chair de poule. Ses prunelles noisette scintillent, je n'arrive plus à réfléchir correctement.

— Je constate, reprend-il de sa voix traînante et en ajoutant un sourire qui allège de nouveau l'atmosphère, que tu gères la situation bien mieux que je ne le pensais. Être exposée à tout ce sex-appeal s'avère généralement désarmant mais toi, Mila, tu es une sacrée cliente. Je propose qu'on augmente la difficulté.

Je le fixe des yeux, hésitante, la main figée au-dessus de la toile.

— J'ose à peine demander ce que tu proposes, cette fois !

Debout, grand et fier dans toute sa nudité, il m'observe attentivement.

— Je veux que tu sois nue pendant que tu me peins. C'est le moins que tu puisses faire pour me mettre à l'aise. Je me sens un peu désespéré, là, tout seul.

Je le regarde à deux fois et ouvre grand la bouche. Cet homme est tout sauf désespéré,

d'après ce que j'en vois. Il est fier de sa nudité. Arrogant, même. Mais je dois faire une drôle de tête, car il éclate de rire.

— On se dégonfle, Chaperonnette ?

Mon cœur bat si fort que je l'entends presque.

Pax continue à me dévisager, avec dans l'œil une lueur de défi. En dépit de toute raison, je repose mon pinceau et déboutonne mon jean.

— Très bien, lui dis-je, si tu te penses en mesure de supporter le spectacle, je vais peindre nue. Même si ce n'est pas exactement ce que j'appellerais un comportement approprié pour un deuxième rendez-vous. Mais tu dois te concentrer et rester immobile. Pas

une partie de toi ne doit bouger. Tu t'en sens capable ?

Je vois une expression fascinée se peindre sur son visage alors que mon jean tombe au

sol et que je m'en débarrasse d'un coup de pied sur le côté. Ma culotte de dentelle noire le rejoint bientôt, ainsi que mon pull et mon soutien-gorge. Pax la joue imperturbable, comme

si ça ne le troublait pas le moins du monde. Mais le mouvement qui se produit au-dessous de sa ceinture révèle la vérité.

Je lui offre un sourire narquois.

— Ça va aller ? m'enquiers-je avec impertinence. Parce que je te vois bouger.

Ses lèvres frémissent.

— Oh, Chaperonnette... Si tu tiens à augmenter la température, gare à ne pas te

brûler avec le feu.

Et alors que je me perds dans ses yeux noisette, au milieu des flammes dorées qui y dansent, j'ai la sensation très nette que je pourrais en effet me brûler très très fort.

13

Pax

Mon sexe est plus raide qu'il l'a été depuis bien longtemps et je sais que Mila le voit. Je

ne peux m'empêcher de l'observer. Elle est si belle.

Légèrement cachée derrière son chevalet, elle me regarde fixement elle aussi, et je distingue la courbe d'un sein. Il est d'un blanc crémeux, doux, et je rêve de traverser la pièce pour le caresser, pour aspirer sa pointe dans ma bouche et le sentir durcir tel un petit galet. À chaque mouvement de son bras, j'aperçois le galbe d'une hanche, la ligne d'une cuisse. Ses jambes sont pile de la bonne longueur pour les nouer autour de ma taille.

Ma queue se tend un peu plus fort.

Chiots morts, nonnes, poisson froid. Je convoque ces visions, mais rien ne marche. Bon

sang. Ma queue sursaute.

Mila sourit.

— Tu ne me brûleras pas dans tes flammes, elle me lance, sûre d'elle, tandis que sa main se déplace sur la toile. Tu as promis.

Je déglutis.

— J'ai promis de faire des efforts, je lui rappelle. Mais je ne suis pas aussi parfait que toi.

De nouveau elle sourit, concentrée sur ce qu'elle peint. Je ne vois plus que le contour de son flanc et son bras mince qui bouge. Je tends le cou pour en apercevoir un peu plus.

— Je ne suis pas parfaite, elle me confie. Loin de là, en fait.

Levant les yeux au ciel, je change de jambe d'appui. C'est étonnamment difficile, de rester immobile.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'en doute.

Regard sévère.

— Tu ne dois pas bouger, elle me réprimande. J'ai besoin que tu restes dans la même position.

— Ah oui, et quelle position ? je lui demande, m'efforçant de ne pas sourire.

Missionnaire ? Par-derrière ? Tu veux qu'on aille consulter un exemplaire du *Kama-sutra* à la bibliothèque ?

— Pas besoin.

Et elle contourne son chevalet pour s'avancer vers moi, absolument superbe dans sa nudité.

— J'en ai un sur ma table de nuit.

Je prends une inspiration et la regarde avec des yeux écarquillés. Mon air choqué la fait éclater de rire.

— Je plaisante.

Elle s'arrête devant moi et déplace un de mes bras. Son contact, pourtant seulement à

cet endroit-là, me met le feu à la peau. Et alors qu'elle se penche en avant, un tout petit peu, un de ses seins, doux et chaud, effleure mon torse. Ma queue est dure comme la pierre,

à présent, et dressée vers le plafond. Je combats le désir irrésistible d'attraper Mila et d'enfoncer la langue dans sa bouche.

— Très drôle, je réplique sèchement.

Et puis une idée me traverse l'esprit.

Une idée coquine.

— J'ai changé d'avis, je l'informe.

Elle est si près de moi que je perçois la chaleur de son corps dénudé. Ses tétons sont exactement tels que je les imaginais : roses et pointés vers le ciel. Je lâche un grognement muet. Cette fille est sexy comme ça n'est pas permis.

— Ah oui ? elle demande innocemment tout en ajustant mon autre bras.

Je hoche la tête.

— Oui. Je veux peindre, maintenant.

Elle est surprise.

— Vraiment ? Tu as pourtant affirmé ne pas avoir une âme d'artiste.

Je souris jusqu'aux oreilles. Elle est en train de se jeter à nouveau dans la gueule du loup, et je m'amuse comme un fou.

— Eh bien, je pense que je peux le devenir... Si j'ai la toile qu'il me faut.

Profitant de son étonnement, j'abandonne ma pose et saisis Mila par la main pour la ramener jusqu'à son chevalet et au petit support sur lequel elle place sa palette de peintures. Elle me dévisage, perplexe, un sourcil arqué dans l'attente de mes explications.

Je soutiens son regard, chose incroyablement difficile à réaliser quand le reste de son corps est nu. Je mérite une médaille, pour cet effort de retenue.

— Je sais que tu veux y aller doucement et je respecte ce choix. Je promets de m'arrêter aussitôt que tu me le demanderas, d'accord ?

Elle semble hésiter et moi je me retiens de baisser les yeux vers ses tétons.

— Je te le jure. J'ai une idée qui promet d'être amusante, mais ça implique que je te touche. Ça te pose un problème ?

Elle semble de plus en plus hésitante, mais secoue finalement la tête. Elle me fait confiance. J'ignore comment ou pourquoi, mais c'est bel et bien le cas. Le constat me serre les tripes comme un étau.

— Non, elle lâche doucement. Ça ne me pose pas de problème.

Tout en souriant, j'ordonne aux muscles de mon estomac de se détendre.

— Bien. Alors tu vas devoir te tenir immobile. L'artiste a besoin de se concentrer.

Levant les yeux au ciel, Mila cesse de bouger, les mains pendant le long de ses hanches parfaites. Je déglutis avec peine. Ma queue est si dure, nom de Dieu, qu'elle couperait du verre.

Je passe un bras derrière Mila et prends une noix de peinture rouge sur les doigts. Et puis, sans hésitation, je lui touche la poitrine, étalant l'écarlate de haut en bas sur sa peau.

On dirait un oiseau rouge qui volerait en V sur sa poitrine.

À mon contact, elle halète et lève immédiatement les yeux vers les miens.

— La peinture au doigt. Intéressant. J'en faisais au jardin d'enfants.

Elle a réussi à prononcer sa phrase, mais d'une voix hachée.

— Oh, pas comme ça, je lui réponds avec certitude, tout en passant l'index sur son flanc doux, vers la hanche. Je peux te le garantir.

Au moment où je redessine le contour de ses fesses, avant de descendre le long de sa cuisse mince en direction du genou, j'ai l'impression qu'elle manque avaler sa langue. Je me mets à genoux et embrasse l'arrière des siens. Elle prend une inspiration tremblante.

Sa réaction me tire un sourire.

Je tends la main vers la palette et opte pour du noir, cette fois, que je lui applique dans le dos, en remontant vers les épaules, en tourbillons. Je n'ai aucune image, aucun mot en particulier à l'esprit, je me contente de faire glisser les couleurs sur son corps parfait. J'aime le frottement de ma peau contre la sienne, et je ne peux m'empêcher de la vouloir collée à moi.

Lui passant un bras autour de la taille, je l'attire vers moi, mes paumes sur son ventre plat tandis que je presse mes lèvres contre son dos lisse. J'enfouis le visage dans le haut de ses fesses, ses chairs moelleuses s'écrasent contre mon visage et son odeur féminine m'emplit le nez. J'inspire profondément pour m'imprégner d'elle.

— Pax, elle murmure.

— Tu veux que j'arrête ? je lui demande doucement.

Tout le reste de mon être prie pour qu'elle réponde « non ».

Ce qu'elle fait, et je respire à nouveau.

— J'aime sentir tes mains sur moi.

Au son de sa voix calme et douce, je ferme les yeux.

En glissant une main sur ses hanches, je sens son pouls au bout de mes doigts. Un coup d'œil devant et je découvre mes empreintes digitales sur son ventre.

— Je t'ai marquée de mon sceau, je lui annonce en riant doucement. Tu es à moi, désormais.

Et c'est vrai. Elle est à moi, maintenant. Elle ne le sait peut-être pas encore, mais c'est bel et bien le cas.

Elle déglutit et quand j'entends le bruit de sa langue humide dans sa bouche, je me surprends à vouloir qu'elle soit dans la mienne. Elle pivote et darde les yeux sur moi. Je fais courir mes doigts jusqu'à son cou, lui attrapant le menton pour attirer ses lèvres vers les miennes.

Lentement.

D'une lenteur douloureuse.

Ses lèvres sont chaudes et douces, et elle les presse plus fort contre les miennes, tout en se tournant jusqu'à se retrouver collée à moi, nue et souple. Alors mon vœu est exaucé : sa langue plonge dans ma bouche, calmement mais avec une certaine urgence.

Elle fond contre moi et j'appuie les paumes dans son dos pour la presser encore contre mon torse, où je la garde bien serrée.

Alors qu'elle gémit, mon sexe chaud et dur est plaqué contre son ventre.

Merde.

Je n'avais pas prévu ça. Je vais avoir besoin d'une bonne douche bien froide. Mais je n'en ai pas fini. Pas encore. Je l'ai là, contre moi, complètement nue. Je ne peux pas laisser passer l'occasion. Je veux qu'elle prenne elle aussi conscience de son désir pour moi.

Je laisse glisser mes mains vers le bas, plus bas, plus bas... jusqu'à ce qu'elles atteignent la douceur de l'une de ses cuisses. Et je caresse, délicatement, effleurant à peine la peau.

Bientôt Mila ferme les yeux, sa respiration s'accélère. Je souris.

— Tu aimes ça ? je lui demande à mi-voix. Ma forme d'art à moi ?

Elle hoche la tête.

— Tu es... très créatif.

Ses mots ne sont guère plus qu'un murmure.

En riant, je déplace ma main vers son centre, entre ses jambes. Elle halète quand je lui

écarte les jambes pour la caresser en cercles lents autour de la partie la plus sensible de son anatomie. Elle s'appuie contre moi, ce qui me permet de la soulever légèrement sans interrompre mon geste.

Je penche la tête et attire son téton rose dans ma bouche. Je suce sa douceur, l'aspire

avant de le laisser retomber. Elle a le goût sucré que j'imaginai. De ma main libre, je malaxe sa peau douce, inhalant son odeur et sa chaleur, pendant que mon autre main continue à bouger.

Le gémissement qu'elle lâche alors manque signer mon arrêt de mort. Jamais je n'ai rien désiré autant que de m'enfoncer en elle, là, sur-le-champ. J'avale ma salive avec peine.

Non, je ne peux pas. En revanche, je peux lui en donner tellement envie que le jour où ça arrivera enfin, ce sera explosif.

Je lui cambre légèrement le dos en arrière pour suivre le contour de son cou de mes lèvres, et puis je l'embrasse à nouveau, fort, profondément, tout en accélérant le mouvement de mes doigts. Putain, elle est tellement trempée que mes doigts ne rencontrent

pas la moindre résistance tandis qu'ils frottent, caressent, l'amenant au bord du précipice.

Elle geint.

— J'ai envie de toi, elle souffle contre mes lèvres. S'il te plaît, j'ai envie de toi.

Je déglutis à plusieurs reprises, combattant pour ne pas céder à la tentation de m'enfoncer en elle.

— Laisse-toi aller, je lui dis. Maintenant. Je veux te sentir jouir sur ma main, Mila.

Elle ouvre brusquement les yeux et les plonge dans les miens. Ils sont emplis de surprise, comme si jamais personne ne lui avait dit cela avant. Alors je devine que c'est sans doute le cas. Dans un grognement, je penche la tête pour l'embrasser encore. Sa langue est

toute douce contre la mienne. Je fais glisser mes doigts, dedans, dehors, plus vite, plus fort, et soudain elle halète, s'arc-boute contre moi, plaquée contre mon corps.

Retenant mon souffle, je la sens frémir. Elle jouit fort, et je trouve ça terriblement sexy.

Je la retiens, comme suspendue devant moi, trempée et tremblante, enveloppée de mes

bras, jusqu'à ce qu'elle finisse par rouvrir les paupières.

Nous sommes tous les deux couverts de peinture, cette fois, et quand elle s'écarte légèrement pour me regarder bien en face, ses joues sont rougies, son visage dévoile une expression intimidée. Ce qui me fait sourire.

— Tu as aimé mon projet artistique ? Moi je trouve que c'était un chef-d'œuvre.

Elle roule les yeux et esquisse un sourire, tout en se penchant pour ramasser des outils éparpillés au sol. J'en profite pour admirer ses fesses qu'elle offre à mon regard.

— Pourquoi ne m'as-tu pas baisée quand je te l'ai demandé ?

Ce mot-là prononcé par les douces lèvres de Mila redonne vie à ma queue immédiatement, ce dont elle se rend compte. Elle hausse les sourcils.

Je souris.

— Parce que tu n'es pas encore prête, je lui réponds. Mais ça viendra. Et ce jour-là, ce sera inoubliable.

— Je n'en doute pas, elle répond à mi-voix tout en se penchant à nouveau pour ramasser la blouse qu'elle avait abandonnée là. Mais ça n'est pas juste. Tu n'en as rien retiré, toi. Je me sens redevable.

Je lui jette un regard incrédule. Elle est sérieuse, là ? Ce petit épisode va alimenter mes douches matinales tous les matins jusqu'à la fin des temps.

— Fais-moi confiance, je la rassure. J'en ai retiré quelque chose. Ne t'inquiète surtout pas sur ce point.

Elle pose sur moi un regard incertain.

— J'ai du mal à le croire. Mais on a un problème plus grave : où est-ce qu'on se fixe rendez-vous, après un truc pareil ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas, c'est toi l'experte en matière de rendez-vous.

Elle sourit en rougissant.

— Ça n'était pas ce que j'appellerais un rendez-vous normal, elle me signale. C'était extraordinaire. Je voulais juste que tu le saches.

C'est à mon tour de sourire, pendant qu'elle ramasse ses vêtements.

— Je pense qu'on a besoin d'une douche, maintenant, elle conclut en se retournant vers moi.

Mon sourire s'élargit et ses joues s'empourprent un peu plus.

— Séparément, elle me précise tout de suite. Sinon je ne réponds plus de moi.

En riant, je la suis hors de l'atelier. Et une fois de plus, j'ai les yeux rivés à son derrière parfait.

— En effet, je la taquine. Tu as montré qu'on ne pouvait pas te faire confiance pour réfléchir posément dans ce genre de situation.

Elle se tourne vers moi, sourcils froncés.

— Ben voyons. C'était entièrement ma faute.

Je ricane.

— C'est toi qui as suggéré la séance de peinture, je lui rappelle.

Alors qu'elle s'esclaffe, je décrète que son rire est dorénavant le son que je préfère au monde.

— Exact, elle admet. Mais ça n'est pas tout à fait comme ça que j'envisageais la séance.

Celle que tu as organisée était bien mieux, elle ajoute avec un regard timide.

Une fois que nous sommes tous les deux douchés, je dois avouer à Mila que j'ai oublié d'apporter le repas chinois.

— Désolé, je me justifie avec un large sourire, je ne suis pas très fiable, quand il s'agit de penser à plusieurs choses à la fois. Or là, j'étais concentré sur le fait d'arriver à l'heure.

Avec un clin d'œil, elle attrape son téléphone.

— Pas de problème, j'ai enregistré leur numéro.

La nourriture arrive bientôt et je montre à Mila comment utiliser les baguettes. Ses tentatives infructueuses me font rire. Elle finit par manger à la fourchette, ses lèvres retroussées en une moue faussement vexée.

— Je jure qu'un jour j'y arriverai.

Je ris. Nous mangeons, puis elle me convainc de regarder une comédie romantique.

Pour être honnête, je ne comprends pas comment on en est arrivés là. Je me rends juste compte qu'il est très difficile de lui refuser quoi que ce soit.

Minuit est largement passé lorsque le film se termine et nous sommes confortablement enlacés sur le canapé, bien au chaud.

— Je n'ai pas envie de me lever, me confie Mila tandis que se déroule le générique de fin. J'ai envie de rester là, avec toi. On peut dormir comme ça, cette nuit ?

Elle a les yeux écarquillés, comme si elle me demandait la plus grosse faveur au monde. J'ai les bras autour d'elle et je serre contre mon torse son dos menu. Je lui adresse un sourire.

— Endors-toi, ma Chaperonnette. Je serai toujours là demain matin.

Avec une expression paisible sur le visage, elle ferme les yeux et se pelotonne contre moi. Je m'endors plus épanoui que je l'ai jamais été de toute ma vie.

Et puis je rêve.

Encore une fois, je rêve de ma mère et j'ai beau évoluer en rêve, je me demande toujours quel est le putain de problème. Je refuse de penser à ma mère – c'est trop douloureux. Mais là, je rêve à nouveau d'elle, et je n'arrive pas à m'obliger à me réveiller.

Je suis dans la pénombre. Et j'ai peur. J'ignore pourquoi. Je n'y vois rien. En revanche, j'entends la voix de ma mère. Suppliante. Et je distingue mon nom.

J'essaie d'ouvrir les yeux, de me réveiller, pour ne plus entendre le son de sa voix, mais c'est impossible. Et tout au fond, je ressens une horreur intense, dont j'ignore la source.

« Pas lui ! » elle crie – et je sais que c'est sa voix, car jamais je n'en oublierai le son.

« Pas lui ! »

Et puis j'aperçois ses bras, tendus dans ma direction, et je me sens attiré vers elle alors même que je ne vois rien. Tout est noir, je n'ai jamais eu aussi peur. Je pleure, elle pleure, et soudain, ses bras sont ceux de Mila.

Je lève les yeux et ma vision se rétablit. Mila est enveloppée de lumière, d'un millier de rayons de soleil scintillants. Et elle me sourit. Elle murmure :

— Pax, je suis là. Tout va bien. Tout va bien se passer.

Mes yeux sont ouverts et je suis éveillé. Je découvre que Mila est là pour de vrai à me chuchoter vraiment ces mots-là.

— Ça va aller, elle susurre en me caressant les cheveux pour les écarter de mon front.

Je me rends compte que je suis trempé de sueur.

— Tout va bien.

Je la regarde, je vois la tendresse qu'exprime son visage et mon ventre se serre. Je viens de rêver que ma mère se transformait en Mila. Je suis dans la merde.

— Bébé... je lui dis quand enfin je retrouve l'usage de la parole, tandis que mon ventre

se desserre assez pour me permettre de prononcer les mots. Je pense que je vais prendre les coordonnées de ton thérapeute, en fait.

14

Pax

Allongé dans mon lit, j'observe le portrait que Mila a réalisé de moi. Elle l'a terminé deux jours après l'avoir commencé, et je l'ai rapporté à la maison pour le suspendre près de mon lit. Il est superbe, mais un peu trop personnel pour être accroché dans le salon. Car même s'il est abstrait, on devine que je suis nu.

Les reflets bronzés et dorés de mon corps y sont déployés en muscles incurvés, étroitement enroulés. Mes tatouages sont représentés par des taches de couleur, plus conceptuelles que réalistes. J'ai les yeux fermés et la tête penchée, comme si j'étais plongé dans mes pensées. Ce portrait est incroyable, et je suis très touché qu'elle l'ait achevé pour moi. Personne n'a jamais fait quelque chose de tel à mon intention.

J'étudie la toile, me demandant à quoi songe le moi de mon portrait.

Le vrai moi, en tout cas, se dit qu'il a une faim de loup.

Je pose les pieds au sol et me dirige vers la cuisine, où je me sers une part de pizza froide en guise de petit déjeuner. Mila et moi l'avons commandée hier soir, après notre troisième rendez-vous officiel. Cette fois, nous avons regardé un film ici, chez moi, et c'est moi qui ai choisi le film. Pas de comédie romantique, que des scènes de combat bien sanguinolentes. Un film de mec. Que Mila a regardé en parfait soldat, se frappant le torse et faisant mine de se gratter des testicules imaginaires.

Je ris encore en y repensant quand mon téléphone sonne. Malgré ma bouche pleine de pizza, je réponds car c'est le nom de Mila qui s'affiche à l'écran.

— Coucou !

Elle semble un peu essoufflée. Immédiatement, je l'imagine respirant ainsi dans mon oreille, ses jambes nouées autour de mes hanches. Et l'image suffit à me faire bander comme un fou.

— Coucou, je lui réponds en ajustant mon sexe douloureux. Bonjour.

Et je souris au téléphone, car je ne peux m'en empêcher. Cette fille a le don de me faire rire niaisement.

— J'appelais juste pour te rappeler ton rendez-vous chez le thérapeute, ce matin, elle

m'explique. Je me disais que tu avais peut-être oublié. Ou changé d'avis.

Pause.

Merde.

Elle a raison. Je n'ai pas envie d'y aller, pourtant je le dois, et ce pour deux raisons.

Primo : je veux cesser de rêver de ma mère car ça me fait carrément flipper. Et deuzio : je pense que ça peut mettre Mila plus à l'aise. Je sais qu'elle a encore des doutes sur notre relation. Elle pense que je vais lui piétiner le cœur. Pour être parfaitement honnête, je crains moi aussi de le faire par accident. Du coup, je vais voir le psy. Je peux y arriver, je ne suis pas une mauviette.

— Ben voyons, je réplique en roulant des yeux. Oh, femme de peu de foi ! Je n'ai pas oublié, je suis déjà douché et tout.

Elle pouffe.

— Ah oui, vraiment ? Tu ne serais pas plutôt planté devant ta fenêtre, en caleçon et les cheveux en bataille ? Avec une part de pizza à la main ?

Surpris, je baisse les yeux et découvre Mila dans mon allée. Elle agite un sachet en papier blanc, un large sourire aux lèvres.

— Je t'ai apporté des beignets, elle m'annonce au téléphone. Viens m'ouvrir.

Je secoue la tête, mais je l'avoue, je suis ravi qu'elle soit là. Carrément aux anges, en fait. J'étais déçu qu'elle n'ait pas voulu dormir ici hier soir, lovée contre moi sur le canapé.

Elle craignait de ne pas pouvoir se retenir d'aller trop vite.

Ça fait peut-être de moi une mauviette, mais depuis le début de la semaine, Mila occupe mes premières pensées au réveil. Elle est aussi la dernière chose à laquelle je songe le soir avant de m'endormir. Évidemment, pas question d'avouer ça à quiconque.

Je me rue vers la porte en essayant de ne pas me briser le cou et l'ouvre à la volée.

Avant que Mila ait le temps de prononcer le moindre mot, je l'attire à moi et l'embrasse comme un fou en la serrant fort contre mon torse. J'entends le froissement du sachet de papier écrasé entre nous. Elle me passe les bras autour du cou pour se coller encore plus fort à moi. Elle sent les fleurs et la vanille. Et l'hiver.

— Tu m'as manqué, elle murmure dans mon cou.

Elle est froide, et je l'entraîne à l'intérieur.

— On s'est vus hier soir, je lui rappelle en lui bécotant la lèvre. Mais tu m'as manqué aussi, j'ajoute

en la sentant sourire.

Et c'est vrai.

Et ça me fait carrément flipper.

Mais évidemment, je ne vais pas lui révéler pareil secret. Je me contente de la guider jusqu'à ma cuisine où, perchés sur les tabourets de bar, nous dégustons les beignets écrasés.

— Bon, la forme ne change pas le goût, elle commente en observant le sien. Même si tu l'as écrabouillé, elle conclut en haussant les épaules.

Elle hausse un sourcil et croque dans sa pâtisserie saupoudrée de chocolat. Et puis elle se lèche un doigt, ce qui a pour effet de me donner envie d'elle.

— Il est à quelle heure, mon rendez-vous ? je lui demande en détournant les yeux de sa langue pour regarder la pendule.

— Dans trente minutes, elle m'informe. Avec le Dr Nate Tyler, au centre-ville. Je t'ai envoyé son adresse par SMS.

Je hoche la tête.

— Oui, je l'ai toujours, ne t'inquiète pas. Je saute dans la douche et je file.

Elle me dévisage.

— Je venais juste pour te souhaiter bonne chance. Et te dire combien je suis fière que tu entreprennes cette démarche. Je sais que tu n'aimes pas parler de trucs personnels.

— Tu l'as dit, bouffi, je marmonne en pivotant sur mon tabouret pour déposer un baiser sur sa joue. Bon, faut que je me bouge si je ne veux pas être en retard. Tu m'accompagnes sous la douche ?

Elle m'offre une mine canaille.

— Ç'aurait été avec plaisir. Si notre relation avait deux mois de plus. Mais là... (Elle hausse les épaules.) Non.

J'arque un sourcil.

— Donc tu peux me peindre en tenue d'Ève, mais tu ne peux pas prendre une douche avec moi ?

Elle me donne une légère tape sur le bras, levant les yeux au ciel.

— Tu vois, tu commences à comprendre.

Je lui lance un clin d'œil.

— Bien. Je saisis peu à peu le fonctionnement de toutes ces règles de rendez-vous. C'est assez complexe, cela étant, déroutant, même.

Mila se met à sourire largement.

— Ça n'est pas si difficile. J'aime bien regarder, même si je ne suis pas encore prête à toucher. Mais tout vient à point à qui sait attendre, monsieur.

Secouant la tête, je me mets en route vers ma chambre et lance par-dessus mon épaule :

— J'espère bien. Ma main commence à fatiguer.

Je l'entends encore rire quand j'entre dans la cabine de douche et que j'ouvre le robinet. Je ne plaisantais qu'à moitié. Ma main est réellement en train de fatiguer. Mais ça ne m'empêche pas de m'en servir.

— Parlez-moi de votre consommation de drogues.

Le Dr Tyler s'adresse à moi sur le ton calme et monocorde que j'attribue aux

psychiatres. Ce ton qui dit : « Si je parle assez lentement et calmement, je garderai les dingos à distance. »

Enfoncé dans mon fauteuil à motifs écossais bleus et moche comme la mort, je m'appuie

sur l'autre hanche. Le médecin est d'un certain âge, tempes grisonnantes et lunettes de lecture au bout du nez même s'il ne lit pas. Je soupire. Vraiment, je n'ai aucune envie d'être là. J'ai l'impression d'être un insecte sous un microscope et les boiseries sombres du cabinet du docteur semblent se resserrer autour de moi.

— Ma consommation de drogue n'a rien à voir avec le problème, je lui signale. Ce sont mes rêves récurrents, le souci. Ils sont pourris. Désolé, je me corrige à la hâte, ils sont tordus.

Le Dr Tyler esquisse un sourire tout en prenant des notes sur un carnet. Quand il me questionne, ses yeux sombres me scrutent attentivement.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vos rêves sont tordus ? Vous aviez déjà rêvé, avant ?

Je secoue la tête.

— Ils concernent ma mère. Or je n'ai jamais rêvé d'elle quand j'étais enfant. Depuis que

je suis adulte, je fais un effort pour ne pas penser à elle. Un effort conscient. Je l'admets, j'essaie d'éviter tout ce qui est douloureux.

Le docteur hoche la tête tout en prenant ses notes.

— Ça n'a rien d'inhabituel, il me dit. L'évitement est dans la nature humaine. Mais dites-m'en plus sur ces rêves.

Alors je m'exécute. Je lui raconte ma mère suppliante, ma peur, que je n'y vois rien, et comment ma mère se transforme en Mila.

Il ne cesse de m'examiner.

— Il semblerait que, d'une certaine façon, vous associiez Mila à votre mère. Celle-ci ressemblait-elle à Mila, sur certains plans ?

Je réfléchis. Même si cela fait très longtemps que je ne l'ai plus vue, je me rappelle toujours le sourire de ma mère.

— Ma mère avait un beau sourire, je réponds. Très chaleureux, comme celui de Mila.

C'est peut-être ça.

Le docteur griffonne.

— Autre chose ?

— Je ne sais pas. Mila paraît douce, elle est gracieuse. Je pense que ma mère était comme ça, elle aussi. Elle était danseuse de ballet, avant d'arrêter à ma naissance. Mila est artiste... Ce sont donc deux personnalités artistiques.

Nouveaux griffonnages.

— Votre mère se montrait-elle très compréhensive vis-à-vis de vous ? Elle vous portait un amour inconditionnel ?

Je le regarde fixement.

— Je n'avais que sept ans quand elle est morte, mais je suppose que oui.

— Et Mila, est-elle très compréhensive avec vous ?

Il me pose cette question calmement, son stylo posé sur le carnet. Je soutiens son regard. Il a peut-être mis le doigt sur un truc, là.

— Oui, je lui réponds. Pour une raison que j'ignore, elle s'est montrée très patiente à mon égard.

— Comme votre mère, le docteur conclut.

— Oui.

Et sans que je comprenne pourquoi, mon cœur se met à battre follement. Mes mains sont moites, aussi. Je les essuie sur mon jean.

— Parlez-moi de votre consommation de drogues, le Dr Tyler insiste, sans lever les yeux.

De nouveau, je soupire.

— Vous n’allez pas me lâcher avec ma consommation de drogues, c’est ça ?

En souriant, il secoue la tête.

— Les gens recourent aux drogues pour diverses raisons, il m’explique. J’aimerais découvrir la vôtre.

Je tâche de cacher mon irritation. Je veux aller à la racine de mon problème actuel, et pas creuser quelque chose d’inutile. Mais je fais de mon mieux pour lui répondre avec humour.

— J’ai commencé à prendre des cachets quand j’étais petit, suite à la mort de ma mère.

Mon thérapeute de l’époque me les avait prescrits car je faisais d’horribles cauchemars. Au fil des années, j’ai découvert que j’aimais pouvoir les prendre pour glisser loin de la réalité.

Je me suis alors mis à diversifier les produits. Et je n’ai jamais arrêté, jusqu’à récemment.

Le Dr Tyler arrête de gribouiller et relève les yeux.

— Vous avez cessé de consommer ? Pourquoi ?

Je hoche la tête.

— J’ai tout lâché depuis la semaine dernière. Je n’ai plus envie de ressentir

l’engourdissement que provoquent ces produits. Comme je me tue à le dire à tout le monde, je ne suis pas accro. Tout ça n’a rien de grave.

Il repose son stylo et m’observe.

— Vous ne considérez pas la consommation de drogues comme quelque chose de grave ?

Je lâche un soupir en jouant avec mes doigts.

— Bien sûr, ça n’est pas légal, et ça n’est pas sain. Ce que j’entends par là, c’est que je n’ai jamais été dépendant. D’ailleurs, je n’ai quasiment pas ressenti de manque, depuis que

j'ai tout jeté dans les toilettes.

Le docteur opine du chef.

— Certaines personnes deviennent plus facilement dépendantes que d'autres.

Physiquement, les narcotiques doivent avoir plus de mal à vous accrocher que d'autres consommateurs. C'est une chance. Mais j'aimerais que nous évoquions la raison qui vous a poussé à prendre des drogues pendant aussi longtemps, puisque vous n'étiez pas

dépendant. Vous venez de me dire que ce n'est pas sain. Dans ce cas, pourquoi infliger ce genre d'épreuves à votre corps, si vous pouviez arrêter à tout moment ?

Je fixe le sol, mes pieds, les motifs du tapis.

— Je l'ignore. Parce que j'avais envie d'oublier, sans doute. Parce qu'il est plus facile de gommer la réalité que de l'affronter. Ma réalité d'enfant n'était pas géniale. Ma mère était morte et mon père, c'était tout comme, vu la façon dont il a fui après le décès de ma mère.

Le docteur hoche la tête.

— Vous semblez un peu en colère par rapport à la façon dont il a géré les choses.

Je réfléchis.

— Oui, je suis en colère. Il avait un jeune enfant à élever, et non seulement il m'a pas

mal négligé pour passer tout son temps au travail, mais il m'a déraciné en m'emmenant vivre à l'autre bout du pays, dans un endroit où je ne connaissais personne. Il n'aurait pas pu faire pire choix. J'avais besoin de normalité. J'avais besoin d'être entouré de personnes qui me connaissaient et m'aimaient. Au lieu de ça, j'ai été privé de tout.

— Alors vous avez pris des drogues pour le supporter ?

— Sans doute. Dit comme ça, ça fait plutôt stratégie d'évitement.

Le Dr Tyler lève les yeux.

— Il ne s'agit pas forcément d'évitement. Chacun a ses raisons. Est-ce la vôtre ?

— Oui, je pense.

La sensation suscitée par cet aveu est énorme. J'ignore pourquoi, mais il y a quelque chose de libérateur dans le fait de prononcer cette phrase à haute voix.

— J'ai pris des drogues pour supporter le vide que je ressentais.

Ça fait de moi une mauviette, au bout du compte ?

Le Dr Tyler semble intéressé.

— Et ça vous a aidé ? Est-ce que ça a rempli le vide ?

Je fixe mes mains.

— Oui.

— Quand l'effet des drogues disparaissait, est-ce que le vide revenait ?

— Oui, je réponds tout bas.

— Est-ce que le vide est encore là ?

Oui, le docteur est très intéressé, à présent, et ses yeux sombres sont plantés dans les miens. Je détourne le regard pour observer le mur, la pendule, mais je lui donne une réponse honnête :

— Oui.

La pièce est silencieuse, tout à coup, le seul bruit audible provenant du stylo du Dr Tyler qui crisse sur la page. J'ai une envie irrésistible de tendre la main pour saisir ce fichu stylo et le casser en deux. Évidemment, je m'en abstiens. Ce serait dingue et je n'ai aucune raison de le faire. J'ignore d'où me vient cette soudaine aigreur. Je plie les doigts contre mon genou.

— Vous n'aimez pas me parler, c'est ça ?

Le Dr Tyler a formulé son observation sans lever la tête.

— Non, en effet.

— Dans ce cas, que faites-vous ici ?

Je réfléchis à la façon de lui formuler une réponse polie.

— Mila m'a demandé de venir. Et puis, je suis fatigué de ces rêves tordus.

Il pose sur moi un regard compatissant.

— Dites-moi précisément ce qui vous dérange le plus, dans ces rêves. Ce doit être important pour que vous vous déplaciez jusqu'à moi.

Mon pied tressaute sous l'effet de l'énergie nerveuse.

— Je ne sais pas. Sans doute le fait que ma mère semble vouloir quelque chose et que

je sois incapable de le lui donner, alors que ça paraît important. Et puis sa transformation en Mila me fait flipper.

Le docteur sourit.

— Je ne m'inquiérais pas de ce détail, à votre place. Beaucoup de gens associent plusieurs personnes dans leurs rêves, et ça n'a pas de signification particulière, du moins pour ce qui concerne la personne en question. La plupart du temps, cela symbolise tout autre chose. Si je devais formuler une explication – et à ce stade, il ne s'agit que d'une première impression, mais bon, si je devais vous la donner –, je dirais que votre mère se transforme en Mila car vous éprouvez la peur très profonde que Mila vous quitte, à l'instar

de votre mère.

Le choc me fait l'effet d'une claque et je prends une courte inspiration. Voilà une sacrée idée, à laquelle je n'avais jamais pensé.

— Ma mère ne m'a pas quitté, je parviens enfin à répliquer. Elle est morte. Ça fait une différence.

— En effet. Mais pour un enfant de sept ans qui a été déraciné de tout ce qu'il connaissait, la nuance n'est pas bien grande. Or c'est à ce moment-là, quand vous aviez sept ans, que cette idée a pris forme. Dans votre esprit, votre mère vous a quitté. Et c'était parfaitement normal d'en éprouver de la colère. C'est d'ailleurs l'une des phases normales du deuil. Mais comme vous l'avez tenu à l'écart en refusant de gérer la situation, vous n'avez jamais vraiment franchi ces étapes. Vous êtes peut-être resté coincé dans la phase de la colère.

— Putain, je murmure.

— Voilà, le docteur répond. Vous avez du travail à accomplir.

Il écrit encore quelques secondes et je tire sur mon col : j'ai l'impression qu'il fait de plus en plus chaud, dans cette pièce. Heureusement, l'heure impartie à mon rendez-vous est écoulée.

En chemin vers la sortie, le docteur note quelque chose sur un morceau de papier, qu'il me tend.

— Une ordonnance pour du Xanax, il m'informe. Si l'envie devient trop forte de prendre quelque chose, d'effacer le stress ou la colère, avalez plutôt ça.

Je lui retourne un regard dur.

— Je vous l'ai dit : je n'en ai pas besoin.

Je lui tends son ordonnance, mais il lève une main.

— Gardez-la, il insiste. Juste au cas où.

Je lève les yeux au ciel.

— Si ça vous fait plaisir.

Je froisse la feuille et la fourre dans ma poche puis lance en partant :

— À la semaine prochaine.

15

Mila

Pourquoi diable est-ce que j'ai accepté d'aider au service à l'heure de pointe au *Hill* ?

Pour commencer, il n'y a pas d'heure de pointe le midi, pas à cette époque de l'année. Et pour finir, j'aurais dû me douter que Maddy me faisait venir dans l'unique but de me sermonner.

— Je n'aime pas ça, me dit-elle désormais. (Elle fait référence à Pax et à notre rendez-

vous de la veille.) Il n'est pas bon pour toi. Il va te briser le cœur, et je me retrouverai avec les morceaux à recoller.

Je la regarde fixement.

— On a déjà parlé de ça, Maddy. J'ai bien noté ton opinion. Autre chose ?

Mains sur les hanches, je me tiens devant son bureau, arborant ce que j'espère être une expression de défi.

Madison retrousse les lèvres, puis elle secoue la tête.

— Non.

— Bien. Dans ce cas, je vais terminer ma part du travail, puis j'en aurai terminé ici pour la journée.

— Tu peux revenir donner un coup de main ce soir ?

Je secoue la tête.

— Non. Tu ne m'avais pas programmée sur le planning et j'ai pris d'autres engagements.

Elle me jette un regard glacial.

— Avec notre revendeur de drogue local ?

Je lui rends son regard glacial.

— Il n'est pas revendeur de drogue et ce ne sont pas tes affaires.

— Tu es ma sœur, donc si, ce sont mes affaires, me rétorque-t-elle sèchement.

Sans prendre la peine de répondre, je retourne à la salle de restaurant, où Tony sifflote derrière le bar. Je me dirige vers lui, me perchante sur un tabouret haut.

Ses fausses notes me tirent un sourire.

— Tony, tu es toujours heureux. Comment tu fais ?

Il m'accorde un bref coup d'œil, sans cesser de trancher ses citrons verts.

— Pourquoi je ne serais pas heureux ? J'ai tout ce dont j'ai besoin, et une jolie petite femme à la maison. Ma vie est agréable.

Je hoche la tête.

— Bien vu. Les choses simples de la vie sont les meilleures, pas vrai ?

Opinant du chef, il lève les yeux vers moi et m'observe, interrompant sa tâche.

— Qu'est-ce que c'est que cette petite tête, *mia bella* ? Tu veux que j'aille briser les jambes de quelqu'un ?

Quand je croise son regard, je me rends compte qu'il ricane.

— Tu veux parler de Pax ? Maddy a tenté de te mettre dans son camp ?

Tony redevient sérieux.

— Je suis de ton côté, Mila. Et du sien aussi. Je briserai les jambes de quiconque vous fera du mal à l'une ou l'autre, point barre. Que ce soit ce gamin ou un autre.

— Et qu'est-ce que tu en penses, de ce « gamin » ? Vous avez discuté, l'autre soir.

Quelle impression il t'a faite ?

— Difficile à dire. Il m'a semblé sympa, poli. Respectueux. Ça en dit long, je trouve. Au moins, il ne porte pas son jean en bas des fesses, comme certains petits merdeux de son âge.

Mais il a des casseroles. Enfin, ça, tu es au courant. Tu as toujours été attirée par ceux qui ont besoin de soutien. Tu te rappelles, le vieux chien abandonné que tu nous avais ramené

quand tu étais petite ?

Il lève les yeux vers moi et puis, sans crier gare, il ajoute :

— Ah, au fait, le gamin est là.

— Quoi ?

Je fais volte-face et découvre Pax qui franchit la porte du restaurant. J'ignore totalement comment il a su où me trouver.

Tout en fredonnant, Tony sourit et se remet à essuyer le bar en bois qui reluit déjà. Je m'approche de Pax.

— Salut.

Plantée devant lui, j'observe son visage en essayant d'évaluer son humeur. Son rendez-vous avec le thérapeute s'est-il bien déroulé ? J'hésite à lui poser la question.

— Tu es venu déjeuner ? lui demandé-je alors.

Il secoue la tête.

— Non, je suis venu pour toi.

— Pour moi ?

Ma question ressemble plus à un couinement qu'à une phrase, ce qui lui tire un sourire.

— Oui, pour toi. J'ai envie de quitter un peu la ville, histoire de m'éclaircir les idées. Tu m'accompagnes ?

Je fixe ses yeux noisette. Il semble perturbé et fatigué.

— Tu veux de la compagnie ?

— Si c'est toi, oui.

Si c'est moi. Mon cœur bondit.

Je hoche la tête, consciente que j'accepterais n'importe quoi, à ce stade.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

J'ai beau poser la question, je sais bien qu'en réalité, ça m'importe peu.

— Le lac n'a pas encore commencé à geler, répond-il en me regardant fixement. Je me disais qu'on pourrait sortir mon bateau une dernière fois, avant que je ne le mette en hibernation.

Sans même y avoir réfléchi, j'ai déjà accepté et je me dirige vers la porte.

Pax me rattrape par le coude.

— Tu devrais peut-être prendre ton manteau.

En le voyant rire, je ne résiste pas à la tentation de l'imiter. Quelle idiote ! Il fait froid, dehors, et sur l'eau c'est encore pire. Je retourne à l'arrière du restaurant pour attraper mon manteau, sans prêter attention aux critiques de Maddy sur le travail que je laisse en plan.

De retour aux côtés de Pax, je lui prends le bras. Je ne peux m'empêcher de remarquer combien mes doigts se calent parfaitement dans le creux de son coude.

Je laisse ma voiture au *Hill*, préférant monter dans celle de Pax jusqu'à la jetée.

— L'odeur de vomi n'a pas laissé trop de traces, observé-je en reniflant l'habitacle.

Ça sent bon le cuir et le désodorisant au pin. Pax secoue la tête.

— Oui, un petit coup de lavage fera l'affaire. Jamais je ne réussirai à te faire oublier ça, pas vrai ?

— Sans doute pas, réponds-je distraitement, le regard perdu derrière la vitre.

Les arbres dénudés défilent dans un ballet flou tandis que nous laissons le *Hill* derrière nous.

Le trajet jusqu'à la jetée ne prend pas plus de quelques minutes. À cette époque de l'année, le ponton de bois semble bien désert. La plupart des bateaux ont déjà été remisés

dans leur hangar pour l'hiver. L'endroit paraît presque abandonné.

Pax fait le tour jusqu'au coffre de sa voiture et, après y avoir farfouillé pendant plusieurs secondes, il en tire une lourde doudoune bleue.

— Il va faire froid, sur l'eau, me rappelle-t-il inutilement. Pourquoi ne pas t'emmitoufler

là-dedans ?

Il m'aide à enfiler le vêtement et une fois que je ressemble à l'abominable femme des neiges, nous nous dirigeons vers son grand hors-bord.

J'imagine qu'il a dû coûter plusieurs milliers de dollars, mais je ne fais aucune remarque tandis qu'il m'aide à y grimper. Je décide de m'asseoir par terre, à l'abri du vent, et Pax se dirige vers le moteur. Un grondement déchire le silence, et bientôt nous bondissons hors de la baie.

Le visage de Pax ne tarde pas à devenir rouge à cause du vent froid. L'hiver a été clément, jusqu'à présent, mais il n'empêche que l'air est glacial, ici. L'eau rend le vent mordant.

— On ferait mieux de ne pas trop s'éloigner, hurlé-je à Pax. Tu vas geler sur place !

Il roule les yeux et nous poursuivons notre chemin ; nous dépassons les énormes bouées

solitaires qui marquent l'entrée de la baie. Une fois au large, il coupe enfin le moteur. Le silence semble épais.

Pax se laisse tomber au sol à mes côtés.

— Tu as raison, admet-il en se penchant vers moi. Il fait carrément froid.

Et je pouffe tandis qu'il enfonce les mains dans mes poches, pour essayer d'absorber un peu de ma chaleur.

— On est dingues d'être sortis un jour comme aujourd'hui, fais-je remarquer. On va se faire des engelures.

Il sourit.

— Je suis dingue pour bien des raisons, mais pas celle-là.

Le reste de mon corps est froid, en revanche mon cœur se réchauffe à ses paroles. Je me fais l'effet d'être une idiote. Une idiote complètement gelée.

Je me pelotonne contre lui, profitant du plaisir d'être seule en sa compagnie, comme s'il n'y avait plus que nous deux au monde, à tanguer sur le courant. Malgré l'air glacé qui me pique les poumons, je prends une profonde inspiration. Pour le plaisir de ressentir ce picotement vif.

— Tu viens souvent ici ? demandé-je à Pax.

Il hoche la tête.

— Chaque fois que j'ai envie de fuir le monde. Personne ne peut m'y trouver, même si de toute façon il n'y a pas des masses de gens pour me chercher.

En riant, je m'appuie contre lui et il me passe un bras autour des épaules.

— J'aurais dû emporter un chocolat chaud du *Hill*, marmonné-je en essayant de réchauffer mes doigts rougis. Je crois bien que je vais perdre une main ou un orteil.

Pax roule les yeux.

— Tu n'exagérerais pas un tout petit peu, par hasard ?

— Parle pour toi. J'ai besoin de mes orteils, moi.

Et je me serre un peu plus dans ses bras, avant de lever les yeux vers lui.

— Comment ça s'est passé, ton rendez-vous d'aujourd'hui ? Tu es content d'y être allé ?

Il se fige, mâchoires serrées. Je l'observe, tâchant de décider comment gérer cette situation délicate.

Voyant qu'il ne répond toujours rien, je lui demande :

— Tu vas y retourner ?

Il soupire.

— Je n'en sais rien. Je n'en vois pas l'intérêt, en fait. Il a l'air obsédé par ma consommation de drogue, alors que moi, ce qui m'intéresse, c'est d'expliquer mes rêves. Je trouve plutôt flippant de rêver de ma mère à tout bout de champ.

— Il pense peut-être que les deux sont liés.

J'essaie de donner à ma suggestion un ton léger, mais en réalité, je meurs d'envie de savoir ce que lui a dit le docteur.

— J'en doute, répond-il. La seule corrélation qu'il semble établir, c'est entre ma mère et

toi.

Surprise, je le dévisage.

— Quoi ? Il m’a comparée à ta mère ?

Pour une raison que j’ignore, ça m’horrifie. Un substitut de sa mère, ce n’est pas vraiment la façon dont je voudrais qu’il me perçoive. Il secoue la tête.

— J’ignore ce qu’il pense au fond, il a des idées bizarres.

— Cela dit, tes rêves n’avaient pas débuté avant que nous nous rencontrions, si ?

Je pose ma question lentement, et j’en devine la réponse avant qu’il opine du chef.

— Certes, mais ça ne veut rien dire.

— OK.

Au fond du bateau, enfermés comme nous le sommes sous le toit de fibre de verre, ma voix semble très basse. Pax me serre contre lui.

— Ne te tracasse pas pour ça, c’est moi qui suis zarbi, pas toi. Fais-moi confiance, je ne te considère pas comme ma mère, si c’est ce qui t’inquiète.

Je lui offre un petit sourire soulagé qui le fait rire quand il voit mon expression.

— C’était donc ça qui te tracassait ? Je suis zarbi, OK, mais pas à ce point-là !

Je me détends et me laisse aller contre lui. Il frotte mes mains pour les réchauffer. Nous voyons nos respirations s’élever en petits nuages blancs chaque fois que nous parlons.

Pendant une bonne heure, on discute de tout et de rien : le lycée, la famille, les anciens animaux de compagnie. Pax rit quand je lui raconte que j’ai été pom-pom girl pendant un temps. Et puis c’est mon tour de m’esclaffer en apprenant qu’il possède les DVD de tous les épisodes de *Star Wars*.

— Quoi ? fait-il mine de s’offusquer. Ce sont d’excellents films.

J’éclate de rire, essayant de faire comme si mes pieds n’étaient pas deux blocs de glace

et comme si je n’entendais pas son téléphone. L’appareil vibre à intervalles réguliers depuis au moins une heure. Il y a jeté un coup d’œil à un moment, avant de le fourrer dans sa poche pour ne plus l’en ressortir.

— Tu ne veux pas répondre ? lui demandé-je en entendant le portable vibrer une fois de plus. Il y a quelqu'un qui a manifestement très envie de te parler.

Il secoue la tête, l'air très agacé.

— Non. Ce n'est pas quelqu'un dont j'ai à me soucier.

Malgré la curiosité qui me consume, je préfère ne pas insister. Il ne veut visiblement pas en parler. En revanche, je me rends compte pour la première fois que ces instants où il devient comme ça, secret et renfermé, me perturbent et m'inquiètent. De quels pans de sa vie ne sais-je rien ? Je dois rester silencieuse un moment, car Pax finit par me secouer le pied avec le bout du sien.

— Pourquoi tu ne dis plus rien ? Il y a un problème ?

Je voudrais vraiment lui répondre que non, faire semblant de ne pas être énervée, mais en même temps, je ne veux pas lui mentir. Rien qui vaille ne peut ressortir des mensonges, et on a suffisamment de handicaps comme ça.

— Ça me rend nerveuse quand j'ai la sensation que tu caches quelque chose, lui avoué-je d'une voix hésitante. Je ne veux pas douter de toi, mais quand je ne sais pas ce que tu penses...

— Automatiquement, tu imagines le pire ? m'interrompt-il en plissant les yeux. Tu imagines forcément que j'essaie de te cacher quelque chose si je ne veux pas en parler ?

C'est un peu catégorique, comme jugement, non ?

Voilà, il est vexé, je le vois à sa façon de serrer les mâchoires. C'est une habitude que j'ai remarquée chez lui quand il est en colère. L'un des muscles de sa joue se contracte.

— Je ne veux pas te juger, répliqué-je doucement en déglutissant. C'est juste qu'on est partis sur une base bancale, et moi j'essaie de gagner du terrain dans le domaine de la confiance. Voilà, je suis désolée. Je suis juste un peu nerveuse, vu que je ne suis pas dans mon élément.

Il retire brusquement son bras de mes épaules et se lève. Le bateau tangue, je me cramponne au bord.

— Si tu ne veux pas être avec moi, commence-t-il d'une voix froide, dis-le. Si tu n'arrives pas à me faire assez confiance, dis-le maintenant. J'essaie de changer pour toi, mais je ne veux pas perdre mon temps si tu n'es pas capable de faire table rase de mon passé.

Je suis pétrifiée. Pas à cause du vent mordant, mais des paroles de Pax, de son visage

furieux. Il semble prêt à m'envoyer paître, comme si je ne valais même pas la peine d'une conversation. Ce constat suffit à priver mes poumons de tout l'air qu'ils contenaient.

Je n'en reviens pas.

— Tu balancerai tout à la poubelle, comme ça ? Je n'ai pas dit que j'étais incapable de

te faire confiance. Il se trouve juste que ton téléphone sonne depuis une heure et il est clair que tu n'as pas envie de répondre, ni que je sais de quoi il s'agit. Ton « passé » n'est pas si loin, Pax, alors tu devrais comprendre que je sois un peu nerveuse. Et puis, il ne faut pas changer pour moi, tu devrais le faire pour toi.

Il me regarde fixement, et à présent ses yeux sont froids eux aussi. Comme le jour où je

l'ai rencontré. Toute trace de chaleur a disparu et je frissonne. Je déteste ce regard, je déteste cette conversation. La manière dont tout a dégringolé si bas, si vite.

— Ne sois pas fâché, lui dis-je. J'essaie juste d'en discuter avec toi. C'est ce que font les gens, dans une relation.

— Les gens s'agressent ? demande-t-il, haussant la voix. Parce que c'est l'impression que ça donne, Mila. Tu ignores qui m'envoie des SMS, alors tu te sens en danger. Et tout à

coup, ton sentiment d'insécurité devient mon problème.

Il est sérieusement furax, là. Il serre les poings si fort que je vois blanchir ses articulations. Je déglutis avec peine, tâchant de trouver un moyen d'apaiser la situation. Je hais les conflits, mais je déteste encore plus le fait qu'il m'ait mal comprise.

— Je ne t'ai pas agressé, commencé-je. J'étais juste curieuse de savoir qui essayait de te joindre.

Il hausse un sourcil furieux.

— Ah oui ? Si tu étais aussi curieuse, alors pourquoi ne pas avoir demandé à voir mon téléphone ?

Stupéfaite, je cherche en vain quelque chose à répliquer tandis que le vent rabat mes cheveux contre mon visage.

— Parce que dans une relation construite sur la confiance, on n'exige pas de vérifier le téléphone de l'autre.

— Et pourtant tu as vraiment envie de voir le mien, pas vrai ? me défie-t-il, l'œil étincelant. Parce que tu ne me fais pas confiance.

Il plonge les mains dans ses poches et en tire son téléphone, dont il tourne l'écran dans ma direction. Cinquante-sept SMS non lus.

— Tiens ! Regarde tout ton soûl !

— Merde, Pax ! Tu as vu combien de messages tu as ?

Et ils proviennent tous du même numéro.

— Qui c'est ? lui demandé-je d'une voix hésitante, craignant qu'il ne se remette à crier.

Il secoue la tête.

— C'est Jill. Je lui ai dit que je ne la reverrais pas et que je ne jouerais plus ses fournisseurs. Mais à en juger par ces SMS, elle a l'air désespérée, elle doit être en manque.

— Pourtant tu n'as plus rien à lui donner, si ? m'enquiers-je lentement.

Il m'avait annoncé avoir tout jeté.

Il me renvoie un regard dur.

— Je ne t'ai pas menti, siffle-t-il. J'ai dit que je l'avais balancée, je l'ai balancée.

— Tu as revu Jill depuis que vous avez eu cette conversation ?

C'est vrai, quoi, ça n'est pas normal, quelqu'un qui a été rejeté ne se montrerait pas aussi insistant. À moins d'être dingue.

— Elle est folle ?

De nouveau, il secoue la tête.

— Non, elle n'est pas folle. C'est juste une junkie en manque et qui a besoin d'aide.

J'aurais dû lui couper les vivres il y a longtemps, mais j'étais trop con pour m'en soucier. Et non, je ne l'ai pas revue.

Alors qu'il parle, l'écran de son portable s'éclaire, annonçant un nouveau SMS.

Cinquante-huit. Il lève les yeux au ciel et je lui lance un regard incertain.

— Tu ne veux pas au moins lui répondre ?

— Non. Ça ne servirait à rien. Elle est en manque, elle ne réfléchit pas de façon logique, peu importe ce que je pourrais bien lui dire. Je l'ai déjà vue agir de la sorte auparavant. Elle devient hystérique, pas moyen de la raisonner. Et puis merde ! Je ne vais

pas laisser cette putain de gonzesse causer des problèmes entre nous.

Il lève la main et je sursaute.

Il se fige, avec une expression peinée.

— C'est quoi le problème ? Tu as cru que j'allais te frapper ? demande-t-il d'une voix mi hésitante, mi furieuse. Tu penses vraiment que je pourrais te faire du mal, Mila ?

Et il me dévisage, attendant ma réponse, mais je ne sais pas quoi dire. À mon avis, rien de ce que je pourrais répondre ne nous aiderait, alors je l'observe aussi, et toutes mes forces m'abandonnent. Il secoue de nouveau la tête.

— Je m'apprêtais à me débarrasser de ce truc, Mila. Putain !

Et il jette son téléphone dans le lac. Je regarde l'appareil s'enfoncer dans les profondeurs glaciales, puis je me tourne vers Pax.

— Écoute, je...

— Non ! crache-t-il, avant de me tourner le dos pour prendre la barre. S'il te plaît, non. Je ne peux pas te parler, là.

Il rallume le moteur et accélère avec une telle force que je suis projetée en arrière contre la paroi, que j'agrippe de mes mains gelées. Il est furax et je sais qu'il n'y a pas moyen de le raisonner. Il a besoin de se calmer d'abord.

Nous nous dirigeons vers le rivage, et après chaque vague qui soulève le bateau, l'embarcation retombe violemment à la surface de l'eau. À vous briser les os.

Au fur et à mesure que nous avançons ainsi, je suis de plus en plus furieuse.

— De quel droit tu te permets d'être en colère après moi ? hurlé-je par-dessus le vent.

J'étais curieuse, c'est tout. J'ai le droit d'être curieuse, Pax.

Pas de réponse. Sa main pousse le levier un peu plus loin, et le bateau bondit de plus belle.

Je serre les dents.

— Tu veux bien ralentir ? Tu vas nous tuer !

Toujours pas de réponse.

Et il ne ralentit pas.

Je serre de nouveau les dents, mais avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, nous heurtons une autre vague. Énorme. Et cette fois, je n'ai pas le temps de réfléchir ni de bouger que nous retombons

plus violemment encore.

Au lieu de m'affaler à l'intérieur du bateau, je suis projetée par-dessus bord, directement dans les eaux glacées et agitées du lac Michigan.

16

Pax

— Putain, merde !

J'ai tout juste le temps de réagir que Mila a disparu par-dessus bord. Je coupe le moteur et fais demi-tour, passant en revue la surface agitée de l'eau.

— Mila ! je hurle en me précipitant vers le rebord. Mila !

Elle a disparu. Je ne la vois pas. Les eaux grises tournoient, clapotent, créant des monticules écumeux qui viennent lécher la coque du bateau. Aucun signe de Mila dans les profondeurs.

Putain de merde ! Sans réfléchir une seconde de plus, je plonge à sa recherche.

Le contact avec l'eau glacée me coupe le souffle. Je nage de-ci de-là, essayant de trouver Mila, tout en empêchant mes poumons d'aspirer par réflexe face au manque d'air.

De toute ma vie, jamais je n'ai ressenti un froid aussi incroyablement mordant. Chaque cellule de mon être et mon instinct de survie tentent de m'obliger à sortir de cette eau glaciale. Pourtant je dois la retrouver.

Je plonge plus profondément et mon corps s'engourdit. Au sens propre. Je ne le sens plus. Je brasse à l'aveuglette, cherchant désespérément le moindre signe de Mila. Ce n'est pas possible, ce qui se passe. Elle ne peut pas se noyer ici, dans le lac qu'elle aime tant, pas à cause de moi. Je me force à ouvrir les paupières, le froid agresse les tissus fragiles de mes yeux, mais tant pis : je dois y voir. Même si l'eau est tellement trouble dans son état de quasi-rigidification que je ne vois rien du tout.

Je continue pourtant à m'agiter jusqu'à ce que ma main heurte quelque chose de dur dans l'eau.

Je m'y accroche et, sous mes doigts gourds, je perçois de la chair.

Mila.

Son manteau en duvet l'entraîne vers le fond, l'empêchant de remonter à la surface.

Elle semble se débattre pour s'en débarrasser.

Je l'attire à moi et, ensemble, nous émergeons. Je repousse les cheveux qui lui collent au visage. Elle prend une goulée d'air, accrochée d'instinct à moi, dans sa hâte de sortir de l'eau.

— Calme-toi, je lui intime aussitôt, pendant que je nous rapproche du bateau en battant des jambes. Calme-toi ou tu vas nous noyer tous les deux.

Je la hisse par-dessus la coque, puis je grimpe à sa suite. Nous nous affalons pêle-mêle sur le sol. Les lèvres bleues et les dents claquantes, Mila est entourée d'une flaque d'eau glacée.

— Mais à quoi tu pensais ? je lui crie dessus. T'es dingue ? Pourquoi tu ne te tenais pas ?

Je la débarrasse de sa doudoune trempée, puis je jette un œil autour de moi à la recherche de quelque chose dans quoi l'envelopper. Rien.

— Merde, je marmonne. Je n'ai rien pour te réchauffer.

Ses cheveux mouillés sont collés en paquets dans son dos. Je lui frotte les bras.

— On doit regagner le rivage. Reste près du bord.

Elle s'accroche, sous le toit en fibre de verre qui la protège en partie du vent.

— Dé... Dé... Désolée, elle bredouille. J'aurais dû me tenir m... mieux. Mais toi, tu... tu n'aurais pas dû c... conduire aussi vite.

— Je sais, je lui réponds, soudain très las. Je suis désolé, Mila. C'est ma faute. On va regagner le rivage et je te sécherai.

Je redémarre le bateau et l'oriente vers la berge, aussi vite que possible. Le vent fouette ma chemise mouillée et, je ne plaisante pas, de petits cubes de glace se forment au niveau des coutures. Quand enfin je me gare dans mon emplacement, j'ai les doigts violets et je tremble de façon quasi incontrôlable.

Sitôt à quai, j'aide Mila à sortir du bateau malgré mes doigts gelés. À la façon dont elle trébuche, j'en déduis que ses membres à elle aussi sont complètement engourdis. Alors je la soulève dans mes bras, songeant que j'irai plus vite en la portant qu'en me calant sur son pas.

— Je p... peux marcher, elle lâche entre deux claquements de dents.

Je secoue la tête.

— Et moi je peux marcher plus vite.

Ses petits doigts, serrés sur mes épaules, sont pareils à des glaçons. De nouveau je secoue la tête.

— Tu es bonne pour une pneumonie, je lui annonce en déverrouillant la portière de la

voiture avant de l'installer sur le siège.

Pour la première fois, je regrette que mon véhicule soit un bolide de collection, et pas un modèle récent qui aurait eu des chauffe-sièges.

Les mains glacées et tremblantes, j'enfonce la clé dans le contact et quelques petites minutes plus tard, nous arrivons chez moi. La culpabilité m'a poussé à conduire plus vite que je ne l'aurais fait en temps normal sur un sol gelé.

La voiture à peine engagée dans l'allée, je presse le bouton d'ouverture du garage, histoire de ne pas avoir à m'escrimer avec la serrure de la porte d'entrée. Quelques secondes plus tard, je suis sorti du véhicule, que j'ai contourné jusqu'au côté passager pour en sortir Mila. Je la porte via le garage jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tes lèvres sont encore bleues, je lui annonce. On va te mettre sous une douche chaude.

— T... Toi aussi, tu en as besoin, elle me répond.

Son petit menton tremblote, et je n'arrive pas à déceler si c'est le froid ou une conséquence du choc psychologique.

Sans la reposer au sol, je la porte directement à l'étage, direction ma salle de bains. Je

l'installe sur les toilettes pendant que j'ouvre le robinet, puis reviens la débarrasser de toutes ses épaisseurs de vêtements glacés. Je sens toujours à peine mes doigts. Ils sont très froids, et pourtant ils me semblent presque chauds contre sa peau gelée.

— Mila, je suis désolé, vraiment. J'ai perdu mon calme et j'ai vu rouge, je n'aurais pas dû piloter comme ça. Je suis désolé.

Elle hoche la tête.

— Je sais. C'est bon. On... était en colère. C'est f... fait, maintenant. On n'en parle plus.

Je lui ôte son chemisier sans un mot supplémentaire puis l'aide à dégrafer son soutien-

gorge. Certes, elle n'est pas invalide, mais vu comme il est difficile pour moi de mouvoir mes doigts dans leur état de pétrification, j'imagine ce que ça doit être pour elle. Je l'oblige enfin à se relever, fais descendre son jean mouillé puis sa culotte, et je désigne la cabine de douche.

— Vas-y, entre, je lui indique tout en me déshabillant à mon tour, avant de la suivre.

Elle est déjà sous l'eau, repoussant ses cheveux en arrière tandis que l'eau brûlante diffuse sa chaleur dans tout son corps.

— Oh, mon Dieu, elle soupire, que c'est bon ! Ça fait mal aussi, mais, oh, là, là, que c'est bon !

Elle a les yeux fermés, mais ses lèvres sont en train de reprendre un peu de couleur. Je

lâche un soupir de soulagement et me glisse à ses côtés, sous le pommeau de gauche. Elle a raison. L'eau chaude me semble plus vivifiante que jamais.

— Putain, ce qu'il était froid, ce fichu lac ! je marmonne tandis que l'eau tombe sur moi en cascade.

Peu à peu, je retrouve des sensations dans mes orteils, sous la forme d'un millier d'aiguilles douloureuses.

— Merde, j'ai mal aux doigts de pieds.

Mila me signifie par un gémissement qu'il en va de même pour elle. Sans mentir, nous restons plantés sous l'eau chaude pendant au moins dix minutes, les yeux fermés et sans un mot, à profiter de la chaleur. Une fois que la porte de la cabine est couverte de buée et que mes tremblements ont cessé, je me tourne vers Mila.

Elle est nue, superbe et mouillée, pourtant cela m'importe peu en cet instant. Car il n'y a qu'une chose qui compte.

— Tu as cru que j'allais te frapper, je lui dis simplement.

Elle se tourne vers moi, sa peau a retrouvé une belle couleur rosée mais son visage arbore une expression coupable.

Et pourtant elle proteste. À voix basse.

— Non. Ce n'était qu'un réflexe. Une réaction machinale.

— Alors tu n'as pas cru que j'allais te frapper ? je répète, un sourcil haussé. Pourtant, tu as eu un mouvement de recul.

Elle baisse la tête.

— Je ne sais pas ce que j'ai cru.

Son honnêteté me soulage, mais elle m'inquiète aussi. Je tends une main vers elle et lui soulève le menton du bout des doigts.

— Peu importe que je sois fou furieux, jamais je ne lèverai la main sur toi. Tu comprends ? (Je plonge mon regard droit dans le sien.) Jamais, Mila.

Elle déglutit et ses grands yeux verts soutiennent les miens.

— Je suis désolé, elle admet. J’ignore pourquoi j’ai pu penser ça.

Je perçois alors quelque chose dans ses prunelles qui m’interpelle.

— Ton père frappait ta mère ?

La question reste suspendue entre nous tandis que Mila me fixe. Et puis, lentement, elle hoche la tête.

— Pas souvent. Mais parfois. Je les ai vus deux ou trois fois. Il la giflait ; elle le giflait.

Ils avaient une relation très passionnelle.

— Putain ! je marmonne, sous le choc, avant de l’attirer à moi. Mila, même une seule fois, c’est une fois de trop. Jamais je ne te frapperai. J’ai vraiment besoin que tu me croies.

Elle opine du chef en silence et je me rends compte qu’elle pleure. Et j’ignore si c’est à cause de ses parents ou à cause de notre dispute sur le bateau.

Je la serre encore un peu plus fort contre mon torse et pose les lèvres sur son front. Son corps mouillé et ferme est collé au mien. Je glisse une main derrière son dos pour l’enlacer étroitement.

— Mila, je ne te ferai jamais de mal. Pas comme ça.

Hochant de nouveau la tête, elle passe les bras autour de moi et, immobiles, chacun inhale l’odeur de l’autre, comme si on avait besoin l’un de l’autre pour respirer.

Sa langue plonge dans ma bouche et soudain mes mains se déplacent partout sur son corps, glissant de haut en bas le long de la douce humidité de son dos, de ses hanches.

J’aspire sa lèvre, je la retiens du bout des dents. Elle gémit dans ma bouche et j’avale son petit cri que j’adore.

Un désir fou pèse sur nous, un désir qui nous consume. Je la fais pivoter sur elle-même pour la coller au mur carrelé de la douche, et je me colle contre son corps tandis que je plonge de nouveau dans sa bouche. Je pourrais goûter cette fille éternellement, sans jamais m’en lasser.

Elle lève une jambe et l’enroule autour d’une des miennes. Mes mains remontent le long de ses cuisses pour lui prendre les fesses à pleines paumes, deux globes incroyablement parfaits, et elle se colle un peu plus contre moi, plus proche encore. Mon sexe est coincé contre elle et je sais qu’elle le sent.

Dur.

Humide.

Chaud.

— J'ai envie de toi ce soir, elle me glisse au creux de l'oreille. (Elle me mordille le lobe.) S'il te plaît, Pax.

Je m'écarte avec un grognement et la regarde droit dans les yeux.

— Je croyais que tu souhaitais attendre.

Elle m'offre un sourire à la fois charmeur et coquin.

— Oublie, elle me répond. Mais j'ai envie de faire l'amour avec toi. Maintenant.

De nouveau, je l'écrase contre moi et l'embrasse voracement. Bon sang, ce que ses lèvres sont douces ! Quand je glisse les doigts en elle, je la sens gémir à l'intérieur de ma bouche, haleter doucement. Elle a le goût du soleil.

— Tu es tellement belle, je lui dis d'une voix rauque, tout en déposant une ligne de baisers depuis sa gorge jusqu'à ses seins ronds. Tellement belle.

J'aspire son sein dans ma bouche et le suçote avec délicatesse. Elle m'attire contre elle, m'agrippe, me serre, ses mains glissent le long des carreaux de la douche. Son souffle est saccadé à présent, je l'entends, rauque et irrégulier.

Je passe à son autre sein, que je suce à son tour. J'adore titiller cette zone. Elle a la peau humide et douce, et quand elle ouvre les yeux sur moi, j'y vois toute la sauvagerie trouble du désir.

Elle a envie de moi. Voilà une notion qui m'échappe. Elle me désire autant que je la désire. Lâchant un grognement, j'enfouis le visage dans son cou.

Elle a la main posée sur mon sexe qui pulse, brûlant et lourd, dans sa paume. Je la veux comme jamais je n'ai voulu quoi que ce soit. Souriant de m'entendre grogner, elle entame un mouvement de haut en bas sur mon érection.

— Tu es tellement gros, elle murmure de sa voix douce.

Comme tu as de grandes dents !

Et tandis que je me penche sur elle, je redeviens le loup du conte. Le dos collé au carrelage, elle est belle et innocente. Et moi... pas.

Je ne la mérite pas. Je déglutis.

— Tu as envie de moi ? je lui demande, mes lèvres à un souffle des siennes.

Elle hoche la tête, fermant les paupières tout en me caressant le dos et les hanches.

— Alors ouvre les yeux et dis-le, je lui ordonne d'une voix saccadée. Dis mon nom.

Elle obtempère et plonge son regard dans le mien.

— J'ai envie de toi, elle murmure. Pax.

J'enroule ma langue autour de la sienne, qu'elle a mouillée et chaude. Je ne la mérite peut-être pas, mais elle me désire quand même. Mes tripes se serrent.

— Dis-le encore, je lui demande calmement.

Elle me dévisage de ses grands yeux écarquillés.

— Pax, elle lâche dans un souffle, je te veux.

— Putain !

En marmonnant, je m'écarte d'elle l'espace d'un instant pour pousser la porte de la cabine et sortir mon portefeuille de mon pantalon étalé au sol. Sitôt que j'en ai terminé avec le préservatif, je reviens sous l'eau et attire de nouveau Mila contre moi.

Et je la pénètre.

Une lumière vive explose derrière mes paupières, tellement c'est bon d'être en elle. Si mouillée, si étroite. Je pourrais mourir sur-le-champ, je n'aurais aucun regret.

Je m'enfonce plus profondément et Mila halète, puis elle s'agrippe à mon dos pour m'attirer à elle.

— C'est divin, elle gémit dans mon oreille.

Et une vague de chaleur me serre la poitrine. Dans un grognement, j'essaie de me concentrer sur tout ce qui pourrait m'empêcher de jouir déjà, même si je sais que ça ne sert à rien. Ses seins sont écrasés contre moi, mouillés et doux, et chaque fois que je glisse en elle, le frottement m'amène un peu plus près du point de non-retour.

Au moment où elle m'attire encore plus contre elle, je sais qu'elle représente tout ce qui est lumineux et ce qu'il y a de mieux au monde.

Je continue mes va-et-vient, la chaleur qui monte entre nos corps humides me rend complètement fou.

— Je vais jouir, je lui avoue d'une voix rauque, le visage enfoui dans son cou.

Elle ouvre les yeux et les fixe sur moi.

— Oui, jouis, elle répond simplement.

Ensuite, comme elle enfonce sa langue dans ma bouche, je ne peux plus me retenir.

Mon sexe pulse en elle tandis que le sien se resserre autour de mon membre. Je la maintiens contre le mur, le souffle court, et après une bonne heure – du moins, c’est l’impression que ça me donne –, nous glissons tous deux au sol. Mila dans mes bras et l’eau battant sur nous.

Je suis incapable de parler. Je me contente de la garder sur mes genoux, lovée contre moi, et l’instant me semble immense. Nous restons assis dans la même position pendant longtemps, jusqu’à ce que l’eau commence à refroidir.

Mila lève la tête.

— C’était incroyable, elle murmure.

S’écartant légèrement, elle me caresse le visage. Je me frotte contre sa main et ferme les yeux.

— Tu es beau.

À ces mots, mon ventre se noue.

— Je ne suis pas beau, je lui réponds. Loin de là.

— Si, tu l’es, elle insiste. Tu vas devoir me croire sur parole.

Je secoue la tête, sans pour autant relâcher mon étreinte. Elle appuie son front contre mon torse.

— L’eau refroidit, elle fait remarquer d’une voix endormie.

Ses jambes sont mêlées aux miennes, son corps est enroulé autour du mien. Elle ne semble pas gênée par l’eau, cependant nous avons eu tous les deux notre dose d’eau froide

pour la journée.

À contrecœur, je me redresse et aide Mila à se relever. Je la fais sortir de la douche et l’essuie, avant de me rendre à la chambre pour lui dégoter un tee-shirt que je lui passe.

— Reste avec moi cette nuit, je lui demande, les yeux rivés aux siens. Tu es fatiguée, je suis fatigué, et il fait froid dehors. Reste.

Elle m’offre un grand sourire.

— C’était prévu depuis le début, elle répond, espiègle. J’ai laissé exprès mon sac dans ma voiture, au *Hill*.

Je la dévisage.

— Tu veux dire... tu allais... ce soir ?

Elle éclate de rire.

— Ben dis-le, Pax. Ça n'est pas si compliqué à deviner : oui, ce soir, j'étais prête.

Je ne peux m'empêcher de ricaner, secouant la tête d'incrédulité.

— Tu aimes me laisser dans le doute, hein ?

Et sur ces mots, je l'entraîne jusqu'au lit, où je l'assieds sur mes genoux.

Elle hoche la tête, ses yeux scintillent.

— Ça apporte un peu de piquant, non ?

Je pose ma bouche sur la sienne, imposant le silence à tout ce qu'elle croyait ajouter encore. Couvrant son corps du mien, je l'enfonce dans le moelleux de mon lit tout en faisant glisser mes lèvres le long de son cou, ses bras, ses mains. Je lui embrasse les paumes, avant de lever les yeux vers les fenêtres.

— Il y a une tempête hivernale sur le lac, je lui signale.

Elle se retourne pour regarder avec moi.

— Heureusement qu'on est revenus, elle fait remarquer.

Et nous observons les nuages sombres qui enflent et roulent au-dessus de l'eau. Un éclair déchire la pénombre et l'air semble chargé d'électricité.

— Heureusement, en effet, je réponds en baissant les yeux vers elle. On est bien mieux allongés nus ici.

En pouffant, elle m'attire contre elle et introduit de nouveau sa langue dans ma bouche. Et je décide que c'est là sa place, à cette langue délectable. Je glisse les mains sous ses fesses pour remonter sa cuisse au niveau de ma hanche.

— Là, c'est la place de ta jambe, je l'informe avec assurance.

Je la sens sourire contre mes lèvres.

— Ça risque de rendre mes déplacements difficiles, elle réplique tout en faisant descendre ses doigts le long de mon dos.

— On va trouver une solution, je grogne en glissant mes doigts en elle.

Elle gémit et s'arc-boute à la rencontre de ma main, juste au moment où un coup de tonnerre retentit dehors. Et puis nous cessons de parler tandis que notre propre tempête fait rage à l'intérieur de ma

chambre.

17

Mila

La dernière chose à laquelle je pense avant de franchir le seuil brumeux du sommeil, c'est aux bras de Pax, forts et chauds. Protecteurs.

Je n'oublierai jamais la sensation, quand il a plongé dans le lac à ma suite et m'a tirée

des eaux glaciales pour me mettre hors de danger. Cette fichue doudoune m'entraînait vers

le fond et je n'arrivais pas à l'enlever. Pax m'a sans doute sauvé la vie. C'est ironique, sachant le peu de souci qu'il a de la sienne, de le voir aussi protecteur de la mienne.

Je me pelotonne un peu plus contre lui, contre son torse puissant. Le visage collé contre son cœur, j'entends ses battements sourds contre mon oreille. C'est son rythme régulier qui m'apaise et me permet de m'endormir.

Et puis je rêve.

Baissant les yeux, je découvre mon corps baigné de soleil, étincelant d'une lumière qui

brille sur ma peau.

Je suis à nouveau dans l'église.

Mais cette fois, c'est différent.

Au lieu de la robe noire que je portais aux funérailles de mes parents, je suis vêtue d'une robe de coton légère, quasi transparente. Et mon père est assis à l'avant de l'église, à la place des cercueils. Mais pas dans les rayons du soleil. Il est assis dans la pénombre.

Mon pouls s'accélère car c'est la première fois que l'un de mes parents m'apparaît dans

un rêve. Ça fait du bien de revoir le visage de mon père. Je me rue vers l'aile de l'église, dans sa direction, mais mes pieds refusent d'avancer aussi vite que je le voudrais. C'est frustrant, parce que je veux courir, alors qu'ils refusent de coopérer. Je finis tout de même par atteindre mon père.

Je me plante devant lui et je l'observe. Il porte sa vieille chemise de flanelle verte, sa préférée, et un jean déchiré, celui qu'il mettait toujours pour travailler dans la cour.

Il sourit.

— Bonjour, ma puce.

— Bonjour papa, réponds-je, malgré la boule que je n'arrive pas à avaler au fond de ma gorge. Je suis tellement contente de te voir.

Il me sourit, de ce sourire que je l'ai vu faire un million de fois au fil des ans, et il me tend les bras. Je me love contre lui. Il sent cette odeur qui lui était propre, mélange d'épices et de menthe. Je le respire en pleurant et le serre fort.

Mais au bout de quelques minutes, il me repousse.

Je le regarde fixement, lui et ses grandes mains qui m'ont enlacée mille fois, qui ont baigné mon chien, poussé mon vélo et giflé ma mère. Je déglutis et plonge dans ses yeux.

— Papa, pourquoi tu as frappé maman ?

L'air surpris, il lève les mains, paumes vers le ciel.

— Je n'en sais rien, répond-il calmement. Parce que je ne suis pas parfait. Ta mère et moi, on aurait dû se faire aider, au sujet de notre mariage. On s'aimait, mais on était malsains l'un pour l'autre. Je suis désolé que tu aies assisté à ça.

— Comment peut-on aimer quelqu'un et lui faire du mal ?

Au moment où je lui pose ma question, je sens des larmes ruisseler sur mes joues. Papa tend sa grande main et les essuie.

— C'est l'une des ironies de la vie, me répond-il doucement. Parfois on fait du mal à ceux que l'on aime le plus.

— Mais on ne devrait jamais faire mal à quelqu'un de cette façon, lui répliqué-je. Se laisser aller à ce genre de colère, c'est de la couardise.

Il me dévisage.

— Alors peut-être que j'étais couard. Mais j'étais quand même un homme bien, il se trouve juste que j'avais mauvais caractère. Je t'aime, ma puce.

J'ai l'impression d'être clouée au sol, engourdie, alors que je commence à comprendre.

Peu à peu, je ne sais ni pourquoi ni comment, les pièces du puzzle s'imbriquent dans mon esprit et soudain je saisis ce que ces fichus rêves essayaient de me dire, depuis tout ce temps... avec leurs cercueils en noir et blanc, le soleil et l'ombre.

La vie n'est ni toute noire ni toute blanche. Les gens ne sont ni totalement bons ni totalement mauvais. Je me suis tellement concentrée sur le sens de la vie, après le décès de mes parents, que j'en ai oublié cette réalité. Parce qu'au fond, même si je refusais de l'admettre, y compris à moi-même, la relation versatile de mes parents me pesait. Du coup,

je pense que je les jugeais.

La vérité, cependant, c'est que la vie est un mélange de bien et de mal, de diverses nuances de gris et de blanc. Je pense que j'ai toujours eu peur de m'impliquer dans une relation avec quelqu'un, parce

que je redoutais de finir dans le genre de relation qu'entretenaient mes parents ou de commettre une erreur.

Mais la vie est faite d'erreurs.

Je déglutis avec peine, sans quitter mon père des yeux.

— Je t'aime, papa.

Il hoche la tête. Ses yeux sont emplis de gentillesse et d'amour.

— Tu me manques.

— Je sais, me répond-il.

Et bien qu'il reste assis, immobile, il commence à disparaître, jusqu'à n'être plus là du tout et je me retrouve seule.

Sauf que je ne suis pas seule. Je sens la présence de Pax, même si je ne le vois pas. Je me tourne, mais il n'est pas là.

Soudain je me réveille et je croise son regard posé sur moi.

— Ça va ? me chuchote-t-il. Tu rêvais.

Ses bras se resserrent autour de moi.

— Je viens de faire un rêve très étrange, murmuré-je. J'ai rêvé de mon père, pour la première fois depuis sa mort. Je lui ai demandé pourquoi il frappait ma mère et en gros, il

m'a répondu qu'il n'était pas parfait. Mais que ça ne faisait pas de lui une mauvaise personne pour autant. Que ma mère et lui auraient dû voir un conseiller matrimonial, aide

qu'ils ont toujours négligée.

Pax rive sur moi ses yeux dorés, dont la chaleur semble éclairer la pièce plongée dans l'obscurité.

— Tu as raison, commente-t-il enfin. On peut avoir des défauts et être tout de même une bonne personne, ou du moins avec un grand cœur. D'où tu crois que ça t'est venu, ce rêve ? Du fait que je t'ai questionnée sur tes parents, tout à l'heure ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Peut-être. Depuis leur mort, je fais un rêve étrange, de façon récurrente, et je crois que c'est une chose que mon subconscient essaie de me dire depuis un moment. Après leur décès, je me suis démenée avec ma vie. Ils me manquaient beaucoup, et

en même temps je leur en voulais à cause de leur relation. Ils s'aimaient – presque à la folie –, mais ils étaient malsains l'un pour l'autre. Ils avaient du mal à communiquer.

Pax ne me quitte pas des yeux.

— Ton père t'a frappée ?

Je secoue immédiatement la tête.

— Non. J'ai reçu quelques fessées quand j'étais gamine, mais réellement frappée, non.

C'étaient de bons parents. Leur problème, c'était qu'ils se poussaient toujours à bout, et ça prenait des proportions folles, jusqu'à la perte de contrôle.

Déjà Pax secoue la tête.

— Non, on ne perd jamais le contrôle, argue-t-il. Pas dans ce genre de situations. Cela dit, tu as raison, tes parents auraient dû se faire aider. Je suis désolé qu'ils s'en soient abstenus.

Fermant les yeux, je retourne me pelotonner dans ses bras.

— D'une certaine façon, je pense que mon rêve portait un message : que tout va bien se passer et que je devrais faire confiance à mon instinct. Or mon instinct me souffle que j'ai raison d'être avec toi. Toi et moi, on n'est pas mes parents et notre relation ne sera jamais la même que la leur. Nul n'est parfait, tu as des soucis à gérer, mais on va les surmonter, Pax.

Je le sens sursauter. Et soudain, il est crispé contre moi.

— Tu penses que ton rêve constituait un message de ton père, t'autorisant à être avec moi ?

De nouveau, je hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Peut-être.

Il secoue la tête.

— Pas du tout. Non que je ne croie pas en ce genre de choses, mais il n'y a aucune chance que ton père t'ait donné sa bénédiction pour que tu te lies à moi. Aucune chance, je

te jure. Tu as rêvé ce que tu aurais aimé l'entendre dire. Tu essaies de donner un sens à tout ça. Ce qui est normal, on a réveillé tes souvenirs, ce soir.

Je refuse de le laisser me convaincre.

— On va devoir accepter d'être en désaccord sur ce point, alors. Mais pour l'instant, rendormons-

nous.

Ce que nous faisons. Pax resserre son étreinte et je sombre dans ses bras.

Quand je me réveille, il est toujours assoupi près de moi. Et ses bras sont toujours étroitement enlacés autour de mon corps. Je crois qu'on n'a pas bougé d'un millimètre. Le soleil qui se déverse par les fenêtres me fait cligner les yeux. Je suis tellement bien que je n'ai pas envie de me lever pour fermer les persiennes. D'un autre côté, si je ne le fais pas, je ne réussirai jamais à me rendormir.

Or je ne suis pas prête à commencer la journée. Je veux rester encore un peu au lit avec Pax.

Délicatement, je m'extrais de ses bras et me glisse hors du lit pour m'approcher sans bruit des fenêtres. Je trouve les ficelles qui actionnent la fermeture des persiennes et commence à tirer dessus, tout en baissant les yeux vers la pelouse derrière la maison.

Soudain, je me fige.

Une sensation glacée me remonte de la base de l'échine jusqu'à celle du cou et une sensation d'horreur ricoche à l'intérieur de ma cage thoracique.

Quelqu'un est allongé sur la pelouse, là, dehors, dans le froid et le vent. Je regarde plus attentivement et distingue une jambe pâle, chaussée de talons pointus, puis une touffe

de cheveux marron ébouriffés.

Jill.

Mais qu'est-ce que... ?

Mes mains relâchent les persiennes pour venir se poser sur ma bouche.

Jill ne bouge pas et son corps est tordu dans une posture bizarre. Elle a le visage tourné de l'autre côté, vers le lac. Elle est trop immobile. Le vent lui rabat les cheveux sur le visage, mais c'est bien la seule chose qui bouge.

— Pax ! hurlé-je, courant le secouer. Réveille-toi. Réveille-toi ! Jill est sur ta pelouse.

Il se relève, groggy, secouant la tête dans un effort manifeste pour enregistrer ce que je

lui dis. Au bout de quelques secondes, je vois sur son visage qu'il vient de comprendre. Il saute hors du lit. Nous enfilons des vêtements à la hâte avant de courir jusqu'à l'arrière de la maison.

Sans hésiter, Pax se précipite sur Jill. Quant à moi, je dois avouer que je ne bouge pas

tout de suite. Comme si la peur me pétrifiait. J'ignore exactement ce qu'elle a, mais ça ne me dit rien qui vaille.

Pax s'agenouille pour l'examiner, mais très vite il relève vers moi des yeux graves.

Je dois me forcer à approcher.

— Tu peux appeler la police ? me demande-t-il calmement.

Je regarde Jill. Ses yeux sont grands ouverts. Voilés. Ils ne cillent pas. Elle est morte. Je recule, les mains sur la bouche, tandis que l'horreur me submerge. J'ai envie de hurler, mais je me retiens.

Elle a du vomi sur son chemisier et son menton. Il a aussi coulé le long de son bras jusqu'à sa main, où il a gelé. Couleur rouille orangée. Un haut-le-cœur me soulève et je me

détourne. Pax se lève pour venir m'envelopper de ses bras.

— Allons appeler la police, me dit-il gentiment. Ne regarde plus, ça ne sert à rien.

— Mais on ne peut pas la laisser comme ça ! répliqué-je. Il fait froid. Depuis combien de

temps tu penses qu'elle est là ? Hier soir ? Tu crois qu'elle t'envoyait ses SMS d'ici ?

Je le regarde fixement, les yeux écarquillés, et il me prend par le coude.

— Mila, elle ne ressent plus le froid, désormais. On doit appeler la police. Et je n'ai pas

la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait au moment où elle m'envoyait ses SMS.

Je m'abstiens de dire ce que nous pensons tous les deux. Si seulement il lui avait répondu, cette horreur aurait pu être évitée. Je n'ose plus le regarder en face car je ne veux pas qu'il lise dans mes pensées.

— Elle a fait une overdose ?

Je parviens à poser ma question calmement, tandis que nous retournons, crispés, à la maison. En montant l'escalier qui conduit à la cuisine, Pax secoue la tête.

— Je n'en sais rien, mais c'est sûr que ça y ressemble.

Il se tourne vers moi.

— Tu peux faire du café, pendant que je téléphone ?

Je hoche la tête et me mets en quête du nécessaire. En un sens, ça me fait du bien de

me concentrer sur une activité terre à terre, de laisser agir mes mains sans avoir à réfléchir –

mesurer la dose de café, verser l'eau dans le réservoir. L'arôme emplit mes narines et je suis plantée là, les mains agrippées au comptoir, quand Pax réapparaît derrière moi.

— Ils sont en chemin. J'ai oublié de mettre tes vêtements au sèche-linge, hier soir, mais

je dois avoir un survêtement à te prêter.

J'acquiesce et le suis à l'étage, où il me dégote une tenue de jogging qu'il me tend.

— C'est beaucoup trop grand, mais il y a une cordelette à la taille. Ça va aller ?

Il me regarde m'asseoir sur le lit en tremblant.

— Pax, ça aurait pu être toi. Ça aurait pu être toi, là, dehors.

Une boule me bloque la gorge, et je ne sais pas quoi ajouter. C'est la seule pensée qui me traverse l'esprit : ça aurait pu être Pax. Si je n'étais pas tombée sur lui, cette fameuse nuit sur la plage, ça aurait été lui. Voir Jill comme ça me l'a fait comprendre, et je reçois ce constat comme un pieu en plein cœur.

Pax se laisse tomber sur le lit à côté de moi et m'oblige à le regarder.

— Mais ça n'était pas moi. Et je ne vais plus prendre de drogue, donc ça ne sera jamais moi.

Son regard est déterminé, fort, et je sens mes poumons trembler quand je prends une inspiration.

— J'ai besoin que tu me le promettes.

— Je te le promets, répond-il avec fermeté.

— OK.

— OK ?

Il hausse un sourcil et je hoche la tête.

— OK.

Il se penche vers moi et m'embrasse sur le front. Je meurs d'envie de m'effondrer contre son torse, mais je me retiens. À la place, j'enfile le survêtement et nous retournons au salon pour attendre la police. Qui ne met pas longtemps à débarquer. Découvrir un cadavre dans son jardin, ça n'arrive pas tous les jours.

Pax répond à un million de questions, ensuite ils m'en posent quelques-unes à moi aussi. Est-ce que j'étais avec Pax la nuit dernière ? Jill l'avait-elle vu plus tôt dans la soirée ?

Etc. Etc.

Nous répondons à toutes leurs interrogations, puis Pax informe l'un d'eux que Jill a deux enfants, mais qu'il ignore son adresse ou même qui s'en occupe quand elle sort. Un détail qui me surprend et me rend follement triste.

— Il faut croire que je ne savais pas grand-chose sur elle, admet Pax.

Il a l'air las. Pas vraiment triste, juste très fatigué. Il s'agrippe à sa tasse de café pendant que les officiers de police prennent des notes et posent encore des questions.

Recroquevillée sur le canapé en attendant que tout soit fini, je me sens gelée. Par la fenêtre, je vois le médecin légiste qui pousse un brancard vers le corps de Jill, puis ils la chargent dessus et l'enferment dans un sac à fermeture Éclair noir.

L'irréversibilité de la chose me frappe avec la brutalité d'une gifle.

Elle a disparu, juste comme ça. Je me sens vide et triste, comme si l'espace d'une seconde, toute trace de l'existence de cette femme s'était évaporée, sans tambours ni trompettes. Je ne la connaissais même pas, alors je ne comprends pas du tout pourquoi sa

mort m'affecte autant.

Hormis la prise de conscience que cela déclenche : ça aurait pu être Pax.

J'ignore comment je peux gérer ça. Et si le prochain cadavre sur lequel je tombais était

celui de Pax ? Et s'il surestimait sa capacité à rester clean ? Je ne suis pas certaine d'être assez forte pour le découvrir.

Je sens son regard sur moi, comme s'il entendait mon désarroi.

Je lève les yeux et croise les siens, hésitants et doux. Il hausse les sourcils, comme pour demander : « Ça va ? »

Je hoche la tête. Oui, ça va.

Et j'esquisse un sourire pour le prouver.

Sauf que j'ignore si je vais vraiment bien.

Autrement dit, mon sourire était mensonger.

Je ferme les paupières.

18

Pax

— Ça a dû être horrible pour vous, commente tranquillement le Dr Tyler, tout en prenant des notes dans son fichu petit carnet. De trouver Jill comme ça, dans votre jardin.

Ça aurait flanqué un coup à n'importe qui.

Il s'interrompt et me regarde fixement. Voilà déjà trente minutes que je suis ici, et pour

être honnête, j'ignore pourquoi je suis venu. Hormis que je ne sais pas comment gérer tout

ce qui arrive dans ma vie. J'ai un peu l'impression de patauger, en fait, comme si j'avais perdu toute maîtrise des événements. S'il y avait bien un truc que j'aimais, avec la drogue, c'était que ça me donnait toujours l'impression de tout contrôler... même quand j'en étais bien loin.

— Bien sûr que c'était horrible, je réplique. Il y avait une personne morte sur ma propriété. C'était flippant.

Le Dr Tyler m'observe.

— Il y avait une personne morte sur votre propriété, une personne avec laquelle vous avez eu des relations sexuelles. Et qui avait essayé de vous contacter avant de mourir. Votre implication dans cette affaire n'est pas banale, Pax. Vous devez affronter les sentiments que vous ressentez, quels qu'ils soient. Pouvez-vous me dire ce que vous éprouvez ?

— Eh bien, je suis en colère, je réponds avec un regard noir. Pourquoi il fallait qu'elle vienne faire son overdose chez moi ? Pour me prouver quelque chose ? Je lui avais dit que c'était terminé, entre elle et moi – non qu'il y ait jamais eu un « elle et moi », d'ailleurs.

Disons plutôt qu'on se rendait service mutuellement. C'est tout. Je ne connaissais même pas son nom de famille.

Le Dr Tyler me jette un regard songeur qui me donne l'impression qu'il essaie de me sonder.

— Est-ce vraiment parce qu'elle est morte chez vous, que vous êtes en colère ? il me demande enfin. Ou bien êtes-vous en colère de n'avoir pas été avec elle ? Ou de ne pas avoir été là pour elle quand elle vous a appelé à l'aide ? Savez-vous ce que disaient ses messages ? Ou avez-vous jeté votre téléphone par-dessus bord avant de les lire ?

Voilà, je suis furax, maintenant. Parce qu'il a raison. Je me suis posé les mêmes questions.

— Vous essayez de suggérer que tout ça est ma faute car je n'ai pas répondu à ses SMS ? Cette nana était malade. C'était une junkie, elle avait besoin d'aide. Je lui avais conseillé de se faire soigner, mais elle avait choisi de ne pas le faire.

Le docteur lève une main.

— Bien sûr, je ne suis pas en train de dire que c'était votre faute, il affirme sur un ton

apaisant. Il n'en est rien. Elle était responsable de ses actes. Je me demandais simplement si vous aviez eu l'occasion de lire certains de ses messages. Cela aurait pu vous fournir des explications, afin que vous puissiez tourner la page. J'imagine que vous ressentez de la culpabilité et peut-être même le besoin de consommer de la drogue. Je veux vous aider à gérer ces émotions.

Je secoue la tête.

— Je n'ai pas besoin de tourner la page. Quelqu'un que je connaissais est mort. Je n'étais pas amoureux d'elle. J'ai lu un ou deux de ses SMS. Elle réclamait de la came et semblait très en manque. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle s'est procuré la dose qui a causé sa mort. La seule culpabilité que j'éprouve concerne le fait que j'aurais dû cesser de lui en fournir depuis longtemps. J'ai contribué à son état d'esprit en lui procurant sa drogue ces deux dernières années. Voilà une chose dont je suis responsable. Je la plains

de n'avoir pas pu arrêter, mais c'est tout. Et non, je ne ressens pas le besoin de consommer moi-même. Loin de là, en fait. J'en ai assez de parler de tout ça, là. On peut en revenir à mes problèmes ?

— Dans un instant, il me répond. Je suis curieux au sujet de Mila. Comment tout ceci l'a-t-il affectée ?

Je me tais et les battements de mon cœur s'accélèrent. Chaque jour, cette semaine, depuis « l'incident », comme on le désigne entre nous, j'ai éprouvé la même panique en revoyant dans ma tête le regard de Mila, ce fameux matin. Un regard qui semblait dire que

c'était ma faute et qu'un jour, je finirais peut-être comme Jill. Et qu'elle n'était pas du tout prête à affronter tout ça.

Je déglutis, mais ma gorge est si sèche que je l'entends.

— Mila est une guerrière, je lui réponds. Elle est restée tout le temps que la police posait ses questions, elle s'inquiétait pour les enfants de Jill. Elle a un grand cœur.

— Elle n'a donc pas fait de parallèle entre Jill et vous ?

Le ton est dubitatif. Et j'ai soudain une furieuse envie de lui envoyer mon poing dans la figure.

— Bien sûr que si. Elle m'a dit que ça aurait pu être moi. Et je lui ai promis que ça n'arriverait jamais.

— A-t-elle accepté cette réponse ?

Le stylo du Dr Tyler marque une pause.

Je l'imite.

— Je n'en sais rien. Elle a eu l'air. Mais elle s'est montrée calme, cette semaine. Sur la réserve. J'ignore si c'est parce qu'elle digère l'incident ou pas.

— Craignez-vous qu'elle ne soit pas en mesure de reprendre votre relation à l'endroit où elle en était avant que tout cela n'arrive ?

Plus que tout au monde.

Mais je ne vais pas lui avouer une chose pareille.

Je me contente de lui répondre un simple : « Oui. »

Le docteur regarde son carnet et il écrit. Un jour, j'aimerais bien voir ce qu'il y note, au juste.

— À présent, j'aimerais changer de sujet, je répète fermement. J'ai assez parlé de Mila.

Je rive sur lui un regard glacial. Il lâche un soupir et hoche la tête.

— OK. Changeons de sujet alors. Avez-vous encore fait des rêves ?

— Oui. Plusieurs fois cette semaine. Toujours les mêmes. Je suis dans une pièce sombre

et je n'y vois pas grand-chose, mais j'entends ma mère. Comme si elle me suppliait.

Apparemment, je n'arrive pas à dépasser ce stade-là du rêve. C'est frustrant, car j'ai la sensation que ça cache autre chose.

Le docteur m'observe tout en faisant rouler le stylo sur ses cuisses.

— Parfois l'esprit d'une personne se protège coûte que coûte. Il procède en élevant des

barrières et en effaçant des souvenirs. Si je devais deviner, je dirais que ce rêve est un souvenir, en réalité. Et que votre esprit ne souhaite pas se remémorer le reste car ce sera très douloureux.

Je fixe sur lui des yeux ronds.

— Vous pensez que je rêve de quelque chose qui s'est vraiment passé ?

Il hoche la tête.

— Je crois, oui. Je peux me tromper, mais la seule façon de le découvrir, c'est de laisser

votre rêve se dérouler jusqu'au bout.

— Impossible, je réponds en secouant la tête, frustré. Il s'arrête systématiquement au même endroit, quand je suis dans l'obscurité et que j'entends ma mère. Je me réveille toujours à ce moment-là, en sueur la plupart du temps.

Le docteur opine du chef.

— Il existe un moyen, si vous êtes d'accord pour l'essayer.

J'attends, sans être bien certain de vouloir en savoir plus.

— Avez-vous déjà été hypnotisé ? il me demande.

— Ça non alors ! Pas question que je me fasse hypnotiser. C'est quoi ce cabinet, un repaire de charlatans, ou quoi ?

Je m'apprête à me lever, mais le psy lève une main.

— Attendez, Pax. L'hypnothérapie est un outil tout à fait reconnu et très utile. Rien à

voir avec du charlatanisme. Il s'agit de simples techniques de relaxation guidée, qui permettent au patient de se concentrer sur le détail qui empêche de laisser sortir le reste. La plupart des psychiatres sont formés à cette technique et en fait, c'est l'une de mes spécialités. Si vous souhaitez réellement savoir de quoi vous rêvez, c'est la meilleure façon de le découvrir. Ça fait tomber les barrières mises en place par votre esprit, en vous permettant de voir ce que vous essayez de vous cacher à vous-même.

Merde.

Il fallait vraiment qu'il formule ça de cette façon ? Parce qu'évidemment, il sait que je meurs d'envie de savoir ce que mon esprit essaie de me dissimuler.

Je me cale au fond de mon siège.

— Combien de temps ça va prendre ? je demande, hésitant.

— Pas autant qu'on pourrait le croire. Et je pense que ça pourrait marcher pour vous.

Le ton est rassurant, et il m'observe patiemment. Je finis par lâcher un soupir.

— OK, je marmonne. Je vais tenter l'expérience, mais vous n'avez pas intérêt à me faire aboyer comme un chien ou des conneries dans le genre. Et je ne veux pas me lancer là-dedans aujourd'hui, mais bientôt.

Le Dr Tyler sourit.

— Ce type de pitreries n'arrive que dans les films. Et on peut réaliser une séance d'hypnose quand vous le désirez. Je la programme pour notre prochain rendez-vous, à moins que vous ne m'indiquiez le contraire.

Il griffonne quelques lignes supplémentaires dans son carnet.

— Vous avez utilisé votre ordonnance de Xanax ? il me demande ensuite, relevant les yeux.

Je secoue la tête.

— Non. Je vous avais dit que je n'en avais pas besoin.

— Tant mieux, alors. Cela démontre une grande force de caractère, c'est encourageant.

J'ai l'impression que vous avez vraiment envie d'évoluer dans le bon sens.

J'acquiesce et, pour la première fois de la journée, je suis satisfait d'une chose que j'ai accomplie. Ce charlatan de psy a raison : j'évolue vraiment dans le bon sens. J'effectue des changements qui sont peut-être maladroits ou erronés, mais au moins j'avance.

Mila

C'est drôle comme tous les jours se confondent quand on n'y prête pas attention.

Cela fait des semaines que Jill est morte. Des semaines que le mauvais pressentiment et

les doutes se sont installés. Des semaines que Pax ne me donne pas la moindre raison de douter de lui. Il est parfait. Incroyablement, absolument parfait. Si parfait, en réalité, que je ne peux m'empêcher d'attendre que tombe la seconde chaussure. Et pour l'instant, rien.

Je me gare dans l'allée devant la maison de mes parents, enfin, la maison de Madison,

vu que c'est elle qui y vit, désormais. Mais pour être très honnête, ce sera toujours la maison de mes parents. Je pense d'ailleurs que Madison ressent la même chose, et je ne lui en voudrais pas si, à un moment donné, elle souhaitait la vendre pour s'en acheter une vraiment à elle.

Je retire la clé du contact et remonte le trottoir gelé jusqu'à la porte. Maddy ouvre avant même que j'aie le temps de frapper.

— Je suis contente que tu sois là, me lance-t-elle sans me saluer. Essaie ça.

Et elle me fourre une tasse chaude entre les mains, dont je renifle le contenu en pénétrant dans la maison, après avoir tapé la neige collée à mes bottes sur le pas de la porte.

— Du chocolat chaud ?

Elle hoche la tête.

— Le meilleur chocolat chaud que tu aies goûté de ta vie, corrige-t-elle avec certitude.

Du bon chocolat chaud à l'italienne, bien épais. Je fais des essais pour le restaurant. Il est si épais que la cuillère reste plantée dedans, littéralement.

Je sirote le liquide dense et crémeux, qui descend le long de ma gorge comme le meilleur des desserts.

— Punaise, c'est hyperbon, commenté-je. Ça, c'est un futur succès.

Elle tend la main pour récupérer la tasse, mais je l'en empêche.

— Il faudra me passer sur le corps.

Elle lève les yeux au ciel.

— OK. Dis-moi, qu'est-ce que tu venais chercher au fait ? J'ai oublié.

Je retire mon manteau.

— Je voulais juste farfouiller dans le tiroir à souvenirs de maman. Je me sens nostalgique, les parents

me manquent. Alors je me suis dit que j'allais regarder ses babioles.

Madison me jette un regard compatissant.

— Je comprends ce que tu ressens. La semaine dernière, j'étais dans le même état. Leur absence me pèse affreusement.

Ses yeux s'emplissent de larmes, mais elle s'éloigne vers la cuisine. Madison n'est pas une grande pleureuse.

— Tu sais où trouver le tiroir, lance-t-elle en agitant la main. Je serai dans la cuisine.

Elle me laisse seule et je me dirige dans le couloir, vers la chambre de nos parents.

Même si c'est la plus grande pièce de la maison, Madison n'a pas eu le cœur de la débarrasser pour y dormir. Elle a gardé son ancienne chambre, et celle de papa et maman

est restée en l'état.

J'entre. C'est si calme qu'on croirait presque un mausolée. Si je ferme les yeux, je peux

faire semblant de sentir encore le parfum de ma mère qui flotte dans l'air. Évidemment, c'est impossible. Il y a plusieurs années qu'ils sont morts. Son parfum s'est évaporé depuis longtemps.

Mais pas ses souvenirs.

Je fais coulisser le tiroir du haut de sa commode et le retire complètement pour l'emporter jusqu'au lit. Alors que je m'assois sur la couverture fleurie, les nombreux après-midi passés là avec elle après l'école me reviennent en mémoire. Je m'installais ici-même pendant qu'elle se préparait pour partir travailler au *Hill*. Elle s'asseyait à sa coiffeuse et se bouclait les cheveux, se vaporisait du parfum, et nous discussions de ma journée.

Dieu qu'elle me manque !

Je commence par feuilleter les photos de son tiroir. Elles sont rangées en paquets informels, retenues ensemble par de vieux élastiques. Il y en a en noir et blanc, de sa jeunesse et d'autres, de la mienne. Mon cliché préféré est là : celui de mon père et moi tenant un énorme poisson attrapé dans le lac Michigan par un superbe après-midi d'été.

J'avais huit ans et une moustache en chocolat au-dessus des lèvres, et mon père portait son bob de pêche.

Je souris à ce souvenir.

C'était vraiment une belle journée. Maman et Maddy étaient restées sur la plage, écœurées par le poisson et l'appât. Mon père m'avait tapé sur l'épaule, et on avait pêché pendant des heures. Je me sentais importante, parce que moi, j'avais de l'estomac et que je

pouvais lui tenir compagnie.

Je replace la photo dans son tas et remets le caoutchouc usé.

Je feuillette ensuite de vieilles lettres de mon père à ma mère, et même de vieilles lettres de ma grand-mère. Ma mère gardait tout, c'était une sentimentale. En des moments

comme celui-ci, je lui en suis reconnaissante.

Alors que je remue le tiroir, j'entends quelque chose rouler. À tâtons, je découvre une bague dans un coin. Un large anneau en or rose, avec la mention L'AMOUR NE MEURT

JAMAIS gravée à l'intérieur. Ma poitrine se serre. Je me rappelle cette bague. C'était l'alliance originale de maman. Elle avait dû cesser de la porter après avoir accouché de Maddy, car l'anneau était devenu trop petit pour elle. Alors papa lui avait offert un magnifique diamant, et elle avait pris l'habitude de le porter à la place.

Mais aujourd'hui, avec ce simple anneau à la main, je me sens soutenue, en quelque sorte. L'amour ne meurt jamais. Quel sentiment puissant. Le seul fait de tenir le métal frais dans ma main me requinque, comme si d'une certaine façon j'étais connectée avec mes parents. Je passe la bague à l'annulaire de ma main droite. Elle me va parfaitement.

Je fais glisser le tiroir et vais retrouver Maddy à la cuisine.

— Ça te dérange si je la garde ? lui demandé-je en exhibant ma main. C'est la première alliance de maman.

Ma sœur secoue la tête.

— Aucun problème, prends-la. Tu m'as donné son diamant, c'est la moindre des choses.

Elle m'offre son plus beau sourire de grande sœur, et je ne peux m'empêcher de la serrer dans mes bras.

Nous nous installons sur ses chaises de cuisine, les coudes sur la table.

— Je t'aime, tu sais, dis-je à ma sœur. Papa et maman seraient vraiment fiers de toi. Ils l'ont toujours été, d'ailleurs.

Je me penche vers elle et essaie de lui piquer sa tasse, mais elle me tape sur la main.

— Tu en as bu combien, dis donc ? lui demandé-je en plaisantant. Tu peux bien m'en donner une tasse.

— Je t'en ai déjà donné une, réplique-t-elle. Et pour ma part, c'est vrai que j'en ai sans doute assez bu. Si tant est que l'on puisse consommer trop de chocolat.

Elle remue les sourcils en riant et nous nous mettons à discuter pendant une éternité.

Une fois les sujets du *Hill*, de Tony, de mon magasin, de la nouvelle voiture de Madison et du chien qu'elle envisage d'adopter tous épuisés, elle tourne vers moi un air pensif.

— Comment ça se passe avec Pax ?

Je lève les yeux au ciel.

— Comme si ça t'intéressait.

— Bien sûr que oui, insiste-t-elle. Je suis toujours inquiète, mais moins qu'au début. Il a l'air de te rendre heureuse. Or j'ai vraiment envie que tu trouves le bonheur, p'tite sœur.

Elle passe son bras mince autour de mes épaules et me serre contre elle. Je la renifle.

— Tu as mis du déodorant, aujourd'hui ? Parce que tu sens fort.

On éclate de rire et elle me donne une tape. Le monde qui est le mien frôle la perfection.

Nous restons assises dans la cuisine et discutons jusqu'à la nuit tombée.

19

Mon téléphone vibre. En le ramassant, je constate qu'il est dix-neuf heures cinq.

Zut. J'étais censée retrouver Pax à dix-neuf heures. J'ai perdu le fil du temps.

Certaine que le SMS est de lui, je consulte l'écran. En effet.

Salut, mademoiselle la retardataire. On n'avait pas RV ce soir ?

Sérieusement, je déteste être en retard. Vraiment. J'ai toujours été comme ça. Alors je tape ma réponse, l'envoie, et j'enfile mon manteau tout en passant la porte.

— Je suis en retard, Maddy. Faut que j'y aille.

Alors que je referme derrière moi, je l'entends rire.

Dix minutes plus tard, j'emprunte l'allée qui conduit chez Pax et je galope vers sa porte au moment où il sort la tête en riant.

— On dirait un cheval boiteux, Chaperonnette. Calme-toi ou tu vas tomber et te casser

quelque chose.

Je monte sur la marche du perron et presse mes lèvres froides sur ses lèvres chaudes. Il

est sexy en diable, comme tous les jours d'ailleurs, dans un jean qui moule ses fesses à la perfection et le tee-shirt noir qui lui colle au torse. Je me serre contre lui pour absorber sa chaleur. Il sent le musc et les bois. Très mâle. J'inhale son odeur et noue les bras autour de son cou.

— Désolée d'être en retard, lui dis-je en l'embrassant au creux de l'oreille. Pourtant crois-moi, il n'y a nulle part où j'aie plus envie de me trouver qu'ici.

— Ah oui ? fait-il en haussant un sourcil. Dans ce cas, nous sommes d'accord. Parce qu'il n'y a nulle part où j'ai plus envie que tu te trouves non plus.

Son sentimentalisme me fait lever les yeux au ciel. Nous passons dans l'entrée, mais là

je le plaque au mur et l'embrasse de nouveau, juste parce que j'aime ça. Il m'attire à lui et je m'attarde dans le confort de ses bras. Bon sang ! C'est vrai qu'il n'y a nulle part ailleurs où je préférerais me trouver.

Au bout d'un moment, je soupire.

— Alors, c'était ton tour d'organiser notre rendez-vous, ce soir. Qu'est-ce qu'on fait ? Tu veux commander à manger ?

Il secoue la tête.

— J'ai envie de courgettes frites. Du coup, je me suis dit qu'on allait essayer d'en cuisiner.

J'ouvre des yeux ronds.

— Tu t'es dit qu'on allait préparer des courgettes frites ? Hum. Je dois t'avertir d'emblée que même si ma famille possède un restaurant, moi je ne cuisine pas vraiment. Pas

beaucoup. Et puis, d'où ça sort, cette envie de courgettes frites ?

En riant, il m'entraîne à l'étage.

— Ma gouvernante m'en préparait quand j'étais enfant. J'adorais ça. Alors j'ai cherché

la recette sur le Net, aujourd'hui. Je suis allé à l'épicerie et tout. Qu'est-ce qui peut nous arriver de pire ?

— Voilà, tu viens de le faire, marmonné-je en ôtant mon manteau. Il ne faut jamais poser cette question.

Dix minutes plus tard, nous observons, perplexes, une poêle posée sur la gazinière où,

conformément à la recette, de l'huile est en train de chauffer. Dans la cuisine de Pax, tout est luisant et neuf. Manifestement, il n'a jamais rien utilisé et ne sait pas se servir du moindre ustensile. Et je ne suis pas plus douée.

— Je ne suis pas trop sûre, lui indiqué-je tandis que l'huile crachote et éclabousse un peu partout.

Il la regarde une bonne minute.

— Je crois que l'huile est trop chaude, conclut-il enfin.

Il baisse le feu un tout petit peu. Nous roulons la courgette dans son mélange farineux et la jetons dans la poêle qui grésille.

Nous nous regardons.

— Ça a l'air bon, commente-t-il avec un haussement d'épaules. Je crois qu'on a fait ce qu'il fallait.

Il se tourne alors vers moi.

— Bon, où est-ce qu'on en était dans le couloir ?

Il m'attrape par les hanches et me colle au comptoir en granite.

— Je présume que tu te rends compte à quel point c'est bizarre de te voir dans cette cuisine ? lui fais-je en souriant.

Je hausse un sourcil. Il sourit.

— Je croyais que les femmes aimaient les hommes qui cuisinaient.

— Si c'est le cas, on dirait que je manque de chance, répliqué-je en l'embrassant.

Son éclat de rire résonne dans son torse et il me soulève pour m'installer sur le comptoir. Instinctivement, je noue les jambes autour de sa taille.

— C'est là, leur place, pas vrai ? lui rappelé-je.

Il acquiesce.

— Tu apprends vite.

— Je suis bonne élève, lui fais-je remarquer avec un grand sourire. (Une idée vient de me traverser l'esprit.) Tu veux voir ?

Je fais glisser mes doigts jusqu'au bouton de son jean, que je détache d'un geste habile.

— Impressionnant ! commente-t-il en arquant un sourcil moqueur. Mais maintenant,

qu'est-ce que tu vas faire ? Je pense que tu sais déjà comment on se sert de ça.

— Peut-être. Mais je ne maîtrise pas encore tout. Or tout élève, aussi doué soit-il, a besoin d'un bon professeur.

Il me regarde glisser au bas du comptoir pour lui baisser son pantalon. Et tomber à genoux devant lui.

Il écarquille les yeux.

— Tu vas...

Sa phrase reste en suspens tandis que je prends son sexe dans ma main, pour en caresser la longueur. Il durcit sur-le-champ. Je souris et lève les yeux vers Pax.

— Je pense maîtriser les bases, mais chacun a ses préférences, pas vrai ?

Il opine du chef sans un mot, ses yeux rivés aux miens alors que je le saisis d'une poigne ferme.

— Alors je veux que tu m'apprennes les gestes précis que tu aimes en matière de sexe oral.

Il est comme pétrifié, les mains mollement posées sur mes épaules.

— Eh bien, tu devrais commencer par répéter ta question, mais au lieu d'utiliser le terme de « sexe oral », tu devrais dire : « Apprends-moi comment tu aimes que je te suce. »

Non, attends, dis plutôt : « Que je te suce la bite. » Ce mot-là sortant de ta bouche, ça serait hyperexcitant.

Son regard enthousiaste me fait sourire. J'aime qu'il soit grand, fort et tatoué, mais aussi que je puisse l'exciter et le rendre muet d'un seul petit mot. Et franchement, prononcer ce mot-là, ce mot coquin, ça m'excite, moi aussi.

— OK, je me plie à tes règles. Dis-moi, Pax, comment veux-tu que je te suce la bite ?

Il se raidit, dans tous les sens du terme. Il vient de durcir encore un peu plus dans ma paume, j'ignorais que ce soit possible.

— Le chat a mangé ta langue ? le taquiné-je, tout en penchant la tête pour lécher son gland. Pas la mienne, en tout cas.

Je suce la pointe de son sexe, puis je descends, et je remonte, comme si je dégustais une glace.

— Putain, tu es une vraie coquine, marmonne-t-il. Tu sais parfaitement ce que tu fais.

— En effet. Mais toi, dis-moi ce dont tu as vraiment envie, insisté-je tout en le caressant à nouveau avec ma main. Je veux savoir.

Il déglutit et ferme les yeux, s'appuyant sur le comptoir, les mains agrippées au rebord.

Il s'enfonce dans ma bouche.

— OK, Chaperonnette. J'aime quand tu me prends tout entier dans ta bouche. Je veux que tu m'avales jusqu'à la gorge, si tu y arrives.

Il prononce la fin de sa phrase sur un ton de défi.

J'ai envie de sourire, mais je n'en fais rien. Il continue à parler, d'une voix rauque.

— Pendant que tu me sucés, je veux que tu serres mes couilles, juste un peu. Que tu tires dessus. Délicatement. Passe les doigts derrière et tire. Un peu, pas trop fort.

De nouveau, il frissonne alors que j'obtempère. J'attire ses testicules vers ma bouche, juste un peu.

Et j'avance mes lèvres le long de son érection, engloutissant l'ensemble dans ma bouche. J'ai presque l'impression qu'il touche le fond de ma gorge, mais je n'ai pas de haut-le-cœur. Je me concentre sur mes dents, pour éviter qu'elles ne frottent contre sa peau à chaque passage.

— Putain ! grogne-t-il en s'agrippant de plus belle au comptoir de pierre. Putain !

M'assurant que mes lèvres l'enveloppent parfaitement pour mieux l'aspirer, je continue

à sucer, glisser, bouger. Je caresse ses testicules en tirant légèrement dessus et la respiration de Pax se fait de plus en plus saccadée.

Puis, ses testicules toujours nichés dans ma paume, je les suce à leur tour.

Cette fois, Pax se raidit entièrement, si fort que ses phalanges blanchissent contre le granite.

— Oh, putain !

En souriant, je les lèche et les suce tour à tour.

Puis je replonge son sexe dans ma bouche, entièrement. Dedans, dehors, mouillé.

J'augmente la cadence et au bout d'un moment, il m'écarte brusquement par les épaules.

— Je vais jouir, lâche-t-il d'une voix saccadée. Et je veux jouir en toi.

Je retire mes vêtements à la hâte et il me positionne à quatre pattes pour me prendre par-derrière.

Il me remplit tellement bien que la friction produit un effet brûlant. Il me balance d'avant en arrière tout en se penchant sur moi, et il pose les lèvres contre mon oreille.

— Dis-moi de te baiser plus fort, chuchote-t-il.

— Baise-moi plus fort, répété-je, obéissante.

Mais ma voix est tendue. Difficile de formuler des pensées, encore moins des paroles, quand il fait ce qu'il fait.

Tout en continuant ses va-et-vient, il passe les mains devant pour dessiner des cercles autour de la partie la plus sensible de mon anatomie. Ensuite il presse une main contre mon

ventre et plonge plus profondément encore en moi. Je lâche un cri, il m'embrasse entre les omoplates.

— Redis-le-moi encore, m'intime-t-il, les lèvres collées à mon dos.

— Baise-moi plus fort.

J'ai l'impression de hurler, maintenant, alors que Pax me prend par-derrière, une main posée sur mon sexe. Il me rend folle.

— Pax ! Oh, mon Dieu, là !

Je gémis à présent, mais il m'entraîne avec lui vers un orgasme qui va être

phénoménal. Je le sens monter, monter, en même temps que les muscles bandés de Pax cognent contre moi.

— Jouis en moi, Pax. Je veux te sentir jouir.

Il accélère le mouvement et, au moment où l'orgasme m'arrache un gémissement, il frissonne sous l'effet du sien. Il me saisit par les fesses et reste enfoncé là, tremblant tandis qu'il en finit.

Ensuite je tombe au sol et il se laisse doucement aller sur moi, sans s'appuyer de tout son poids. Il m'embrasse le côté du cou, le souffle court.

— Waouh ! C'était torride. Tu es torride, Mila.

Je souris.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus.

Il rit, et alors que je regarde autour de moi, je remarque la fumée.

— Merde ! C'est quoi ? (Je me dégage de son étreinte et m'assieds.) Oh, là, là !

Une épaisse fumée monte jusqu'au plafond. Je bondis sur mes pieds, nue, pour courir vers la gazinière. C'est à cet instant que l'alarme incendie se déclenche.

Pax va la désactiver et je plaque un couvercle sur la poêle fumante des courgettes brûlées, avant de couper le feu.

Pax revient en courant et, ensemble, nous constatons les dégâts. Et puis il éclate de rire.

— Eh bien, comme on le disait, c'était torride. À tel point qu'on a mis le feu à ma cuisine !

Je pouffe.

— Ça, c'est peut-être dû à tes piètres talents de cuisinier.

À présent, c'est la maison tout entière qui empeste le brûlé, du coup je me promène un

peu partout, munie d'un désodorisant, pendant que Pax, en faisant couler de l'eau froide dans la poêle, gratte la couche calcinée pour tout jeter au vide-ordures.

— Je crois que cet incident sonne la fin de ma carrière de chef, annonce-t-il alors que je viens l'enlacer par-derrière.

— Ce n'est pas grave, lui réponds-je. Je crois que le concept du « Chef Nu » existe déjà.

Pas besoin d'un deuxième.

Il fait volte-face et me regarde.

— J'ai toujours envie que tu sois nue, m'avoue-t-il en faisant courir les mains le long de mes flancs, avant de m'attraper par le bassin pour m'attirer à lui.

Il me donne un baiser, tout léger, tout doux.

— Tu mérites une récompense.

Je m'écarte un peu.

— Une récompense ?

— Oui, acquiesce-t-il. Pour avoir été si bonne élève.

J'éclate de rire.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Tu vas aimer. Donne-moi une minute.

Un grand sourire aux lèvres, il s'éloigne à belles enjambées, me laissant seule dans la cuisine. Et nue.

Tout en débarrassant les quelques objets qui traînent encore, je songe au tour

intéressant qu'ont pris les événements. Je laisse vagabonder mes pensées. C'est une chance

que je prenne la pilule désormais, et que les tests de dépistage des MST de Pax soient négatifs. Ne pas avoir à utiliser de préservatif est tout de même plus agréable. En me retournant pour rincer l'économe, je remarque une facture d'hôpital sur le comptoir. Un coup d'œil m'informe qu'elle date de la nuit où Pax a été admis pour son overdose, à savoir

exactement deux mois plus tôt.

Je suis sidérée. Je ne m'étais pas rendu compte qu'autant de temps s'était écoulé. Deux

mois entiers. Qui eût cru que notre relation aurait duré aussi longtemps ?

Mais Pax est de retour avant que je puisse pousser plus loin mes analyses. Il me prend

par la main et m'entraîne jusqu'à la salle de bains des invités.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? l'interrogé-je en entrant dans la pièce.

— Ma salle de bains n'a pas de baignoire, m'explique-t-il. Or après pareille

performance, tu mérites un bain chaud. Je n'ai pas de produit moussant, mais j'ai pris un peu de ton gel douche qui se trouvait en haut. Ça ira ?

Je hoche la tête, les yeux rivés à la baignoire sur pieds, remplie d'une eau fumante et couverte de mousse. Une serviette propre est posée à côté, ainsi que deux bougies allumées.

Je n'arrive pas à croire qu'il ait pensé à tout ça.

Je me tourne vers lui et l'enlace.

— Merci. C'est adorable.

— Ce n'est qu'un bain, murmure-t-il alors que je continue à le serrer fort. Rien d'extraordinaire.

Et pourtant si. Personne ne m'a jamais fait couler un bain, à l'exception de ma mère, quand j'étais petite.

— C'est l'intention la plus adorable qui soit, insisté-je en entrant dans l'eau. Tu peux me croire.

Je m'installe contre la paroi de la baignoire et ferme les yeux.

— Je te laisse tremper un moment, me dit Pax avant de quitter la pièce.

Je me détends dans l'eau chaude, inhalant le parfum de lavande. Petit à petit, chacun de mes muscles noués se délasse. Et je jouis de l'idée que mon grand, vilain garçon de petitami m'a fait couler un bain.

Au moment où mes doigts commencent à se friper, il revient dans la salle de bains. Il est en sous-vêtements maintenant, mais toujours torse nu.

— Coucou, chuchote-t-il en s'agenouillant derrière moi, passant les doigts sur mes épaules. C'était comment, ce bain ?

Il se penche et me dépose un baiser dans le cou. Je renverse la tête en arrière.

— Génial, réponds-je. Merci. C'était pile ce dont j'avais besoin.

— Tu veux que je t'avoue un truc ? murmure-t-il à mon oreille. Tu es la plus belle chose que j'aie jamais vue. Et je t'aime.

Je me fige, le cœur battant. Je l'entends littéralement pulser dans mes oreilles.

Je fais volte-face dans l'eau et mes mains mouillées agrippent les siennes sur le rebord de la baignoire.

— Tu as bien dit ce que je crois que tu as dit ?

Il hoche la tête. Et pour une fois, je ne décèle pas la moindre trace d'amusement sur son visage. Il est complètement sérieux.

— Je t'aime. J'aime ta façon d'être douce et innocente et gentille avec les gens, et en même temps tu sais te montrer coquine quand il le faut. J'aime ta façon de me regarder.

J'aime ton sourire. J'aime tout de toi.

Sous le choc, je le dévisage, complètement immobile.

C'est énorme. Énormissime. Cela fait quelques semaines que je sais que je l'aime, mais je ne voulais pas l'effrayer en le lui avouant. Sauf qu'il l'a dit en premier. Ce soir. C'est sidérant. Et inattendu.

— Tu ne vas rien répondre ? demande-t-il enfin.

Et il a l'air sincèrement inquiet, comme si je risquais de le rejeter. Mon cœur se serre et je réplique sur-le-champ :

— Je t'aime aussi. Depuis des semaines.

Sur ces mots, je saute de la baignoire, l'eau éclabousse le sol tandis que je me jette dans

ses bras. Avec la vitesse, je le plaque au sol et tombe sur lui, ruisselante, ce qui ne m'empêche pas de répéter :

— Je t'aime.

— Je vois ça, répond-il en riant et en m'embrassant. Les mots auraient suffi. Tu n'avais pas besoin de m'assommer.

Je glousse.

— Tais-toi et embrasse-moi.

Alors il obtempère.

20

Pax

Je sais que je me comporte comme une mauviette, là.

Mais alors que j'observe Mila, cette femme magnifique en face de moi, je ne peux m'empêcher de songer que jamais je n'ai aimé comme je l'aime. C'est vrai. Et le plus sidérant, c'est qu'elle m'aime aussi. Incroyable. Cette femme magnifique me désire. Quelque

part au fond de moi, je m'attends à tout faire merder. Mais ça n'est pas arrivé pour l'instant et elle est toujours là.

Elle m'embrasse même, les lèvres encore mouillées de son bain, et moi je la respire en faisant courir mes mains sur son dos nu.

— Tu as la peau flétrie comme un pruneau, je lui fais remarquer en ricanant.

Je lui ouvre la serviette et elle s'y blottit pour que je lui enveloppe les épaules. Alors j'en attrape une autre pour la sécher.

— Tu es trop gentil avec moi, elle commente.

— Pas possible, je lui réponds.

Nom de Dieu, quelle mauviette je fais !

Elle court à l'étage pour enfiler l'un de mes tee-shirts tandis que j'allume la cheminée.

Et nous nous pelotonnons sur le canapé devant les flammes, discutant pendant au moins une heure tout en regardant le lac clapoter sous la lune d'argent.

— Ce rendez-vous a été parfait, elle murmure, à moitié recroquevillée sur mes genoux.

Même si on a failli mettre le feu à ta maison.

Je rigole.

— Heureusement, je suis assuré.

Son rire est interrompu par un large bâillement. Elle plaque une main contre sa bouche, embarrassée.

— Désolée ! On dirait que tu m'as épuisée, ce soir. Tu es prêt à aller au lit ?

Hochant la tête, j'étouffe le feu dans l'âtre et la suis jusqu'à l'étage. Je m'émerveille de la facilité et du naturel de mes relations avec elle. Je me sens comme chez moi en sa compagnie, ce qui d'un certain côté me terrifie, sans que je sache vraiment pourquoi. Alors

j'adopte mon comportement habituel quand quelque chose me turlupine : je repousse, je bloque.

Je me colle derrière Mila et l'entoure de mes bras. Et je m'endors, le visage enfoui dans ses cheveux.

Mais ensuite je rêve.

Merde.

Je sais que je rêve, pourtant je n'arrive pas m'éveiller. C'est la même chose depuis des mois, maintenant.

Je suis dans un espace clos et je suffoque. Il n'y a que très peu de lumière, mais j'entends ma mère.

— S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît.

Elle supplie. Est-ce moi qu'elle supplie ?

Je n'en sais rien, et ça me tue, putain !

J'essaie de l'appeler, mais mes lèvres sont gelées. J'ai trop peur pour crier.

Pourquoi est-ce que j'ai peur ? Je crains que quelque chose se produise si j'émetts un son, mais quoi ?

Ça non plus, je n'en sais rien.

Elle recommence à supplier.

J'entends mon nom.

Et soudain je suis réveillé, haletant.

— Pax.

Mila me secoue. C'était elle qui disait mon nom. Elle m'a tiré de mon rêve.

Je m'assieds, tâchant d'empêcher mon putain de cœur de s'affoler en prenant de profondes inspirations. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Tu es trempé, Mila me fait doucement remarquer en repoussant de sa main fraîche les cheveux qui me collent au front. Encore le même rêve ?

J'opine du chef.

— Putain, je ne sais pas ce qui...

Elle me caresse le dos et m'incite à me rallonger à ses côtés. Puis elle mêle ses doigts aux miens, qu'elle porte à ses lèvres. Elle embrasse ma cicatrice à la main, avant de la retourner près de mon torse.

— Il faut qu'on découvre ce que c'est, elle chuchote.

— Je sais, je réponds. Mais on ne va pas le découvrir ce soir. Rendors-toi, bébé. Je suis désolé de t'avoir réveillée.

— Ne t'excuse pas, répond-elle doucement. Je déteste te voir aussi perturbé.

Elle se colle contre mon dos tout en me caressant le bras. Mais il ne faut pas longtemps pour que ses doigts retombent mollement sur moi et que sa respiration devienne douce et régulière. Elle dort.

Je profite de sa chaleur pressée contre moi pour essayer de me rendormir aussi. Je compte les moutons. Je me récite des paroles de chansons. Je regarde la lune. Rien ne marche.

— Merde, je marmonne.

Je me lève aussi précautionneusement que possible afin de ne pas réveiller Mila. Je jette

un coup d'œil dans sa direction : elle n'a pas bougé. Ses lèvres s'entrouvrent un tout petit peu à chaque expiration et je souris avant de m'éloigner sans bruit.

La maison est plongée dans le silence tandis que je descends jusqu'à la cuisine. Qu'est-

ce qui déconne, chez moi ? C'est peut-être la façon qu'a trouvée mon corps pour se débarrasser des drogues dures ? Mais non, impossible. Je n'ai rien pris d'autre que du whisky depuis deux mois.

Du whisky.

Voilà une idée. S'il y a bien un moment où j'en aurais besoin, c'est maintenant.

Je vais attraper une bouteille dans le placard ainsi qu'un petit verre. Finalement je décide d'oublier le petit verre. J'embarque la bouteille avec moi jusqu'au canapé, où je me laisse lourdement tomber. Par

la fenêtre, je regarde l'eau qui bouge sous le clair de lune.

J'avale une gorgée de Jack. Puis deux. Puis trois.

Avant que je m'en rende compte, la moitié de la bouteille a disparu.

Et j'ai enfin sommeil.

Je ferme les yeux.

Quand je me réveille, c'est le matin et le salon est baigné de lumière.

Mila est assise à mes pieds, fraîche et parfaite. Elle est déjà habillée et ses cheveux sont relevés, tenus par un élastique. Elle a une tasse à la main, et j'en vois une seconde sur l'ottomane devant nous.

— Je t'ai apporté un café, elle me dit en jetant un coup d'œil à la bouteille de whisky à moitié vide. J'ai pensé que tu risquais d'en avoir besoin.

Je serre les paupières pour bloquer la lumière.

— Merci, je marmonne. Je n'arrivais pas à dormir, je me suis dit que le whisky m'aiderait.

— Je suis sûre que ta tête te remerciera aujourd'hui, elle réplique avec une touche d'ironie désabusée.

Émettant un grognement en guise de réponse, je me colle un coussin sur la tête.

— Que dit le Dr Tyler sur tes rêves ? elle me demande, sérieuse cette fois. Il doit bien avoir un avis.

Je reste allongé, silencieux, essayant de forcer ma tête à cesser de me faire mal. Peine perdue. En fait, j'ai la sensation qu'elle va se fendre en deux.

— Il veut m'hypnotiser, j'admets enfin, jetant le coussin à mes pieds. Il pense que mon esprit essaie de me protéger de quelque chose dont je ne veux pas me souvenir. D'après lui, l'hypnose peut m'aider à me rappeler et ainsi je pourrai gérer la situation.

Mila pose sur moi un regard songeur. Et au lieu de flipper comme je croyais qu'elle allait le faire, elle hoche la tête.

— Je trouve que c'est une bonne idée. Tu devrais accepter. Je pourrai venir avec toi ?

Je la fixe, sous le choc.

— Tu voudrais ?

— Bien sûr, elle répond en secouant la tête. Je ne veux pas que tu traverses ça tout seul. Si quelque chose t'a fait souffrir au point de te donner le besoin de l'oublier, je veux t'aider à l'affronter. On va

chasser ces rêves ensemble, Pax.

Mon cœur est littéralement submergé d'amour pour cette fille.

Et je me fiche que ça fasse de moi une mauviette.

Mila

Pax n'a pas dit un mot depuis qu'il est passé me prendre à la boutique. C'est aujourd'hui qu'il va se faire hypnotiser et je sais qu'il n'en est pas ravi. Là, il conduit, les mâchoires serrées, et semble sur ses gardes. Je tends la main vers la sienne et l'enveloppe de mes doigts.

— Ça va ? lui demandé-je doucement.

Il me jette un coup d'œil.

— Je suis désolé. Je sais que je ne suis pas d'une compagnie très amusante, ces derniers jours.

— Tu ne dors pas, lui fais-je remarquer. Ça suffirait à rendre n'importe qui grognon.

Mais ma question, c'était plutôt : est-ce que tu te sens bien, là, tout de suite... vu qu'on est en route pour le cabinet du Dr Tyler ? Tu es sûr que ça ne te dérange pas que je t'accompagne ?

J'ignore pourquoi ça me rend nerveuse. Sans doute suis-je inquiète qu'il se sente mal, parce que je lui ai demandé de l'accompagner. Je ne veux pas m'immiscer ou fourrer mon nez dans des affaires qui ne me concernent pas. Sauf que Pax, il me concerne. Et ça me tue

que quelque chose le tourmente à ce point. Je veux juste qu'on puisse comprendre et donc régler ça.

Il jette un nouveau coup d'œil dans ma direction.

— Bien sûr que je suis d'accord pour que tu viennes. C'est juste que je suis incapable de

te dire à quoi t'attendre. Au cours de mes deux dernières visites, le Dr Tyler m'a placé dans des états de semi-conscience, histoire de m'habituer à l'hypnose, mais aujourd'hui ce sera différent.

Aujourd'hui, je vais être totalement sous hypnose et a priori je ne serai même plus conscient de mon environnement. Si ça marche, je serai entièrement immergé dans mes souvenirs. Alors je te demande de me dire, après coup, s'il m'a fait faire quelque chose de naze, genre me traiter comme un canard ou je ne sais pas quoi.

Je secoue la tête en riant.

— Je suis bien certaine que le Dr Tyler ne fera rien de la sorte. Je ne sais même pas si ce bonhomme a ri depuis 1985.

Pax se fend enfin d'un sourire et je lâche un soupir de soulagement.

— Tu as sans doute raison, admet-il en se garant sur le trottoir. Je ne pense pas qu'il reconnaîtrait une farce si on la lui collait sous le nez.

Nous sortons de la voiture et rejoignons le bâtiment à travers la neige. Apparemment, en plus de son manque d'humour, le Dr Tyler est allergique au déneigement de son allée. Il est pile à l'heure, en revanche, et nous accueille dans son habituelle veste de tweed marron orangé.

— Ravi de vous voir, Mila, me dit-il en me serrant la main. Cela fait longtemps.

Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, lui réponds-je en souriant.

— Et vous, Pax, enchaîne le docteur en se tournant vers l'interpellé, comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

— Frustré, avoue Pax, les mâchoires serrées. Je n'ai pas dormi.

— Eh bien, nous allons voir si l'on peut réparer cela, commente le psy d'un ton apaisant en ouvrant son carnet. M'autorisez-vous à enregistrer cette séance, au cas où nous souhaitions la réécouter ultérieurement ?

Pax hoche la tête.

— Oui, pas de problème.

— Très bien, fait le Dr Tyler avec un sourire. Bon, comme nous en avons discuté la semaine dernière, Mila ne peut pas être présente dans la salle avec nous, elle risquerait de présenter une source de déconcentration. Elle peut en revanche aller s'asseoir dans la pièce voisine et observer via l'écran qui s'y trouve. Nous sommes d'accord ?

De nouveau, Pax hoche la tête et je me hausse sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Tout va bien se passer, lui affirmé-je en serrant sa main.

Il me sourit pour cacher sa nervosité.

— Merci, Chaperonnette. Garde le charlatan à l'œil, OK ?

Le Dr Tyler fait mine de ne pas entendre sa dernière remarque et me guide vers la pièce adjacente, où il m'installe.

Tout en sirotant la bouteille d'eau placée devant moi, j'observe Pax et le psychiatre sur

l'écran de télévision. Ils s'asseyent dans leurs fauteuils respectifs. Pax s'allonge, à son habitude, et le médecin s'installe jambes croisées, son carnet en équilibre sur un genou.

— Pax, êtes-vous prêt ?

Ce dernier opine du chef, les yeux rivés sur la lumière rouge de l'enregistreur, et j'ai l'impression qu'il les a rivés sur moi. Je perçois l'anxiété sur son visage, bien qu'il essaie de la cacher. Si seulement je pouvais être assise à ses côtés, lui tenir la main, le réconforter d'une manière ou d'une autre. Mais c'est impossible. Alors je reste assise sur ma chaise et je regarde en me tordant les doigts.

— Alors, voici ce que je vais faire, explique le psychiatre : je vais vous faire voyager à travers une sorte d'imagerie mentale par le biais de commandes verbales et de répétitions, comme nous l'avons expérimenté lors des deux dernières séances. Rien ne change, si ce n'est

que l'on va aller un peu plus loin aujourd'hui. J'ai besoin que vous vous détendiez et que vous inspiriez profondément. Vous pouvez faire cela ?

Je remarque que le Dr Tyler a changé de voix. Elle est plus régulière et apaisante à présent, profonde et lente. Sans doute parce qu'il a déjà commencé le processus.

Pax acquiesce.

— Je suis bien installé.

Il appuie la tête contre le siège et arrange ses jambes.

— Bien. Maintenant, vous allez fermer les yeux et respirer profondément. Inspirez profondément, expirez profondément. Laissez l'air rouler sur votre langue et franchir vos lèvres, comme si vous souffliez dans un roseau creux. Inspirez, expirez. Profondément.

Pensez à un soir où vous vous êtes couché bien trop tard et vous étiez fatigué. Vous êtes fatigué, à présent. Vos paupières sont lourdes, très, très lourdes, et vous n'avez qu'une envie, c'est dormir.

La voix du docteur est douce et calme, même moi ça me donne sommeil. Je n'en reviens pas.

— Vous allez prendre quelques profondes inspirations encore et vous êtes fatigué, très fatigué. (Le Dr Tyler s'interrompt pour regarder Pax.) Êtes-vous fatigué ?

— Oui, acquiesce Pax.

— Bien. Maintenant, vous allez penser à cet endroit, cet endroit que vous voyez dans vos rêves. Il y fait sombre. Je veux que vous vous souveniez comment vous y êtes arrivé. Au

fur et à mesure que les souvenirs reviennent, vous allez me les raconter à voix haute, afin que je

puisse les entendre. Vous y êtes ?

Je regarde Pax, qui est tellement détendu que sa mâchoire est retombée. Il a les yeux fermés, mais je les vois bouger sous ses paupières. J'aimerais tellement voir ce qu'il voit !

— Je marche dans un couloir.

Sa voix est si empruntée et brusque qu'elle me fait sursauter. Et monocorde. Comme si ce n'était plus lui qui parlait. En proie à un intérêt morbide, je l'observe qui continue à parler.

— Les rayons du soleil éclairent le sol. Je vois des grains de poussière tournoyer dans la lumière.

— Très bien, l'assure le docteur. Vous vous en sortez très bien. Que voyez-vous d'autre ?

— J'évite un camion en jouet, il porte des bûches dans sa remorque. J'ai failli trébucher sur un tapis, mais non. Il y a des images au mur. C'est ma maison.

— Bien. Ça fait du bien d'être de retour à la maison ? s'enquiert le Dr Tyler.

Je suis totalement fascinée par ce processus. Jamais je n'ai assisté à pareille expérience.

C'est sidérant.

— Non. Il y a du bruit. Ça fait peur.

Pax parle presque comme un enfant.

Il agrippe les accoudoirs de son fauteuil, ses doigts s'enfoncent dans le tissu bleu.

— Tout va bien, Pax, lui répond calmement le docteur. Rien ne peut vous blesser. Vous êtes en sécurité, ici. Écoutez attentivement. Savez-vous ce qui vous fait peur ?

Pax semble écouter avant de répondre :

— Ma mère pleure. Je ne l'ai jamais entendue pleurer avant, alors ça me fait peur.

Maintenant je cours jusqu'au bout du couloir, là où se trouve sa chambre. Mais sa porte est fermée.

Le psychiatre prend des notes, puis il lève les yeux, apparemment aussi fasciné que moi.

— Pouvez-vous ouvrir la porte, Pax ? Rappelez-vous que rien de mal ne peut vous arriver.

— OK. (Pax semble nerveux.) J'ouvre la porte.

Soudain il sursaute et son visage blêmit, il a un mouvement de recul.

— Que voyez-vous, Pax ? demande aussitôt le docteur.

— Ma mère est assise sur le lit et son chemiser est déchiré. Elle saigne du nez et il y a

du sang partout sur son chemisier. Il y a un homme à côté d'elle, il tient un pistolet collé à son flanc. Il a les dents jaunes.

Le docteur est immobile.

— Est-ce qu'ils vous voient ?

— Oui, répond Pax de son étrange voix monocorde. Ma mère me hurle de m'enfuir. Et

elle dit : « Pas lui, pas lui ! » Mais l'homme m'a attrapé. Il me tient par le bras, si fort que je ne sens plus ma main. Je ne peux plus bouger. Je ne peux pas m'enfuir.

— L'homme vous parle-t-il ? demande lentement le Dr Tyler.

— Oui, répond Pax. Il dit : « Regarde un peu, gamin. Tu peux dire à ta maman de bien

se comporter ? Tu peux l'aider à être gentille ? »

Pax se tait pendant de longues secondes. Même son pied, qu'il cognait contre le fauteuil, est immobile. Il déglutit.

— Je veux lui répondre qu'elle est déjà gentille, reprend-il enfin. Mais je sais que cet homme est méchant, alors je ne dis rien. Maman pleure toujours, elle a des traînées noires

sur le visage.

Le mascara, sans doute. Je n'en reviens pas que Pax ait assisté à une scène de ce genre.

Qui est l'homme avec sa mère ?

Il a les dents jaunes...

— Que dit votre mère ? demande le docteur.

Même sa voix très calme paraît forte dans la pièce, à présent. On entendrait une mouche voler. Et vu que je suis figée, ma pièce à moi est encore plus silencieuse. Je crois que j'entends même les battements de mon cœur.

— Elle dit : « Laisse-le tranquille. S'il te plaît. Je ferai tout ce que tu veux. Ne lui fais pas de mal. » Mais le bonhomme est laid et il sent mauvais de la bouche. Il répond : « Tout

ce que je veux ? Alors tu vas bien te tenir, maintenant ? »

Mon cœur bat follement, si fort que c'en est presque douloureux. Qu'est-ce que cet homme veut

obtenir de la mère de Pax ? Je me demande si je souhaite vraiment le découvrir, une immense crainte enfle dans ma poitrine.

— Ma mère hoche la tête et elle dit : « Mais s'il te plaît, laisse partir mon fils. Je ne veux pas qu'il voie. » Elle est triste, pourtant l'homme rit et il me tire sur le bras et il me pousse dans le placard de ma mère. Je m'agenouille, mais je vois tout à travers les planches tordues.

Oh, mon Dieu, non ! J'ai envie de crier au Pax petit garçon de détourner les yeux, de ne pas regarder ce qui va se passer, mais évidemment c'est impossible. Ce qu'il voit va laisser des traces indélébiles. Alors j'attends, les mains tremblantes.

Le Dr Tyler déglutit si bruyamment que je l'entends. Il a la bouche sèche. Lui aussi hésite, sans doute, à entendre ce qui va suivre.

— Que fait l'homme ? demande-t-il néanmoins. Le voyez-vous, Pax ?

Pax hoche lentement la tête, les mains toujours agrippées aux accoudoirs.

— L'homme déboutonne son pantalon qui tombe au sol. Il a un tatouage sur la

hanche. Un serpent noir, dressé, et il dit : « Ne me marche pas sur les pieds. » Il tient le pistolet contre la tête de ma mère, maintenant. Et il ordonne : « Vas-y. Sinon je te tue sous les yeux de ton fils. »

Oh putain.

Oh, mon Dieu.

Non, pitié, non.

Je suis complètement paniquée, à présent, le sang se glace dans mes veines. J'ai envie

de me précipiter vers Pax, de le réconforter, d'interrompre le cours des événements, mais je sais que c'est impossible. Parce que tant qu'il ne se rappellera pas, on ne pourra pas l'aider.

Je serre les accoudoirs de mon siège, l'estomac retourné, et des larmes coulent sur mon chemisier.

— Et maintenant, que se passe-t-il, Pax ? demande calmement le Dr Tyler. N'oubliez surtout pas que vous êtes en sécurité. Cet homme ne peut pas vous faire de mal.

— L'homme me tourne le dos et je ne vois pas très bien ma mère, mais je sais qu'elle est

encore là. Je la vois bouger. Sa tête bouge, de haut en bas. De haut en bas. Elle pleure toujours et je vois trembler ses épaules. L'homme vient de la gifler. Fort. Il a dit : « Arrête de chialer, salope. Une pipe, ça n'a jamais tué personne ! »

Les larmes dégoulinent à présent le long de mes joues. Je n'arrive pas à croire que Pax

ait assisté à ça. Il devait être terrifié. J'en ai le cœur brisé, je meurs d'envie de stopper son chagrin. Mais comment peut-on cesser de souffrir, quand on a été témoin d'une scène pareille ?

— Personne n’a jamais fait de mal à maman avant, et je veux l’aider. Mais j’ai peur. Le

problème, c’est que je suis le seul à être rentré ; mon père est encore au travail et il voudrait que je me montre courageux, c’est certain. Je suis son petit bonhomme et je suis censé prendre soin de la maison quand il n’y est pas. Alors je me lève et je sors précipitamment du placard. Je saute sur l’homme au pistolet, qui se retourne juste au moment où je l’attrape par le bras. Le métal du pistolet est froid. Je le sens sous mes doigts et puis il y a un bruit si fort que mes oreilles sifflent. Ma mère tombe sur le lit et il y a du sang partout.

Je suis complètement pétrifiée.

Oh, mon Dieu !

Oh, mon Dieu !

Pax aurait heurté la gâchette ?

Oh. Mon. Dieu.

— L’homme hurle : « Qu’est-ce que t’as foutu ? » et il me secoue. Et puis il hurle encore : « Tu as tué ta mère ! » Maman ne bouge pas et ses yeux sont ouverts, fixés sur moi.

Mais elle ne me voit pas. L’homme a raison. J’ai tué ma mère.

J’ai le regard écarquillé, je bouillonne de ne pas pouvoir bondir dans la pièce voisine et

serrer Pax dans mes bras. Il a les yeux emplis de larmes, dont l’une finit par rompre les rangs et s’échapper sur sa joue. Je meurs d’envie de le rejoindre. Le Dr Tyler doit le savoir, car il se tourne pour regarder la caméra – moi, donc.

— On doit savoir, dit-il doucement.

Calmement. C’est à moi qu’il parle.

Et merde.

Perchée au bord de mon siège, mes poings collés contre la bouche, je les écoute continuer :

— Que se passe-t-il ensuite, Pax ? demande le Dr Tyler. N’oubliez pas que vous êtes en sécurité. Il ne peut plus vous faire de mal, maintenant.

— Je pleure et l’homme me gifle. Il recommence à crier : « Putain de gosse ! C’était pas

censé se terminer comme ça. Espèce de sale petit fouineur. Compte pas sur moi pour finir en

taule à cause de tes conneries. Pas question, bordel ! Et il y a qu’une façon pour que ça n’arrive pas. » Il m’attrape par le cou et me pousse sur le lit à côté de maman. Je la regarde, j’ai son sang sur mon chemisier. Je lui prends la main et je la garde dans la mienne.

L'homme me dit de fermer les yeux. Le pistolet émet un « clic ». Je serre les paupières plus fort. Mais rien ne se passe.

Je me rends soudain compte que je retiens ma respiration. Non, ça n'est pas possible.

Ça n'a pas pu arriver. C'est trop gros, trop irréel. Pas étonnant que Pax soit abîmé. Bon sang, pas étonnant du tout.

Je suis comme engourdie quand le docteur reprend la parole pour demander à Pax de poursuivre.

— L'homme me dit qu'il ne peut pas tuer un gamin. Qu'il en est incapable. Il me prend

la main et la maintient fermement. Il serre trop fort, mais je ne pleure plus. Il tire un grand couteau de son pantalon et m'entaille la main avec. Il trace un X. Puis il trempe le couteau dans le sang et le repasse par-dessus la trace en disant : « Jure sur le sang de ta mère que tu ne diras jamais à quoi je ressemble. Ce X, il est là pour te rappeler que je t'ai marqué. Je te retrouverai toujours, n'importe quand, n'importe où. Si un jour tu parles de moi à quelqu'un, je te tuerai comme ta mère. » Et puis il ajoute : « C'est toi qui l'as tuée. Ils vont t'enfermer, toi aussi, tu sais. Et en prison, les vilains messieurs font des vilaines choses aux petits garçons qui ont tué leur maman. Ils te feront du mal, encore et encore, tous les jours. »

Pax a le visage baigné de larmes à présent, comme le garçonnet de sept ans qu'il est en

ce moment dans ses souvenirs. Je souffre, au sens propre du terme. Je regarde le docteur, et je sens le goût de mes larmes sur les lèvres.

— S’il vous plaît, murmuré-je, faites-le ressortir de là.

Je sais qu’il ne m’entend pas, pourtant je ne peux m’empêcher de le supplier. Pour Pax.

Pour le petit garçon qui ne devrait plus être obligé de voir ça.

Le docteur hoche la tête. Il doit penser la même chose que moi.

— Pax, vous êtes en sécurité. Quand je vous dirai de vous réveiller, vous vous réveillerez. Et vous vous souviendrez de tout ce que vous m’avez dit aujourd’hui. Vous comprenez ?

Pax hoche la tête.

— Réveillez-vous.

Lorsque Pax ouvre les yeux, ils croisent les miens à travers l’écran de télé. Les siens sont remplis d’une horreur que je n’y avais jamais vue jusqu’à maintenant et que j’espère ne plus jamais y revoir. Je saute de mon siège et me rue dans la pièce voisine, où je tombe à genoux près de lui. Je lui caresse le dos, lui serre les épaules, l’enlace très fort.

L’homme aux dents jaunes lui a laissé des cicatrices, à plusieurs titres. Il n’avait pas besoin de lui taillader la main pour ça. Son cœur sera marqué à jamais. Honnêtement, je ne

vois pas comment Pax parviendra un jour à surmonter cette horreur.

Cette pensée me fait pleurer.

— Tu vas bien ? lui murmuré-je.

Je l’oblige à me regarder. C’est une question idiote, évidemment. Bien sûr que non, il ne va pas bien.

Il me fixe.

— Je ne sais pas, répond-il avec franchise. Je ne sais pas du tout.

21

Pax

Je suis comme engourdi. Pétrifié, en fait, tandis que je regarde le docteur remplir une nouvelle ordonnance pour du Xanax et la tendre à Mila. Qui promet d’aller m’en acheter au

cas où j’en aurais besoin. Il lui indique qu’il vaut mieux ne pas me laisser seul, ce qu’elle approuve. Elle précise qu’elle ne me quittera pas.

Et moi, je ne vois pas comment ce serait possible, après ce qu'elle a entendu

aujourd'hui. Je lui ai toujours dit que j'étais en vrac. Mais là... là c'est vraiment du lourd.

Le psy a passé une heure de plus à discuter avec moi après mon réveil, mais je ne me

rappelle rien de ce qu'il m'a raconté. Tout n'était qu'un mélange peu clair de mots et de bruits. Statique. Peu importe. Rien de ce qu'il pourrait dire ne serait susceptible de m'aider, il doit bien le savoir.

Mila me prend par le coude.

— Prêt ?

J'opine du chef et nous nous dirigeons en silence vers la voiture. J'ai l'impression que mes pieds sont en bois.

— Tu veux que je conduise ? elle me propose.

— Non, ça va, je lui réponds en ouvrant machinalement la portière.

Je suis en pilotage automatique, là. Je bouge mais ne ressens rien. Mila se glisse à l'intérieur et me regarde longuement. J'ignore ce qu'elle attend.

Je referme la portière et boucle ma ceinture, puis je reste immobile quelques secondes,

à fixer la neige devant nous. Tout me semble flou. Des mouvements flous, des formes floues.

Des couleurs qui déteignent les unes sur les autres. Plus rien ne fait sens.

— Pax.

Mila m'apostrophe dans un murmure, et je sens ses yeux posés sur moi, dans l'attente

de quelque chose. Mais quoi, nom de Dieu ? Pourtant, je ne lui pose pas la question. Elle se penche et m'enlace, passant les bras autour de mes épaules pour enfouir le visage dans mon

cou. Je ne perçois pas sa chaleur, je suis trop engourdi.

— Tout ira bien, elle chuchote enfin en s'écartant.

Elle essuie ses larmes et je me demande pourquoi je ne pleure pas. C'est moi qui devrais

pleurer, mais mes émotions se sont évanouies. Je ne ressens plus rien.

Alors que je démarre et mets la voiture en branle, le silence s'étire entre Mila et moi. Je

garde les yeux rivés sur la route, incapable de me concentrer. Je suis engourdi, entièrement, tout à fait comme le soir où j'avais plongé dans le lac pour sauver Mila. Mon cœur est pareil à un bloc de glace : gelé, en suspens.

— Pax, elle répète en me regardant fixement.

Je sens son regard, son expression douce. Pourtant je ne veux pas les voir, alors je détourne les yeux. Je ne mérite pas son attention. Je ne mérite pas sa bonté.

— On devrait en parler.

La voix de Mila est douce, mais insistante. Elle pose une main sur mon genou. Ses doigts sont froids. En temps normal, je lui saisirais la main, je la garderais, je la serrerais dans la mienne pour la réchauffer. Pas aujourd'hui. Je ne mérite pas de la toucher avec les

mains qui ont tué ma mère. Alors je laisse mes paumes serrées sur le volant et j'observe ma cicatrice. Elle est irrégulière et profonde, avec des bordures blanches.

Je t'ai marqué.

Dans ma tête, je revois l'homme aux dents jaunes qui enduit la coupure du sang de ma

mère. J'ai le sang de ma mère sur les mains, au sens littéral du terme. Il a gravé ma peau à jamais. *Je t'ai marqué.*

Je déglutis.

— J'ai tué ma mère. Il n'y a rien de plus à dire. Dans mes rêves, je croyais qu'elle me suppliait de faire quelque chose. Mais non. En réalité, elle suppliait en ma faveur. Pour qu'il me laisse la vie sauve.

J'ai la sensation que l'espace se rétrécit autour de moi, et soudain j'ai incroyablement chaud. Je respire profondément, à court d'air. Le blanc de la neige et le ciel semblent tourner autour de moi, je ne vois plus clair. Je me gare sur le bas-côté et entrouvre la vitre, puis je fixe l'horizon des yeux en essayant de retrouver la maîtrise des choses : les battements de mon cœur, ma respiration, mes pensées.

Mila est silencieuse.

Elle ne sait pas comment se comporter, je le sens.

— Pax, elle tente enfin, il y a tout à dire, au contraire. Tu sais que ça n'était pas ta faute. C'était lui qui tenait le pistolet, lui qui imposait à ta mère un acte violent. Pas toi. Je t'aime. Je ferai tout ce que tu auras besoin que je fasse. Dis-moi seulement quoi. Nous pouvons surmonter ça.

Ses paroles s'estompent et je regarde la journée d'hiver silencieuse.

Je n'arrive pas à croire que le monde continue de tourner comme ce matin, comme si rien ne s'était passé. Des corbeaux sont perchés dans un arbre non loin de là. Je les entends croasser. Pendant une fraction de seconde, je me demande pourquoi ils n'ont pas migré vers

le sud, mais au fond je m'en fous complètement. La neige est poussée d'un côté à l'autre de

la route, et en bas j'aperçois un chasse-neige qui approche, dont les phares jaunes clignotent sur le sol fondu. Les passants sont emmitouflés sur le trottoir, courbés contre le froid. Tout est froid. La journée, le vent, la boule au fond de ma gorge.

Je déglutis avec peine, mais elle refuse de descendre.

En secouant la tête, je redémarre le moteur et prends la direction de ma maison. La route défile derrière nous dans un brouillard gris.

Lorsque les pneus crissent sur la neige de mon allée, je me tourne vers Mila.

— Je ne vais pas être de bonne compagnie, aujourd'hui. Je pense qu'il vaut mieux que tu me laisses.

Elle secoue déjà la tête.

— Jamais de la vie. Je ne te dérangerai pas, mais le docteur a dit que tu ne devais pas

rester seul, Pax. Alors tu peux bien faire tout ce que tu veux, réfléchir, digérer les choses comme tu le souhaites, mais moi, je reste. Je vais juste faire un petit saut en ville pour chercher tes médicaments, et je reviens.

Je hoche brièvement la tête et entre dans la maison. Sans un regard en arrière, alors que je sens celui de Mila dans mon dos.

Je reste planté au beau milieu de mon salon, sans aucune force. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas comment gérer ça. Comment peut-on gérer un truc pareil, d'ailleurs ?

Et puis tout à coup, je pense à mon père et une rage noire me traverse, qui traverse mon engourdissement.

Il savait. Il sait, depuis toutes ces années, et il ne m'a rien dit. Il m'a laissé effacer mes souvenirs. Il devait pourtant se douter de ce que ça provoquerait en moi.

Mais tout prend son sens à présent. Pas étonnant qu'il ait passé autant de temps au travail, après la mort de ma mère. Il ne voulait pas me voir. Je me demande même comment il a pu me tolérer, en sachant que j'avais tué sa femme ! Et même s'il ne connaissait pas vraiment le rôle que j'avais joué dans l'affaire, du moins il savait que je ne l'avais pas sauvée.

Enfin, n'empêche. Je n'étais qu'un gamin. Ma pensée logique me dit que Mila a raison.

Ce n'était pas ma faute. Pourtant, qui était là-bas, si ce n'est moi ? C'est ma main qui a heurté le pistolet de l'homme. Et mon père a fait en sorte que je reste dans l'ignorance de la vérité, toutes ces années.

Je compose son numéro sur mon téléphone fixe, mais évidemment, il ne décroche pas.

Je lui laisse un message vocal.

— Je sais ce qui est arrivé à maman, je lui annonce, glacial. Appelle-moi.

Je raccroche et jette l'appareil contre le mur, où il explose en mille morceaux. Eh bien, si mon père veut me téléphoner, il va devoir appeler sur mon portable.

Je suis submergé par une vague de haine contre moi-même, qui se mêle à la colère que je ressens envers mon père. Tout à coup, je suis consumé par tant d'émotions que je ne sais plus quoi en faire. C'est trop. Et ça fait un mal de chien.

Je me rends à la cuisine où je m'empare d'une bouteille de whisky. Un coup d'œil dans le placard m'apprend qu'il m'en reste encore deux autres. J'ai bien fait de réapprovisionner mon stock, l'autre jour. J'avale quelques gorgées, puis quelques autres. Par bonheur, la brume familière m'enveloppe, la torpeur que j'aime tant. Mais ça ne suffit pas.

La douleur persiste.

Putain. De. Merde.

Je monte les marches deux à deux et enfile un survêtement, un sweat-shirt et des baskets. Sans réfléchir plus longtemps, je sors comme une bombe par la porte de derrière et

descends l'allée au trot jusqu'à la plage. Le sable gelé forme des agglomérats durs en forme de vaguelettes qui me font mal sous la plante des pieds.

Je m'en fous. Je le mérite.

Je cours vite, inspirant l'air froid qui me brûle les poumons.

Je m'en fous. Je le mérite.

Les eaux du lac tourbillonnent et s'écrasent sur le rivage à ma droite, mes pieds battent

furieusement le sable dur. Le vent qui souffle en provenance de l'eau est glacé et humide, je l'inspire, mon corps engourdi l'inhale. Des flocons d'eau gelée me fouettent le visage et coulent sur mon tee-shirt, où ils gèlent de nouveau.

Je regarde droit devant moi, sans remarquer que la plage se dérobe sous mes pieds.

J'ignore quelle distance je parcours, mais à un moment donné, je ne peux plus respirer. Mes putains de poumons sont hyperdouloureux et j'ai toujours cette foutue boule dans la gorge,

logée si profondément qu'il ne sert à rien de déglutir, de courir, de respirer aussi fort que possible. Elle ne bouge pas.

Me tournant vers le lac, je hurle de toutes mes forces :

— Putain-ain-ain-ain-ain !

Mes cordes vocales vibrent au passage du son, et le froid les rend douloureuses.

Mais je m'en fous, putain ! Je le mérite. Je crie encore et encore, jusqu'à ce que ma voix

se brise. Et puis je tombe sur la plage, contre un morceau de bois flotté. Épuisé, vidé de toute mon énergie. Malgré le froid extérieur, j'ai le front couvert de sueur. Et en soufflant dessus, le vent me fait frissonner.

Mais je m'en fous, putain !

Je le mérite.

Je mérite d'attraper une pneumonie et de mourir ici, dans le froid.

Je fixe le lac des yeux sans le voir, en essayant de repousser toute pensée rationnelle ou

logique, tout souvenir, toute émotion. Je ne sais même pas depuis combien de temps je suis

là, combien de temps s'écoule avant que j'aperçoive quelqu'un qui se dirige dans ma direction. Une touche de rouge et un long manteau.

Mila.

Je distingue tout juste le col vermillon de son pull qui dépasse sous l'épais manteau.

Elle avance péniblement sur la plage, silhouette silencieuse penchée contre le vent. Je sais qu'elle me voit, car elle accélère le pas et il ne lui faut pas plus d'une minute pour me rejoindre.

— Pax ! elle crie. Oh, mon Dieu ! Merci, mon Dieu ! À quoi est-ce que tu pensais ? Il fait froid, ici. Tu vas attraper une pneumonie.

Je lève les yeux vers elle. C'est hyperbizarre, mais je me fous de tout. Je me fous d'attraper une pneumonie. Ça ne me dérangerait pas le moins du monde.

Elle se penche et me prend par la main, me tirant pour m'aider à me relever.

— Allez, viens, elle me dit. On retourne à la maison. Tu n'as même pas mis de manteau.

Je m'en fous. Mais je ne le dis pas à Mila. Je la laisse m'entraîner à la maison, à l'étage et dans la cuisine.

— Tu es frigorifié, elle constate en se tournant face à moi.

Tandis qu'elle ôte son manteau pour le jeter sur une chaise, je remarque son visage éprouvé.

— Je vais te faire couler un bain chaud. Il faut te réchauffer.

Elle disparaît dans le couloir et je reste planté là, mou comme une chique.

Rien ne compte.

Plus rien.

Je sais à présent à quoi était dû le vide qui m’habitait depuis toujours. C’était ça. Cet horrible constat. Même si mon esprit me le masquait, au fond de moi, un recoin secret le savait. C’est pourquoi je me suis toujours senti vide et pourquoi je recherchais l’oubli.

Sauf que maintenant, le vide n’est plus vide. Il est rempli d’une douleur et d’une culpabilité écrasantes. Et je ne sais comment y remédier. J’ai la sensation que l’on m’entraîne sous la surface.

Mila revient, surprise que je n’aie pas bougé. Elle me jette un coup d’œil hésitant, ses yeux verts sont liquides. Elle ne dit rien, cependant. Elle se contente de me prendre la main et de m’entraîner dans la salle de bains. Là, elle me retire mes vêtements et du bout du pied les rassemble au sol.

— Rentre, elle m’ordonne d’un ton ferme. Ta peau est rouge vif.

Obéissant, je grimpe dans la baignoire, même si je n’ai plus pris de bain depuis ma petite enfance. L’eau chaude me fait l’effet d’un millier d’aiguilles enfoncées dans mes membres, mais je m’en fous. Je m’installe dans la baignoire et je ferme les yeux, chassant tout le reste.

— Pax...

Mila interrompt soudain sa phrase, comme si elle venait de changer d’avis.

— Peu importe, elle reprend. Je reviens te voir bientôt. J’ai tes médicaments, mais avec tout le whisky que tu as bu, je ne pense pas qu’il faille en prendre maintenant.

Je ne réponds rien.

Quand je rouvre les paupières un moment plus tard, elle a disparu. Je les referme.

Le problème, c’est que lorsque j’ai les paupières closes, je vois son visage. Celui de ma mère.

Les yeux grands ouverts, elle me regarde fixement. Elle est morte. C’est moi qui lui ai fait ça. Moi. L’homme n’allait pas la tuer ; j’ai heurté son doigt qui a pressé la détente.

C’est ma faute.

La douleur me vrille le corps et je bondis sur mes pieds, me cognant dans le mur carrelé. Je ne sens même pas cette douleur-là – celle qui me gonfle la poitrine est bien plus puissante. J’attrape une serviette et me sèche, avant de renfiler mon caleçon.

Je dois faire quelque chose.

Je ne peux pas vivre comme ça.

Mila

Pendant que Pax prend son bain, je mets de l'eau à bouillir pour le thé, quand son téléphone sonne sur le comptoir. Un coup d'œil sur l'écran m'informe qu'il s'agit de Paul Tate. Je tends une main hésitante vers l'appareil. Dois-je décrocher ? Mon instinct me souffle que oui.

— Allô ? réponds-je, toujours hésitante.

— Allô, me répond un Paul Tate surpris. Pax est-il disponible ? C'est son père à l'appareil.

— Un instant, s'il vous plaît.

J'ai envie de lui dire bien d'autres choses, mais je m'en abstiens. Je me contente de monter à l'étage et d'ouvrir la porte de la salle de bains. Sur une pièce vide. La baignoire est toujours pleine d'eau, mais Pax n'est plus là.

Bon Dieu !

— Il n'est pas où je pensais, informé-je son père. Je vais devoir le chercher.

Je m'engage dans le couloir, mais Paul m'interrompt :

— Attendez. Comment va-t-il ? J'ai reçu un message vocal de sa part. Il disait qu'il se souvenait de ce qui était arrivé à sa mère.

La colère me retourne l'estomac. Cet homme a caché tout ça à Pax pendant des

années. Il ne pouvait pas ignorer que ça remonterait à la surface un jour ou l'autre. Ça ne

l'inquiétait donc pas ? Et les effets que cela aurait sur Pax, ça ne l'inquiétait pas non plus ?

— Comment croyez-vous qu'il aille ? répliqué-je d'un ton froid. Pas bien. Personne ne prendrait ça avec sérénité.

Pour toute réponse, je n'obtiens qu'un silence à l'autre bout du fil.

— J'ai toujours redouté ce jour, admet Paul. (Il a l'air distant et triste.) Je n'ai jamais su comment le prévenir, comment l'empêcher.

— Vous ne pouvez pas l'empêcher, lancé-je, incrédule. Pax a été le témoin d'une tragédie dévastatrice. Il aurait dû la gérer voici des années, avec l'aide d'un thérapeute. Ça lui aurait évité de penser à présent qu'il est impardonnable. Je suis désolée, je ne vous connais pas et je vous prie de m'excuser pour ma franchise, mais je le connais, lui. Or il ne méritait pas ça. Rien de tout ça.

Autre long silence. Enfin, Paul reprend la parole :

— Vous ne comprenez pas. Après la mort de Susanna, Pax refusait d'en parler. J'ai embauché un

thérapeute, mais Pax s'est muré dans son silence. Il faisait des cauchemars, sans jamais accepter de les décrire, sans jamais m'en expliquer le contenu. Je n'ai pas pu l'aider, parce qu'il ne m'a pas laissé le faire.

— Il refusait d'en parler parce que l'homme qui a tué votre femme l'avait menacé. Il lui avait dit qu'il le retrouverait et qu'il le tuerait, que si Pax parlait de tout ça à quiconque, il irait en prison pour le meurtre de sa mère. Alors comme vous pouvez l'imaginer, il ne prend pas bien les choses. Pas bien du tout.

— Vous pensez que je devrais venir ?

Paul a l'air d'hésiter. Je n'en reviens pas. Si j'étais à sa place, si Pax était mon enfant, j'accourrais sur-le-champ. Sans poser la question. Et même si l'on me disait non. Et Paul Tate, lui, il hésite. Je n'arrive pas à y croire !

— Faites comme bon vous semble, lui réponds-je avec colère avant de lui raccrocher au nez.

Je n'ai sans doute pas produit la meilleure impression qui soit pour mon premier contact avec le père de Pax, mais je m'en contrefiche. Comment peut-il se montrer aussi égoïste ?

Tandis que je recouvre mes esprits, j'entends un bruit sourd, fort et répétitif.

Paf.

Paf.

Paf.

Je tends l'oreille pour déterminer l'origine du bruit. Ça vient d'en bas, au sous-sol.

Curieuse, je descends les marches de bois à pas de loup et trouve Pax en sous-vêtements, qui lance des coups de poing contre un punching-ball suspendu à une poutre du plafond.

Je ne savais même pas que ce truc existait. Enfin, il est vrai que je n'ai jamais eu de raison de descendre ici avant.

Pax est en nage et ses muscles se tendent et gonflent au gré de ses coups répétés contre le sac. Encore et encore, de toutes ses forces. Telle une machine. Il ne remarque même pas que je me tiens plantée là à le regarder. Il est concentré sur l'objet qui se trouve devant lui.

Paf.

Paf.

Paf.

Le cœur en lambeaux, je prends une difficile inspiration. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas comment l'aider. Sur la pointe des pieds, je retourne vers l'escalier et me laisse glisser au sol, adossée contre le mur. Je l'entends toujours frapper. Sans relâche. J'ai peur qu'il se blesse, qu'il se déchire un muscle. Mais je sais qu'il ne s'arrêtera pas, même si je le lui demande.

Je reste assise au moins une heure, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains.

Et soudain les coups cessent enfin. Le silence est bientôt suivi de bruits de pas dans l'escalier.

Je lève les yeux au moment où Pax apparaît.

Il me regarde puis se penche pour me soulever dans ses bras.

Il est en sueur, mais je m'en fiche pas mal. Je pose le visage contre son torse.

Sans un mot, il me porte jusqu'en haut de l'escalier, puis dans sa chambre, où il se débarrasse de son caleçon. Puis il tend la main vers moi. Je suis étonnée, mais je me serre contre lui. Si c'est ainsi qu'il veut être réconforté, alors soit. Je ferai n'importe quoi pour effacer la douleur peinte sur son visage.

Ses lèvres écrasent les miennes. Fort. Je lui rends son baiser, mais très vite je comprends que nous n'allons pas faire l'amour comme d'habitude. Ce sera dur et animal.

Plein d'angoisse. Pax me courbe sur le lit et entre en moi par-derrière, sans préliminaires. Je grimace un petit peu, mais il ne me faut pas longtemps pour être mouillée.

Il glisse, entre, sort, fort, profondément, vite.

Il m'agrippe par les fesses et s'enfonce plus loin.

Mes mains se serrent sur la couette, que je regarde fixement. Pax n'est pas vraiment là avec moi. Ça n'est pas lui. Il essaie juste de chasser tout le reste. Je le sais, sans qu'il ait besoin de me le dire.

Assez vite, il frissonne contre moi, se tend, pousse plus fort.

Puis il s'écroule sur moi et sur le lit, et quand je tourne la tête vers lui, juste une seconde, je retrouve Pax. Il a les yeux écarquillés.

— Je suis désolé, murmure-t-il en s'agrippant à moi. Je suis tellement, tellement désolé.

Je ne sais pas vraiment à qui il présente ses excuses, si c'est à moi ou même à sa mère.

Je n'en sais rien. Mais je m'en fiche. Je caresse son dos tremblant jusqu'à ce qu'enfin il s'apaise. Il reste allongé très, très longtemps, puis il descend du lit et referme la porte de la chambre derrière lui.

Je ne le suis pas. Je sais qu'il souhaite être seul. Et j'ai beau chercher, j'ignore comment l'aider.

22

Pax

Les heures se transforment en jours.

J'ignore combien, et je m'en fous complètement. Tout ce que je sais, c'est que je n'arrive pas à apaiser mes émotions, que je n'arrive pas à effacer les souvenirs qui sont à présent gravés dans ma tête.

Mon père essaie d'appeler, mais je ne lui parle pas. Quand Mila répond au téléphone, elle m'interroge du regard, mais je détourne les yeux. Je ne veux pas entendre parler de lui.

Qu'il aille se faire foutre.

Le Dr Tyler me téléphone. Mais à lui non plus, je ne veux pas parler. Mila m'interroge, puis elle me tourne le dos et discute avec lui à mi-voix. Ça non plus, je n'en ai rien à foutre.

Ils peuvent bien se raconter ce qu'ils veulent.

Et Mila.

Putain de merde.

Mon estomac se serre à la pensée de Mila. Je la fais souffrir, elle aussi. Parce que je suis incapable d'être la personne qu'elle a besoin d'avoir à ses côtés. Je suis incapable de retourner chez le psy et de rester assis face à lui avec elle pendant que nous aborderons le sujet de mes sentiments. Du coup, je me comporte en trou du cul. Parce que c'est ce que je

suis. Le rôle dans lequel j'excelle. Pendant un moment, j'ai essayé de faire semblant que non, mais à présent ma vraie personnalité s'affiche.

Je suis un putain de connard.

Pourtant, rien de ce que j'ai fait jusqu'à présent ne l'a poussée à partir. Je refuse de parler, je fais les cent pas au lieu de dormir, je bois comme un trou, je l'ai même baisée comme un sauvage. Elle n'est pas partie. Elle s'est contentée de me regarder, à sa manière

compréhensive et douce, en affirmant qu'elle voulait m'aider coûte que coûte.

C'est quoi ce bordel ?

Mon ventre se serre. Si furieux que je sois après la vie, je ne veux pas la blesser.

Je me tourne dans sa direction ; elle est recroquevillée sur le canapé, là. Elle lit.

— Vraiment, Mila, tu devrais partir, je lui lance sans préambule. Je ne suis pas de bonne compagnie. Je pense qu'il vaudrait mieux que tu rentres chez toi le temps que je digère tout ça.

Elle me jette un regard blessé. Et de nouveau mon estomac se tord. Je sais que je dois agir ainsi. Je vais forcément la blesser davantage sur le long terme, de toute façon. Alors autant agir maintenant. Pratiquer une rupture propre. Elle commence à protester, mais je l'interromps :

— Tu peux y aller, c'est bon. Le pire est derrière moi. Tu as une vie, un travail, tu dois y retourner. Ta sœur a besoin de toi. S'il te plaît. J'ai besoin de passer du temps tout seul. Tu peux m'appeler ce soir.

Elle semble hésiter, j'ai un pincement au cœur.

Putain, que je déteste ça !

Mais c'est ce que je mérite. Je ne suis pas digne de quelqu'un comme elle.

Elle se lève et tend la main vers mon visage. Je ferme les yeux une seconde, puis je parviens à raffermir ma résolution et je rouvre les paupières.

Je la regarde retirer sa main. Je l'ai blessée, ça se voit.

Mais c'est pour son bien.

Elle finit par hocher la tête.

— OK, si c'est ce dont tu as besoin, elle conclut d'un ton incertain. Mais appelle-moi s'il te faut quoi que ce soit. Et je reviendrai ce soir après la fermeture de la boutique, une fois que j'aurai vu ma sœur.

J'opine du chef. Et je m'éloigne, craignant de changer d'avis et de l'empêcher de partir.

J'entends sa voiture démarrer dans l'allée et je jette mon verre d'eau contre le mur.

Comme il se brise, je le remplace par une bouteille de Jack.

C'est ce que je mérite.

J'ai l'impression que ma poitrine m'écrase et je peine à déglutir. Ça fait trop de trucs à gérer, je ne sais pas par où commencer. Alors merde.

Je m'empare du flacon de Xanax sur le comptoir et me dirige vers le canapé avec mon

whisky. Là, je m'affale comme une masse et je retire le bouchon du flacon, dont j'avale plusieurs pilules en les faisant descendre à coups de Jack.

Je vide le reste de la bouteille.

Je ferme les yeux et, pour une fois, il n'y a là rien d'autre que du noir. Lâchant un soupir de soulagement, je m'endors enfin.

Quand je me réveille, c'est le matin.

Je le sais car la lumière matinale se déverse à flots par les fenêtres.

Avec une grimace, je m'assieds en me frottant les tempes.

J'ai dormi toute la nuit. Sans cauchemars, sans penser à ma mère. Je souris et mes lèvres s'étirent en une ligne dure. Soudain, tout est clair : je ne peux pas gérer ces problèmes seul. J'ai besoin de mon vieux pote Jack, et de mon nouveau pote Xanax.

X pour marquer l'emplacement.

Je prends mon téléphone et y jette un coup d'œil : trois appels en absence, trois messages vocaux et douze SMS, tous de Mila.

Ça va ?

Pax, décroche ton téléphone.

S'il te plaît, réponds au téléphone.

Je m'inquiète pour toi, Pax. Ça n'est pas juste. Réponds au téléphone.

Ils disent tous plus ou moins la même chose. Je tape une réponse :

Ne t'inquiète pas, je vais bien.

Ayant récupéré une bouteille de whisky pleine à la cuisine, j'avale d'autres pilules.

Trois. Puis j'en ajoute deux de plus pour faire bonne mesure.

Le noir ne met pas longtemps à revenir, je l'accueille à bras ouverts. Je lui chante des

louanges, je lui fredonne une berceuse. Je le serre contre moi. Je lui fais tout ce que j'ai envie de lui faire, parce que c'est le noir, la nuit la plus obscure, et qu'il s'en fout. Si je suis seul dans le noir, plus rien ne compte. Je ne peux faire de mal à personne d'autre qu'à moi-même, et je le mérite, putain !

Je ferme les yeux et je laisse le noir me prendre dans ses bras. Il peut bien me baiser, je

n'en ai rien à foutre.

Mila

Je n'arrive plus à me concentrer. Au magasin, j'ai même oublié d'encaisser un client.

Après quoi j'ai laissé tomber et retourné le panonceau du côté FERMÉ.

Je suis maintenant assise près de la fenêtre de la boutique, à observer les gens heureux qui passent sur le trottoir. S'ils savaient la chance qu'ils ont ! Leur vie est tellement facile.

De nouveau, j'essaie d'envoyer un SMS à Pax, mais à l'instar des quatre jours

précédents, je n'obtiens aucune réponse. J'y suis allée en voiture, j'ai frappé à la porte, j'ai crié, j'ai même lâché un juron sur sa boîte vocale.

Pas de réponse.

À l'exception d'un SMS :

Ne t'inquiète pas, je vais bien.

Non, il ne va pas bien. Et personne ne semble s'en soucier sauf moi.

J'ai envisagé d'alerter la police, pour qu'ils aillent vérifier chez lui, mais je doute qu'ils se déplaceraient. Du moment qu'il ne fait rien d'illégal, qu'est-ce qu'ils peuvent entreprendre ? Il n'est pas interdit de boire jusqu'à perdre la notion de la réalité, après tout.

Et le seul produit qu'il ait avec lui, à ma connaissance, c'est du Xanax. Une fois de plus, je m'interroge sur la sagesse d'avoir prescrit pareil médicament à Pax.

Quand j'ai interrogé le Dr Tyler à ce sujet, il m'a expliqué qu'il avait rédigé cette ordonnance car Pax n'était pas accro.

« Il n'est dépendant à aucune substance, a précisé le psychiatre. Son problème, c'est qu'il ne s'est pas forgé les mécanismes adéquats pour affronter le stress. S'il a l'impression de n'être pas en mesure d'affronter la situation sur la courte période durant laquelle nous allons travailler à son problème, je préfère qu'il prenne un Xanax plutôt que de se mettre en quête de drogues illégales. Et puis, vous serez à ses côtés. Tout ira bien, Mila. »

Sauf que je ne suis plus à ses côtés. Et que tout ne va pas bien.

Je revois les yeux ouverts et vides de Jill, et je frémis.

Ça aurait pu être Pax. Et j'ai une peur bleue : si personne ne bouge le petit doigt, ça finira par être lui.

Les doigts tremblants, je saisis le combiné et fais la seule chose qui me vienne à l'esprit.

J'appelle son père.

Je tombe, je tombe, je tombe.

Tout est noir, plongé dans l'obscurité et je n'y vois rien. Je suis incapable de réfléchir.

Je suis incapable de ressentir. Mais c'est justement ce que j'aime. Si je ne ressens rien, eh bien, rien ne me blesse. Alors je m'arrange pour que ça reste ainsi.

Si je me réveille, je bois jusqu'à me rendormir, en avalant un Xanax en prime. Et très vite je replonge dans le noir, où je dérive sans but aucun, où je dors sans cauchemars.

Que du noir.

Je soupire. C'est là, ma place, là où le noir est intemporel.

Indolore.

La lumière, elle, est douloureuse. La lumière, c'est là où je vois son visage et mon incapacité à la protéger.

Alors je vais rester loin de la lumière.

Pour toujours.

Ça ne vaut pas la peine.

Je me prépare à fermer les yeux, et là je me rends compte qu'ils sont déjà clos, alors je souris.

C'est là, ma place.

24

J'ouvre les yeux, ma vision est floue. J'essaie de faire la mise au point pour balayer les environs du regard. Je suis dans le salon, dans les mêmes vêtements que depuis un bon moment, on dirait. Qu'est-ce qui m'a réveillé ? Il fait sombre dehors, ça ne peut donc pas être le soleil.

Je tends la main vers mon whisky, mais la bouteille est vide.

Merde.

Ça signifie que je suis à sec, je vais devoir faire une virée ravitaillement en ville.

Soudain, j'entends ce qui m'a réveillé : des coups frappés à la porte.

Mon cœur se serre. Je sais qu'il s'agit sans doute de Mila. Elle est passée une centaine

de fois cette semaine, pour me convaincre d'ouvrir la porte, sauf que je n'ai pas bougé du canapé. Elle n'a pas besoin de me voir dans cet état. Elle ne mérite pas d'être ici dans ces circonstances.

Les coups se font plus forts – très forts.

Merde. Elle est furax, cette fois. Je suis impressionné par la puissance dont elle use sur cette porte.

Tout à coup, un énorme craquement retentit et quelque chose se brise.

C'est quoi ce bordel ?

Je me lève et la pièce se met à tourner. Je ne me suis pas mis en position verticale depuis deux ou trois jours. Je recouvre mon équilibre et rouvre les yeux. Pour découvrir mon père, planté devant moi. Propre, rasé de frais et vêtu d'un jean.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? je lui demande. C'est toi qui as pété ma porte ?

Mon père serre les mâchoires.

— Voilà ce qui se produit quand on ne laisse entrer personne depuis une semaine. Ta petite amie m'a appelé car elle était inquiète. Va prendre une douche, il faut qu'on parle.

Je lui jette un regard noir.

— Va te faire foutre. C'était il y a des années, qu'il nous fallait parler. Tu as eu toutes les occasions que tu voulais pour mettre les choses à plat, pendant tout ce temps. Tu ne l'as pas fait. Et maintenant, moi je n'en ai plus envie. Laisse tomber.

J'essaie de le dépasser pour me rendre à la cuisine, mais il m'attrape par le bras.

D'une poigne ferme et déterminée.

— Va prendre une douche, il répète lentement, sans ciller. Tu sens la pisse. Enfile des vêtements propres et reviens ici. On va parler. Aujourd'hui. Maintenant.

Je le dévisage et il soutient mon regard. Il n'a pas l'intention de laisser tomber. Et c'est vrai que je pue la pisse. Je finis par baisser les yeux.

— Ouais, bon, j'ai besoin d'une douche.

Je quitte la pièce sans un regard en arrière. J'entre dans la cabine et laisse couler l'eau

sur moi. Putain, j'ai la tête comme une enclume ! Je ne me rappelle pas si j'ai bu ne serait-ce qu'une gorgée d'eau, cette semaine. En fait, je ne me rappelle pas grand-chose de ce qui s'est passé ces derniers jours. Chaque fois que je me réveillais, je prenais juste d'autres cachets en buvant quelques nouvelles rasades de whisky.

Je me lave, me rase et m'habille.

Puis je retourne à la cuisine, où je m'envoie deux bouteilles d'eau. Même après ça, j'ai encore la bouche sèche ; je dois être sacrément déshydraté. J'emporte une autre bouteille avec moi au salon, où mon père m'attend.

Pendant mon absence, il a nettoyé la pièce, ramassé les bouteilles de whisky vides qui traînaient par terre. Et il s'est assis sur une chaise.

Il me regarde entrer.

Il est sombre, froid, et soudain je réalise que je n'ai pas envie d'avoir cette conversation.

— Laisse tomber, je dis à mon père. On n'en a pas parlé pendant des années, je ne vois pas pourquoi on rouvrirait la plaie maintenant. Le mal est fait.

Mon père continue à me regarder.

— Le mal a été fait, il admet. Mais il n'y a pas de raison d'empirer les choses. Parlons.

Je m'assieds et avale une goulée d'eau.

— Bien. Pourquoi ne pas m'avoir obligé à en parler plus tôt dans ce cas ?

S'il veut qu'on cause, eh bien autant aller droit au but.

Il persiste à m'observer, puis baisse les yeux au sol.

— Parce que c'était plus facile. Je t'ai amené chez un thérapeute et tu refusais d'ouvrir

la bouche. J'ai essayé de te faire parler moi-même, sans plus de résultats. Alors je me suis dit que je n'avais peut-être pas vraiment envie de savoir ce qui s'était passé. Que si ça t'avait tellement effrayé, je n'étais pas certain d'être capable de le gérer. Donc j'ai cessé d'essayer.

Et puis le thérapeute m'a expliqué que, selon lui, tu avais effacé tes souvenirs. Ça semblait mieux ainsi.

J'avale une nouvelle gorgée d'eau. La déshydratation rend ma langue épaisse.

— Ils l'ont attrapé ?

J'ai un mouvement de recul quand mon père secoue la tête.

— Non. Ils n'avaient aucune description sur laquelle se baser. Aucun des voisins n'avait

rien remarqué ; ils n'avaient vu personne entrer ni sortir. La police n'avait pas d'éléments de travail.

Merde. Encore une raison de me sentir coupable. J'aurais pu leur donner un signalement.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ce fameux jour ? mon père me demande. J'ai besoin de savoir. Tu avais de la poudre sur les mains. Et puis cette entaille. Mais la police n'a pas su déterminer ce qui était arrivé, hormis que ta mère n'avait pas été violée. Elle avait des cellules épithéliales dans la bouche, mais aucune trace de sperme. Et les prélèvements ADN

effectués n'ont pas permis de retrouver la personne dans les banques de données de la police. Je sais qu'il est difficile pour toi d'y penser ou d'en parler. Mais qu'est-ce que tu as vu ?

Je ferme les yeux, serrant les paupières, avant de les rouvrir. Quand je les rouvre, mon père me dévisage toujours, attendant des réponses.

— J'ai entendu maman pleurer. J'ai trouvé le type dans votre chambre avec un pistolet

pointé contre le flanc de maman. Il l'a forcée à lui tailler une pipe. J'ai essayé de venir en aide à maman, mais à ce moment-là, j'ai heurté le pistolet et le coup est parti. Elle est morte parce que j'ai voulu l'aider. Si je n'avais pas bougé, elle serait encore là aujourd'hui.

Mon père toussote et j'essaie d'avaler la putain de boule qui continue à me bloquer la gorge.

— Tu penses vraiment qu'il l'aurait laissée en vie ? il me demande enfin, les yeux rivés sur moi. Réfléchis-y, Pax. Elle aurait pu le reconnaître. S'il t'a affirmé qu'il lui aurait laissé la vie sauve, il mentait.

— Il m'a bien laissé en vie, moi, je lui fais remarquer mollement. Il aurait peut-être fait pareil pour elle.

Mon père secoue la tête, les joues rougies.

— Non, certainement pas. Il n'a sans doute pas pu se résoudre à abattre un enfant de sang-froid, et il était assez sûr de t'avoir condamné au silence par la menace. Mais ta mère n'avait aucune chance de survie, Pax. Et rien de ce que tu aurais pu entreprendre n'y aurait changé quoi que ce soit.

Il se détourne pour regarder par la fenêtre.

— En revanche, il y a quelque chose que tu peux faire, maintenant que tu te rappelles.

Viens avec moi, prenons un avion pour le Connecticut ensemble, tout de suite, allons voir l'inspecteur qui a suivi l'affaire. Tu pourras lui donner une description. Il ressemblait à quoi ce type, d'ailleurs ?

Un frisson glacé me parcourt l'échine tandis que se dessine dans mon esprit le rictus narquois du bonhomme.

— Il était maigre, avec un catogan gris et des dents jaunes. Vraiment jaunes. Et il portait une chemise à rayures bleues.

Mon père s'est figé.

— Je sais de qui tu parles ! C'était notre facteur. Jamais je n'oublierai ce catogan gris et ces dents horribles. Pax, va faire tes bagages, on part dans le Connecticut.

— Le facteur ? (Je n'en reviens pas.) Je ne me souviens pas du tout du facteur.

— C'est normal, tu n'avais que sept ans. Je taquinais ta mère à son sujet, disant qu'il trouvait toutes sortes de prétextes pour lui remettre le courrier en mains propres au lieu de le glisser dans la boîte. Nous plaisantions sur le béguin qu'il avait pour elle. On en riait. On le croyait juste un peu bizarre et solitaire. Je n'avais pas idée...

Sa voix s'étrangle et il détourne les yeux un long moment, avant de se reprendre et de reporter son attention sur moi.

— Va chercher tes affaires, Pax. Ce salaud mérite de payer.

L'idée que je puisse enfin trouver une forme de rédemption m'éperonne et je parviens à

me tirer du canapé pour aller préparer un sac de voyage. Alors que je fourre ma brosse à dents dans une trousse de toilette, j'aperçois une bague sur le comptoir de la salle de bains.

Je la prends entre mes doigts. Mila a dû l'oublier. C'est l'alliance de sa mère. Je la passe à mon auriculaire et termine mes bagages.

Dans ma hâte, j'oublie mon portable à la maison, ce dont je ne me rends compte qu'une fois en route pour Chicago.

— Ne t'inquiète pas, mon père me rassure. Si tu as besoin de passer un coup de fil, tu

pourras utiliser le mien. Et puis, on ne sera pas partis très longtemps. Deux ou trois jours au plus. C'est énorme, Pax. Ce putain de salopard va enfin avoir ce qu'il mérite. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de confondre son ADN. C'est énorme.

Je n'ai jamais vu mon père aussi excité. Je perçois de la vie dans ses yeux quand je le regarde.

— Papa, pourquoi pensais-tu que ce serait mieux que je ne me rappelle jamais ? Qu'est-

ce que tu entendais par là ? Mieux pour moi ou pour toi ?

Il me jette un regard triste, avant de reporter son attention sur la route.

— Peut-être pour tous les deux. Je savais que ces souvenirs te briseraient. Et vu qu'ils avaient retrouvé de la poudre sur tes mains, j'ai préféré ne pas savoir ce qui s'était passé. Je n'osais rien imaginer, mais j'allais très mal. Si j'avais en plus découvert que tu avais quelque chose à voir avec sa

mort, même de façon accidentelle, je n'étais pas certain de pouvoir le supporter.

— Mais je n'étais qu'un gosse, je lâche d'une voix étranglée. J'essayais de l'aider.

— Oui, il me répond en posant les yeux sur moi. C'est exact. Et je suis heureux que tu

en sois conscient. Mais ça n'allait vraiment pas bien, à l'époque. Le chagrin a cet effet-là sur les gens. Alors j'ai géré la situation de la seule manière qui me semblait possible : je me suis plongé dans le travail. Mais comme ça n'a pas suffi à arrêter la douleur, je nous ai obligés à déménager à l'autre bout du pays.

— Et alors, ça a calmé la douleur ? je lui demande.

— Non, il répond en me fixant du regard.

Je baisse les yeux sur l'anneau à mon doigt. Je le retire pour le faire tourner et tourner

encore entre mes mains. Il y a des mots gravés à l'intérieur. Je l'approche de mon visage pour les déchiffrer : L'AMOUR NE MEURT JAMAIS.

Je déglutis.

Parfois si, l'amour meurt. Et je l'ai magnifiquement prouvé. J'ai manqué à tout le monde : ma mère ; mon père, en occultant mes souvenirs, ce qui m'a empêché de décrire le

tueur ; et bien sûr Mila. Je sais que je lui ai brisé le cœur et je doute d'être capable de réparer ce désastre un jour.

Je ferme les paupières pour apaiser le picotement.

À l'aéroport, je fais une sieste en attendant le décollage, puis une autre dans l'avion.

J'envisage d'appeler Mila, mais décide finalement qu'il ne vaut mieux pas. La conversation que nous devons avoir n'est pas du genre à pouvoir se dérouler au téléphone. Il faudra que

je la voie en face-à-face. En attendant, j'ai quelque chose d'important à accomplir.

Quand nous atterrissons à Hartford, nous descendons dans un hôtel et notre dîner, au restaurant chic de l'établissement, se passe dans le silence.

J'observe mon père, qui fait longuement tourner son scotch dans son verre, l'air absent, avant de finir par lui adresser la parole :

— Ça n'était pas ta faute non plus, papa.

Il lève les yeux vers moi.

— Ah non ? Pax, on en plaisantait, de ce gars. Le facteur, nom de Dieu ! Je le prenais

pour un pauvre type, et il m'a enlevé ma femme. Ou c'est tout comme. Tu parles d'une blague. Il faut croire que c'est lui qui a ri le dernier.

La souffrance et l'amertume que je lis sur le visage de mon père sont évidentes, et tout

furieux que je sois après lui, je ne peux m'empêcher de le plaindre aussi. Je n'imagine même pas ce qu'il doit ressentir.

— Papa... je tente à nouveau.

Mais il m'interrompt :

— Pax, tu ne comprends pas. Tu n'as pas idée du nombre de fois où, durant toutes ces

années, je me suis torturé de questions : et si j'avais quitté le travail plus tôt, ce jour-là ? Et si je ne m'étais pas arrêté pour prendre de l'essence ? Et si j'avais stoppé à un feu rouge de moins ? Qu'une seule de ces choses se fût produite, et j'aurais peut-être pu empêcher ce drame. Ne pas savoir durant tout ce temps, c'était horrible. Mais à présent, savoir que c'est ce putain de facteur qui lui a pris la vie... ma culpabilité est mille fois plus forte que jamais.

Car si je l'avais pris au sérieux, si j'avais décelé en lui le taré pervers qu'il était, ta mère serait encore en vie aujourd'hui. C'est un fait incontournable.

J'avale le reste de ma bouteille d'eau avant de lui répondre :

— Papa, maman n'a pas dû se rendre compte plus que toi à quel point il était taré. Tu

as dit toi-même que vous en plaisantiez, tous les deux. Ça signifie qu'il cachait bien son jeu.

Tu ne peux pas t'en vouloir de la maladie mentale d'un autre. Tu n'avais aucun moyen de savoir, c'est impossible.

Je vois bien qu'il ne me croit pas pour autant, et nous terminons notre repas en silence.

Pour être honnête, je crois que nous préférons tous les deux rester seuls avec nos pensées.

Après une nuit quasi blanche, nous nous rendons au poste de police en tout début de

matinée. L'inspecteur est plus que ravi d'avoir de nos nouvelles.

— Cette affaire me hante depuis des années, il admet à mon intention, les lèvres serrées. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Je ne l'ai jamais oubliée, pas plus que votre petit visage. Vos yeux, si grands, si tristes. Vous aviez vu l'inconcevable. Je suis content de constater que vous avez si bien grandi.

Si bien. Alors ça, c'est discutable.

Il prend ma déposition officielle et nous certifie qu'ils vont demander un mandat afin de

faire procéder à un prélèvement ADN sur notre ancien facteur, aussitôt qu'ils auront découvert son nom dans les archives de la poste. Alors que nous redescendons l'escalier du

commissariat pour regagner l'air froid et vif de la rue, je ressens une immense satisfaction.

La justice va peut-être enfin être rendue. Et ma mère vengée. Ça n'aura pris que dix-sept ans.

— Où est-elle enterrée ? je demande à mon père en montant dans la voiture.

— Arrêtons-nous acheter des fleurs, je vais te montrer, il me répond.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous arrêtons pour prendre deux douzaines de roses chacun et nous nous rendons à un joli cimetière silencieux. Il est longé d'arbres aux branches desquelles pendent des stalactites qui scintillent dans le soleil hivernal. Je songe que si l'on doit être inhumé quelque part, autant que ce soit dans ce lieu paisible.

Tandis que nous marchons parmi les tombes, j'ai la sensation d'être déjà venu ici avant,

et je sais que c'est bel et bien le cas. Des flashes me reviennent des obsèques de ma mère, du cercueil que l'on descend en terre. Je me rappelle l'immense tristesse que j'ai ressentie en le regardant.

Je déglutis avec peine.

Devant nous, j'aperçois la statue d'un ange. Elle aussi, je la reconnais. L'ange est allongé sur une dalle, il a le visage dans les mains et il pleure. Je sais qu'il est situé à côté de la tombe de ma mère. Je m'en souviens.

— C'est ton grand-père qui a fait installer cette statue ici, explique mon père en la désignant d'un geste du menton.

— Elle va bien avec les lieux, en effet.

La pierre tombale de ma mère, en marbre blanc rutilant, se dresse près de l'ange. Je me tourne vers mon père.

— Quelqu'un l'entretient.

— Bien sûr, il me répond en opinant du chef. Je paie quelqu'un pour ça.

Bien sûr.

Je baisse les yeux.

SUSANNA ALEXANDER TATE

ÉPOUSE ET MÈRE BIEN-AIMÉE

ELLE ÉVOLUAIT DANS LA BEAUTÉ

ELLE REPOSE EN PAIX

Le vent froid me fouette doucement le visage et, une fois de plus, un nœud se forme dans ma gorge. Je suis envahi par la culpabilité de n'être pas venu la voir ici pendant des années. Je m'agenouille afin de déposer mes fleurs près de son nom et, pour la première fois d'aussi loin que je me rappelle, je sens une larme couler sur ma joue. Je l'essuie.

— Tu penses qu'elle l'est, en paix ?

Mon père me regarde.

— Fils, c'était toi, la paix de ta mère. Tu lui as apporté tant de paix et de joie, dès l'instant où elle t'a tenu dans ses bras, qu'elle a su qu'il fallait t'appeler Pax. Ta mère t'aimait plus que tout au monde. Elle aurait volontiers donné sa vie cent fois pour te protéger. Quoi que tu fasses, aie une belle vie en sa mémoire. Elle nourrissait tant d'espoirs te concernant. Mais au bout du compte, tout ce qu'elle aurait souhaité pour toi, c'était de te voir heureux.

Mes larmes coulent librement à présent, et mon père m'enveloppe de ses bras. Deux hommes adultes qui s'embrassent devant une tombe solitaire.

Plusieurs minutes passent avant qu'il ne me relâche et je constate qu'il pleure autant que moi.

— Je t'aime, moi aussi, Pax. J'espère que tu le sais.

Je hoche la tête, la gorge trop serrée pour parler. J'ai l'impression qu'on vient de me tordre les tripes à pleines mains pour me les renfoncer dans le ventre aux mauvais emplacements. J'ai mal partout. Mais pour la première fois, la douleur est supportable. Elle paraît normale. Le genre de douleur que je dois ressentir. Rien à voir avec celle née de la honte que j'ai éprouvée, gamin, ce fichu jour où je n'ai pas pu sauver ma mère.

Le vide familial dans mon cœur a disparu, remplacé par une sorte d'acceptation

apaisée. Ma vie est ce qu'elle est. Ma mère est morte violemment sous mes yeux. Je dois dépasser le traumatisme et aller de l'avant. C'est ce qu'elle aurait voulu que je fasse.

Debout devant sa tombe, dans ce lieu empli de sérénité, je sais désormais que je n'aurais pas pu la sauver. J'avais sept ans. Mon père a raison. Le type l'aurait tuée de toute façon. Il l'avait prévu depuis le début, sinon il ne serait pas venu avec une arme à feu.

Nous regagnons la route pour l'aéroport en silence.

Enfin, mon père prend la parole :

— Tu devrais appeler Mila. Elle s'inquiète pour toi.

Je lui lance un regard surpris.

— Elle te l'a dit ?

Il hoche la tête.

— C'est grâce à elle que je suis venu chez toi, ne l'oublie pas. Elle m'a appelé, autrement je n'aurais jamais su que les choses allaient si mal. Elle t'aime, Pax. Et s'il y a bien une chose que tu dois retirer de tout ça, c'est qu'il faut vivre l'instant présent. Demain ne t'est jamais acquis.

— Je ne la mérite pas, je lui réponds en toute honnêteté. Je me suis comporté comme un connard. Je n'ai su que lui faire du mal.

Mon père me jette un coup d'œil incrédule.

— Si c'était vrai, elle ne t'aimerait pas autant. Elle t'attend. Elle est venue aux nouvelles une centaine de fois et m'a posé mille questions dont j'ignore les réponses. Tu es le seul à les connaître. Tu dois les lui donner.

— Des questions ? Du genre ?

— Du genre : est-ce que tu vas revenir, est-ce que tu vas aller bien, comment tu prends

les choses à présent. Tout un tas de sujets dont tu ne parles pas, alors je ne peux rien lui répondre. Tu vas devoir te faire aider pour réussir à dépasser les moments difficiles. Tu ne peux pas continuer à noyer les obstacles sous les drogues et le whisky, tu en es bien conscient.

Je hoche la tête. Et ça fait d'autant plus mal que c'est vrai.

— J'ai merdé, j'admets simplement.

— Oui, réplique mon père. Comme tout le monde, non ?

Je ne réponds pas. Je glisse dans mes pensées, faisant tourner l'anneau de Mila autour de mon doigt. Alors que nous traversons l'aéroport, mon père se tourne vers moi.

— Je vais annoncer à ton grand-père que tu as recouvré la mémoire. C'est l'une des raisons pour lesquelles il a cessé de nous parler. Il n'était pas d'accord avec moi, qui ne voulais pas te forcer à te souvenir, car lui désirait par-dessus tout que l'on retrouve l'assassin de ta mère. Et comme je m'opposais à ce qu'on te mette la pression, il a refusé d'entrer dans le jeu du mensonge que j'avais inventé à ton intention – que ta mère était morte dans un accident de voiture. Ce n'est pas sa faute s'il a été absent ; c'est la mienne. J'en porte l'entière responsabilité. Et je te demande pardon pour ça.

J'opine du chef. Pour être très honnête, ça n'est pas ma priorité pour l'instant. J'aurai tout le temps de m'en soucier plus tard. Un seul visage occupe toutes mes pensées, un visage doux et beau, doté de grands yeux verts.

Notre avion atterrit à Chicago et mon père prend le volant jusqu'à la maison.

— J'espère que les choses vont s'arranger entre nous, maintenant, Pax, il me dit quand

on arrive dans l'allée.

Il est sincère, ça se voit.

— J'espère aussi, papa.

Et je le pense vraiment, en l'occurrence. Ça prendra du temps, sans doute. On ne peut pas réparer des années de dégâts causés à notre relation en une minute. Mais au moins, c'est un début. Si on s'y tient, peut-être qu'un jour, on ira mieux, lui et moi.

Il recule et je le regarde jusqu'à ne plus distinguer ses feux arrière, avant de m'installer au volant de Danger et de foncer en ville. Je n'arrive plus à penser qu'à une seule chose.

Elle.

Je déboule dans sa boutique et elle lève sur moi des yeux étonnés depuis son comptoir.

Seule avant que j'arrive, elle semblait plongée dans l'examen d'un classeur. J'avance vers elle et, sitôt qu'elle me reconnaît, son expression change. D'abord pour manifester une grande joie.

Mais rapidement, elle devient méfiante et j'en ressens un pincement jusqu'au centre de mon cœur. Voilà ce que je lui ai fait. Je lui ai appris à se méfier, à se protéger de moi car je risque de la briser. Ce constat me tue.

Je traverse le magasin en quelques grandes enjambées, sans m'arrêter, sans hésiter. Je contourne le comptoir et la serre contre moi.

— S'il te plaît, je lui dis, s'il te plaît, pardonne-moi. Je suis tellement désolé de t'avoir fait souffrir. Je suis tellement désolé de m'être comporté comme un connard et de t'avoir repoussée. Je ne savais pas comment gérer la situation autrement qu'en me détruisant.

L'autodestruction, c'est tout ce que j'ai jamais su faire. Au fond de moi, j'avais la conviction de ne mériter que ça.

Je m'interromps et baisse les yeux. Elle a les siens levés vers moi, ils sont clairs et magnifiques, et mon estomac se serre.

— Tu veux bien me donner une seconde chance ? je lui demande avec empressement.

Je ferai tout ce que tu voudras, si tu me dis qu'on peut recommencer. Je sais que je ne le mérite pas, mais je te le demande quand même. Franchement, j'ignore si je suis capable de

respirer sans toi. S'il te plaît. Je t'aime, Mila. S'il te plaît, dis-moi que ça peut marcher.

J'ai plongé mon regard droit dans le sien, que je sens hésitant, et une vague de panique

me saisit.

— Je ne veux pas recommencer, elle me répond lentement. J'aime ce qu'on avait, je ne

veux pas retourner à la case départ. Je t'aime, Pax, mais je ne suis pas sûre de pouvoir supporter que tu me laisses tomber comme ça encore une fois. Tu m'as repoussée et je ne pouvais pas t'aider. Ça n'est pas ce que font les gens qui s'aiment. Tu m'as arraché le cœur et tu l'as piétiné.

— Je sais. Je sais, Mila. Tu n'as pas idée combien j'en suis désolé. Je ne suis pas très doué pour les relations, je n'ai pas beaucoup d'entraînement. Mais si tu restes avec moi, si tu restes... Je promets de ne plus jamais te quitter. De ne plus jamais te repousser. De faire tous les efforts nécessaires pour réparer ce que j'ai brisé. Je te le promets.

— J'ai envie de te croire, elle me répond lentement, ses yeux toujours rivés aux miens.

Mais j'ai trop peur, Pax. Tu m'as fait peur. Très peur. Qu'est-ce qui me garantit que tu ne vas pas me repousser comme ça encore une fois ? Qu'est-ce qui m'assure qu'à la prochaine

difficulté, tu ne vas pas partir en vrille et que je ne vais pas te retrouver dans le jardin, comme Jill ?

Elle s'arrête et son air se fait suppliant. Elle veut que je lui dise quelque chose, que je lui prouve qu'elle a tort. Sauf que moi, je ne suis pas sûr qu'elle ait tort. Alors je reste muet.

— Les deux petits de Jill sont en famille d'accueil, maintenant, Pax. Leur vie a été complètement brisée. J'ignore si je peux être certaine que tu ne me feras pas subir le même

sort. Ça fait des jours que je ne dors pas, et quand je dors, je fais des cauchemars horribles.

Je suis en miettes, Pax, et je ne veux pas traverser une épreuve pareille une seconde fois. Je ne pense pas en être capable, tout simplement.

Ses paroles me terrifient. Je retire sa bague, que je lui tends d'une main tremblante.

— L'amour ne meurt jamais, Mila. C'est ce que croyaient tes parents. Et grâce à toi, c'est aussi ce que je crois désormais. Tu es restée à mes côtés, tu m'as aimé alors que je ne le méritais pas. Tout ce que je veux, c'est une chance de te prouver que je peux me montrer digne de ton amour. À leur façon, tes parents étaient tordus eux aussi, comme moi, et ils n'ont jamais obtenu l'aide dont ils avaient besoin. Moi si, je te le promets. Je ferai tout le nécessaire. Vraiment. J'apprendrai à affronter la souffrance et plus jamais je ne te quitterai.

Dis-moi juste que tu vas rester avec moi. (Je la dévisage, retenant mon souffle en attendant sa réponse.) S'il te plaît, je murmure.

Au bout d'un temps qui me semble infini, elle me prend l'anneau des mains et se hisse

sur la pointe des pieds pour poser ses lèvres sur les miennes, tout doucement. Et elle chuchote :

— Je t'aime tellement. Tellement. Mais je ne peux pas. Pas tout de suite.

Un étau m'enserme le cœur tandis que je la regarde, que j'observe ce visage, si beau et si

délicat, cette femme qui m'a vu dans les pires moments et qui reste pourtant devant moi aujourd'hui, sans jugement ni moquerie. Ma poitrine est compressée, mes yeux me brûlent.

Je me sens complètement vide.

— Je sais, je lui réponds en toute honnêteté. Je comprends.

Et c'est vrai.

La vérité est si crue, si évidente qu'elle fait mal. Mais je ne lui ai donné aucun motif pour rester, alors pourquoi le ferait-elle ? Il ne me reste qu'une option possible : lui donner une raison.

Je déglutis à grand-peine, dans l'espoir de me débarrasser de la boule au fond de ma gorge.

— Je te donnerai une raison, je lui affirme. (Ma voix est rauque.) Je te le promets. Si tu m'accordes cette chance, je te donnerai une bonne raison d'être avec moi.

Elle m'embrasse de nouveau et je réprime l'envie de la respirer, de l'écraser contre mon torse pour ne plus jamais la laisser repartir, l'obliger à rester.

— Je compte bien là-dessus, elle murmure en s'écartant. J'ai juste besoin de temps, Pax. Pour que tu me montres que tu es sérieux sur ce point, que tu vas y mettre du tien.

C'est tout ce dont j'ai besoin.

La situation est aussi dure pour elle que pour moi, je le sais. Et je déteste lui imposer ça. Je déteste être la cause de la peine que je lis sur son visage.

Je hoche lentement la tête, et ce simple mouvement m'est douloureux.

— Tu peux prendre tout le temps dont tu as besoin, Mila. J'attendrai jusqu'au bout de l'éternité s'il le faut.

Une larme coule sur sa joue et elle détourne les yeux. Alors que je l'efface du pouce, mon ventre se serre, devenant aussi dur qu'un bloc de ciment. Je lui soulève le menton et dépose un baiser sur sa joue.

— Je t'aime, je lui murmure à l'oreille.

Et puis je rassemble tout mon courage, parce que c'est ce qu'il me faut pour trouver la force de m'en aller.

Mila

Les nuits paraissent très longues à présent, très sombres et froides.

Je me retourne une énième fois dans mon lit vide, remontant la couette jusque sous mon menton, essayant de forcer mon esprit à ne plus penser à Pax. Comme si ça risquait de

marcher. Mon cœur se serre au souvenir de ce qu'il a traversé.

Depuis qu'il m'a laissée la semaine dernière, depuis que j'ai vu la déception déferler sur son visage, la douleur et la peur, je me repasse la scène en boucle dans ma tête. Je regrette, je m'en veux, mais je ne pouvais pas agir autrement.

Il doit comprendre que tout acte a ses conséquences. Et même s'il a affirmé qu'il allait changer, qu'il a désormais compris cette nécessité de changer, je suis bien certaine qu'en fait il a besoin d'une raison pour changer véritablement. Or si je le reprends comme si de rien n'était, cette bonne raison, il ne l'aura pas.

Hormis que sa vie tout entière a implosé autour de lui, idiotie, je me dis. Pax a toutes les raisons du monde pour changer, des raisons qui n'ont rien à voir avec moi. Pourvu qu'il soit assez fort pour s'en rendre compte.

Contre toute pensée raisonnable, je saisis mon téléphone. Cela fait une semaine que je ne l'ai pas vu, que je ne lui ai même pas parlé. Mon cœur a besoin de prendre de ses nouvelles, de s'assurer qu'il va bien. Peut-être alors que je pourrai dormir.

Je pense à toi. J'espère que tu vas bien.

J'envoie le SMS et j'attends, l'appareil toujours à la main. Pas de réponse. Je le mérite, sans doute.

Ma conviction première ne cesse de fluctuer. Maddy est d'accord avec moi : je n'avais pas d'autre choix que de le renvoyer quand il est venu me voir à la boutique. Pourtant une

partie de moi, une partie de plus en plus insistante, commence à douter. Je l'aime. Je l'aime plus que tout. Or l'amour ne consiste-t-il justement pas à rester auprès de quelqu'un, contre vents et marées ?

L'amour ne meurt jamais. Je déglutis.

Oui, mais bon, parfois l'amour doit enfile des gants de boxe et se montrer dur pour survivre. Parfois, on doit agir contre sa volonté, comme par exemple pour laisser l'autre évoluer seul de son côté.

Je m'endors les joues baignées de larmes et mon téléphone à la main. Quand je me réveille, un SMS m'attend.

Moi aussi je pense à toi. J'approche du but.

Ses mots redonnent le sourire à mon cœur. Et à moi, le courage de me lever pour affronter ma journée.

— Je crois que tu as maigri, annonce Maddy en entrant dans ma boutique, fière dans ses bottes neuves et un sac de nourriture à emporter dans la main.

J'interromps ma tâche – l'encadrement d'une reproduction du ciel nocturne – et lève les yeux au plafond.

— Primo, je croyais qu'on devait se serrer la ceinture cet hiver, lui répliqué-je, un sourcil arqué en observant ses bottes avec insistance.

Elle prend un air penaud.

— C'était vrai. Mais les affaires reprennent, maintenant que le printemps pointe le bout de son nez.

— Février, ça n'est pas encore le printemps.

La touche d'ironie de ma réponse lui fait rouler les yeux.

— Ce n'est qu'un détail technique. On est fin février, c'est-à-dire presque au printemps.

À présent que les gens n'hibernent plus, les affaires reprennent. Mais ne change pas de sujet : tu ne te nourris pas suffisamment. Je parie que tu as perdu dans les cinq kilos – or tu n'en avais déjà pas en trop, menue comme tu es.

Je rétorquerais bien un truc ou deux, mais je n'ai pas grand-chose sur quoi m'appuyer, car elle a raison. J'ai perdu du poids, et je n'en avais pas beaucoup en réserve.

— Tu m'as apporté à manger ? lui réponds-je au lieu de polémiquer.

Elle hoche la tête, avant de déposer le sac sans précaution aucune sur ma photo.

— Du fromage grillé et un bol de minestrone. Tony a promis que si tu mangeais tout, tu aurais du dessert. Il a ajouté que tu commençais à avoir des cuisses de mouche.

Je secoue la tête, mais je ne peux m'empêcher de sourire. Tony nous adore, à sa façon

bourrue. Je ne serais pas surprise d'apprendre que l'idée d'envoyer Maddy m'apporter à manger venait de lui.

— J'ai vu la voiture de Pax garée devant le cabinet du Dr Tyler, mentionne Maddy en

se posant élégamment sur une chaise rouge vif. Il semble y avoir passé pas mal de temps, ces

dernières semaines. Tu lui as parlé ?

Je mâche une bouchée de mon sandwich et l'avale avec peine.

— Non. Pas depuis un mois. Il est venu au *Hill* ?

Maddy secoue la tête.

— Non. Et je n'ai pas non plus vu sa voiture garée devant le bar. En fait, on ne l'a vu nulle part, hormis à ses visites chez le Dr Tyler.

Elle me dévisage.

Je fais semblant de ne pas m'en rendre compte.

— Alors ? me demande-t-elle enfin, ses yeux bleu pâle posés sur moi. Il respecte ton espace et fait des efforts pour aller de l'avant. Tu ne penses pas qu'il est temps de prendre l'initiative de lui parler ?

Je manque de lâcher mon sandwich tant les paroles de ma sœur me surprennent.

— Qui es-tu ? Et qu'as-tu fait de ma sœur ? Tu n'aimes pas Pax, tu ne l'as jamais apprécié. Tu m'as dit cent fois qu'il ne valait pas le temps que je lui consacrais, qu'il ne ferait jamais un petit ami convenable.

Maddy a la bonne grâce de se montrer penaude.

— Je ne sais pas, admet-elle. Je suis incapable d'expliquer pourquoi j'ai changé d'avis à son sujet. C'est pourtant le cas. Mon instinct naturel me souffle qu'il mérite une seconde chance. Je pense vraiment qu'il fait de son mieux. Pour être honnête, non seulement je n'ai

pas vu sa voiture devant le bar, mais quand j'y suis allée l'autre jour pour prendre un verre, j'ai demandé à Mickey s'il l'avait vu. Il a répondu que non.

Elle me dévisage toujours. Attentivement. Je soupire.

— Madison, ce n'est pas parce qu'il n'est pas allé au *Bear's Den* qu'il a cessé de boire. Ou de faire pire encore. Si ça se trouve, il s'est juste terré chez lui avec des provisions de whisky et de drogue. On ignore ce qu'il fait.

Un silence s'installe pendant lequel Madison s'agite.

— Toi, tu ignores ce qu'il fait, lâche-t-elle enfin d'un ton hésitant. Parce que tu n'as pas parlé avec lui. Moi, si.

Cette fois, je lâche effectivement mon sandwich, qui tombe dans ma soupe. Mon estomac, lui, s'effondre à mes pieds.

— Quoi ? m'exclamé-je. Tu m'as menti ? Tu as prétendu que tu ne lui avais pas parlé !

Pour une raison étrange, mes doigts se mettent à trembler alors que j'attends sa réponse, et mon cœur bat violemment dans ma poitrine.

Madison a l'air d'hésiter, à présent.

— Je n'ai pas menti. J'ai dit qu'il n'était pas venu au *Hill*. Or c'est vrai, il n'y est pas venu. En revanche, il m'a appelée, il y a une semaine ou deux. Apparemment, il a gardé un

œil sur toi et remarqué que tu continuais à assurer pas mal de services au restaurant, alors il voulait nous aider.

— Il... quoi ? demandé-je, raide.

Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée de ce nouveau tour qu'ont pris les événements. Ma sœur glaciale a parlé avec Pax dans mon dos ?

— Il voulait nous aider, répète-t-elle. Il m'a dit qu'il savait ce que le *Hill* représentait pour nous, vu que c'était le rêve de nos parents, et il voulait s'assurer qu'on ne le perde pas.

Il a remboursé l'emprunt pour les travaux de rénovation, puis il m'a envoyé l'un de ses conseillers d'affaires pour discuter. On a concocté un nouveau business plan, et maintenant

le *Hill* est remis en selle. Apparemment, je devais effectuer certains changements, ce que j'ai fait. Et puis, toujours apparemment, je devais aussi procéder à certains changements dans ma manière d'aborder ma vie personnelle. Par exemple en cessant de juger quelqu'un que je

ne connais même pas. Je ne savais rien de Pax. Je n'avais aucun droit de te conseiller de rester loin de lui.

Je suis sidérée, à un point que les mots ne peuvent exprimer. J'ai l'impression que quelque chose est assis sur ma poitrine, qui me comprime les poumons. Les yeux rivés sur ma sœur, je suis incapable de respirer.

Je saisis ma bouteille d'eau et en avale une gorgée. Puis une autre.

— Pax a fait quoi ? finis-je par réussir à croasser.

Maddy hoche la tête.

— Il m'a fait jurer de garder le secret. Il ne veut pas que tu sois au courant, il a beaucoup insisté là-dessus : si un jour tu acceptes de lui donner une seconde chance, ce sera parce qu'il l'a méritée pour lui-même, et pas à cause de ça.

— Tu sais comment il se porte ? murmuré-je. Il va bien ?

De nouveau, Maddy hoche la tête.

— Je suis allée chez lui pour rencontrer son conseiller d'affaires. On a discuté un moment, lui et moi. Son souci premier, c'était toi. Il voulait s'assurer que tu allais bien. Il se sent vraiment mal de t'avoir blessée et il craint de ne jamais parvenir à se racheter.

Autrement, il va bien. Il a l'air en bonne santé et il voit le Dr Tyler deux fois par semaine. Il m'a même expliqué que son père et lui retissaient des liens. À mon avis, ce sont d'immenses pas en avant, Mila.

En effet. Madison n'a pas idée à quel point. Elle n'a pas vu le regard de Pax quand il a découvert que son père lui avait tout caché pendant des années. Le sentiment de trahison que j'ai lu dans ses yeux alors, et qui m'a serré le ventre. Je n'étais pas du tout certaine qu'il soit en mesure de pardonner à son père un jour.

— Je ne sais pas ce que je suis censée faire, admets-je enfin dans un souffle.

Je m'effondre sur les genoux de ma sœur et elle passe un bras menu autour de moi.

— Est-ce que tu l'aimes ? me demande-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

Sans hésiter, je fais oui de la tête.

— Est-ce qu'il vaut la peine de risquer les souffrances et les efforts ?

Elle écarte les mèches qui me retombent sur les joues, son visage est grave et sombre.

De nouveau, j'acquiesce.

— Pax en vaut largement la peine.

— Je savais bien que tu répondrais ça, remarque-t-elle en souriant. Alors mon conseil,

petite sœur, c'est d'aller lui parler. Il fait d'énormes efforts, ce que je trouve admirable. Et respectable. En plus, je sais qu'il t'aime.

Je suis figée. Incapable de bouger. Et je sens littéralement battre mon cœur dans mes oreilles.

— Qu'est-ce que tu attends ? me demande doucement Maddy en me poussant l'épaule.

Vas-y.

Alors je me lève.

Le trajet jusque chez Pax ne m'a jamais paru aussi long. Et pourtant, je reste assise dans la voiture, quelques minutes après avoir coupé le moteur dans son allée. Danger est garée devant moi, je sais donc qu'il est là. Alors qu'enfin je patauge dans la neige fondue jusqu'à sa porte, je suis emplie d'un mélange d'excitation essoufflée et d'immense anxiété.

Et s'il ne voulait plus de moi ? Et si j'avais attendu trop longtemps ? S'il était trop tard ?

Debout sous son porche, je respire profondément à plusieurs reprises.

Profonde inspiration, profonde expiration.

Encore.

Je sonne à la porte, puis je frappe. Et soudain, je suis submergée par le besoin de voir

son visage, de le constater en bonne santé et fort. Et je veux voir ses yeux dénués de toute souffrance. Mon estomac se serre de plus en plus pendant que j'attends. J'ai l'impression que ça dure une éternité et quand enfin la porte s'ouvre, je suis à bout de souffle.

Pour la première fois depuis un mois, Pax est là, devant moi, occupant tout

l'encadrement de la porte.

Il est magnifiquement beau, dans son jean et son vieux tee-shirt. Personne ne porte le style décontracté comme lui.

Mes genoux se dérobent sous moi.

Il écarquille les yeux en me voyant, mais il maîtrise bien vite son expression. Elle est détendue, maintenant, amicale. Quoique réservée. Clairement réservée.

— Salut, Chaperonnette, dit-il calmement, son regard rivé au mien.

Et il attend que je réplique quelque chose. Après tout, c'est moi qui suis venue lui rendre visite. Je déglutis. Je dois me retenir de lui sauter dans les bras.

— Salut.

Oh, mon Dieu ! J'ai mille choses à dire, et je lui sors « salut » ? Je suis vraiment une pauvre fille.

— Je peux entrer ? ajouté-je aussitôt.

Pax sourit et me fait signe de la main.

— Bien sûr, quand tu veux, tu le sais. Je peux t'offrir quelque chose à boire ? De l'eau, peut-être ?

Pourquoi est-ce qu'il est aussi cérémonieux ? J'ai un pincement au cœur. Est-ce que j'ai attendu trop longtemps ? Est-ce qu'il est passé à autre chose ?

Malgré cette pensée qui me paralyse presque, je parviens à décliner son offre et à le suivre au salon. En m'asseyant, je balaie la pièce du regard. Rien n'a changé dans sa maison. C'est toujours un loft aéré et moderne, parfaitement rangé et propre. Tout au fond

de moi, je suis soulagée : s'il n'a rien changé chez lui, peut-être alors que ses sentiments pour moi n'ont pas changé non plus.

Même moi, je sais que cette pensée est tout sauf rationnelle. Mais je me raccroche à ce que je peux.

— Comment vas-tu ? lui demandé-je en fixant mon regard sur lui. Tu te portes bien ?

Il tapote ses longs doigts sur sa cuisse vêtue de jean. Il est encore en cours de rétablissement, ça au moins, c'est évident. Je distingue le muscle dur à travers le tissu et je déglutis.

— Je me porte comme un charme, répond-il en souriant. Je ne vais pas te mentir, ça a

été super dur de me faire à tous ces événements. Mais ça m'a donné de nouvelles perspectives. Et au cours du mois écoulé, je me suis isolé, en quelque sorte, pour me concentrer sur les choses que je dois changer. Je voulais m'assurer de te donner une bonne

raison d'être avec moi.

Il s'arrête.

Et les battements de mon cœur s'arrêtent aussi alors qu'il me dévisage. Ses yeux dorés sont si chaleureux, si vibrants. Comment ai-je pu les trouver froids ?

— J'ai beaucoup réfléchi, Mila. Et tu as eu raison de m'envoyer balader, il y a un mois.

Vraiment. J'ai passé beaucoup de temps à redouter d'avoir tout fichu en l'air avec toi, que tu ne me pardonnes jamais. Ou de t'avoir trop fait mal pour que tu acceptes de reposer les yeux sur moi un jour.

Je m'apprête à l'interrompre, mais il lève une main.

— S'il te plaît, laisse-moi juste finir. J'ai réfléchi à ce que j'allais te dire une centaine de fois. Je suis super heureux d'avoir l'opportunité de me livrer à toi.

Je ferme la bouche et hoche la tête, ce à quoi il répond par un gentil sourire.

— Mila, je l'ai déjà dit, mais tu es la plus belle personne que j'aie jamais vue. Tu es belle à l'intérieur et à l'extérieur. Je ne mérite pas de t'avoir rencontrée. Je ne te mérite pas, plus généralement. Pourtant, il n'est rien que je désire davantage qu'être avec toi. De me réveiller à tes côtés jusqu'à la fin des temps. Je te suis tellement reconnaissant d'être restée auprès de moi aussi longtemps. Et tout ce que je veux savoir à présent, c'est ce que je peux faire pour que tu ne me quittes plus. Tout ce que tu demanderas, je le ferai. Tout.

Il attend, les yeux cloués aux miens, et je suis submergée par l'émotion, complètement étouffée par elle.

— Je n'ai pas attendu trop longtemps ? finis-je par lui demander.

Pax a l'air surpris.

— Qu'est-ce que tu racontes ? m'interroge-t-il, sidéré. Bien sûr que non. Je t'avais dit que je t'attendrais une éternité s'il le fallait, Mila. Je le pensais vraiment.

Des larmes ruissellent sur mes joues tandis que je me jette dans ses bras. Nous nous enlaçons et je me love contre son torse. Je retrouve son odeur, semblable à celle de l'air frais. Je l'inhale, puis il soulève mon menton et ses lèvres viennent rencontrer les miennes.

Alors que je m'abandonne à son baiser, je sais que jamais je ne voudrai me trouver ailleurs que là, enlacée par les bras de Pax.

C'est ma place.

26

Pax

Mila s'est endormie, recroquevillée sur mes genoux. On est restés couchés sur le canapé

toute la journée, et maintenant que le soir tombe, nous y sommes encore. Elle a la tête posée contre mon torse, c'est donc avec une extrême délicatesse que je tends la main vers le téléphone, histoire de ne pas la bousculer et la réveiller.

À voix basse, je commande une énorme quantité de nourriture chinoise à livrer.

Baissant les yeux vers Mila, j'ajoute rapidement un dessert au menu. Elle a besoin de manger, elle a perdu du poids. Les courbes de son corps qui se moulaient parfaitement dans

mes mains sont devenues trop menues.

Alors que je raccroche, je culpabilise à ce sujet : elle a subi du stress à cause de moi.

L'attention toujours rivée sur elle, j'écarte les mèches de son front et regarde ses lèvres

s'entrouvrir à chaque expiration. C'est l'une de ses particularités que je trouve mignonne comme tout. Ça lui donne un air tellement innocent qu'on dirait une enfant. C'est l'instant

qu'elle choisit pour ouvrir les yeux. Qui s'écarquillent quand elle se rend compte que je suis éveillé.

— Salut, elle murmure en s'asseyant.

Je garde les bras autour d'elle.

— Salut, je lui réponds avec un sourire. Tu as bien dormi ?

Elle hoche la tête, l'air coupable, comme si elle avait honte de dormir en pleine journée.

— Tu en avais besoin, je la rassure. Tu n’as pas pris soin de toi.

Elle est toute penaude.

— J’avais du mal à dormir, elle avoue, sur la défensive.

— Je sais. Moi aussi. Mais maintenant on va mieux dormir, je te le promets.

Elle fixe ses grands yeux sur moi.

— Tes cauchemars ont disparu ?

— Étonnamment, oui. Pour la plupart, du moins. J’en ai fait encore un ou deux depuis ma séance d’hypnose, mais très peu. Bien qu’il ait été douloureux de me rappeler, ça a été vraiment cathartique. Une fois que j’ai commencé à parler de mes problèmes et à les affronter, j’ai réussi à en mettre certains au repos.

— Tu dois être sacrément fortiche, alors, elle me dit, répétant mes propres paroles d’il y a longtemps. Parce que parfois, les problèmes refusent de s’endormir.

Je souris.

— Tu as raison. Parfois les problèmes sont des insomniaques venus tout droit de l’enfer.

Mais les miens se tiennent bien, pour l’instant. Espérons que ça durera.

— Je suis sûre que oui, elle répond sur un ton confiant. Parce que tu es trop fort. Tu vas les mettre au pli.

Elle pose sa tête au creux de mon épaule et je l’attire un peu plus contre moi.

— J’espère que tu es bien installée, je lui annonce, parce que je pense que je ne vais jamais te laisser quitter mes genoux.

Elle pouffe.

— Tu dis ça maintenant, mais attends que tes jambes s’engourdissent.

— Laisse-moi me soucier de ce détail. Tu ne pèses pas plus de dix kilos toute mouillée.

Au fait, j’ai commandé de la nourriture. Tu vas devoir tout manger.

Elle pouffe de nouveau.

— Laisse-moi me soucier de ce détail.

Cela dit, une fois le livreur arrivé, et quand je dois laisser Mila quitter mon giron, elle finit bel et bien

par manger tout ce que je mets dans son assiette. J'essaie de la convaincre d'en reprendre, mais elle refuse. Je n'insiste pas. J'aurai tout le temps de la nourrir, dorénavant.

— J'ai quelque chose pour toi, je lui annonce tandis qu'on dépose nos assiettes dans le lave-vaisselle.

Elle se redresse.

— Ah bon ? Je n'ai besoin de rien, tu sais. J'ai tout ce qu'il me faut, maintenant.

Et par là, c'est à moi qu'elle fait référence. Mon cœur se gonfle.

— Moi aussi, j'ai tout ce qu'il me faut, je lui assure. Et toi, tu ne vas jamais t'en aller d'ici, raison pour laquelle je te donne ça.

Elle me jette un regard curieux alors que je l'entraîne à l'étage pour l'amener devant une porte fermée.

— Tu me donnes une chambre d'amis ? (Un sourcil arqué, elle se tourne vers moi.) Tu ne veux plus dormir avec moi ?

— Ouvre la porte, ma jolie.

En souriant, elle tourne la poignée et pousse le battant. Et puis elle reste bouche bée.

J'ai transformé une chambre d'amis en atelier pour elle. Un pan entier est occupé par une baie vitrée qui donne sur le lac, inondant la pièce de lumière. Deux chevalets, des étagères sur mesure chargées de tout le matériel possible et imaginable, un espace salon, et j'ai même fait percer des ouvertures dans le plafond, pour les nuits de pleine lune.

Mila reste figée.

— Tu ne comptes rien dire ? Le chat a mangé ta langue ?

Lentement, ses lèvres s'étirent en un sourire malicieux.

— Je croyais t'avoir déjà prouvé le contraire, au sujet de ma langue.

Les souvenirs de la nuit passée sur le sol de ma cuisine réveillent mon sexe et je change rapidement le cours de mes pensées. Chiots morts, nonnes, poisson froid.

Une fois que mon sexe est sous contrôle, je la tire par la main et la conduis d'étagère en étagère.

— Je voulais que tu aies tout ce dont tu aurais besoin pour peindre ici, je lui explique.

J'ai oublié quelque chose ?

Elle virevolte de droite et de gauche, regardant autour d'elle.

— C'est incroyable, elle lâche dans un souffle. Tu n'as pas oublié un seul détail. Mais ça doit faire un moment que tu y travailles. Et si... si on n'avait pas réglé notre problème ?

Derrière elle, je lui passe les bras autour de la taille.

— C'était inenvisageable. L'amour ne meurt jamais, Mila. Et jamais je ne te décevrai à nouveau. Je t'en fais la promesse.

Je la fais pivoter afin qu'elle pose ses magnifiques yeux verts sur moi.

— Mila, ce fameux jour où je suis venu à ta boutique, ça a bien failli me briser. Quand

tu m'as répondu « non », je n'étais pas sûr de survivre, mais je savais qu'il le fallait. Que je devais changer, pour moi et pour toi aussi. Et je pense que j'ai réussi. J'y travaille encore...

Ça va se faire en plusieurs étapes, mais je suis motivé pour consentir à l'effort. Jusqu'à la fin de ma vie, s'il le faut. Alors... je vais te le redemander, bébé : reste avec moi. Reste ici dans ma maison. Ça n'est qu'à cinq minutes en voiture de ta boutique, quand tu ouvriras. Et tu pourras utiliser cet atelier pour tes œuvres. Je promets d'essayer de ne pas ronfler. Et de penser à rabaisser la lunette des toilettes. Enfin, le plus souvent possible. Reste avec moi, Mila. S'il te plaît. Je ne veux plus jamais être séparé de toi.

Elle fixe sur moi ses yeux brillants.

— À une condition.

Je sens mon souffle se figer sur mes lèvres.

— Dis-moi.

— Que j'aie le droit de te peindre nu chaque fois que j'en ai envie.

Un rire soulagé remonte de ma poitrine et je la prends dans mes bras, écrasant ma bouche sur la sienne.

— Quand tu veux, je marmonne contre sa peau. En fait, tu peux bien faire tout ce que tu veux de moi. Nu ou pas.

Elle éclate de rire et je la soulève. Ses jambes s'enroulent autour de ma taille... à leur place, exactement. Et ses doigts glissent dans mes cheveux.

— Oui, elle me répond, essoufflée. Oui, je veux bien rester avec toi.

Nous roulons au sol, serrés l'un contre l'autre, à se respirer mutuellement. La langue de Mila s'insinue dans ma bouche, son souffle est doux et chaud. Ses mains s'accrochent à moi, m'attirant plus près encore.

Elle a les jambes nouées autour de ma taille et je gémiss sous ses caresses. Puis mes lèvres descendent dans son cou, par-dessus sa clavicule et jusqu'à ses seins. Après quelques minutes torrides, elle prend mon visage entre ses mains pour le coller au sien.

Le front pressé contre le mien, elle murmure :

— Je t'aime.

— Je sais, je lui réponds, un grand sourire aux lèvres, tout contre les siennes.

D'un mouvement rapide, je roule sur moi-même sans la lâcher une seconde, et me

retrouve au-dessus d'elle. Quand je glisse ma main entre ses cuisses, elle se met à haleter au bout d'une minute. Et à crier mon nom au bout de deux.

Sans cesser de sourire, je la laisse m'attirer à elle et je la pénètre lentement, délicatement.

Le plaisir brut que me procure son contact me tire un râle.

L'amour qui inonde cette pièce est incroyable, si prégnant qu'il est quasi palpable. Ça me submerge complètement. Je n'avais jamais fait l'amour à une femme avant Mila. Je me contentais de baiser, tel un animal. Jamais ça n'a été aussi... aussi douloureusement doux.

Jusqu'à maintenant.

Chaque fois que je plonge en elle, une immense chaleur m'enfle la poitrine, si forte que

je ne peux bientôt plus la contenir. Je serre doucement Mila contre moi, incapable de la relâcher ne serait-ce qu'un instant. Et quand enfin je jouis en elle, je l'enveloppe de mes bras et nous restons emmêlés l'un à l'autre pendant ce qui me semble une éternité, poisseux

et en nage.

— C'était parfait, elle commente d'une voix endormie, tout en jouant avec mes doigts.

— C'est toi qui es parfaite, je rectifie.

Je ferme les yeux. Et peu importe si lui avouer cela fait de moi une mauviette. Car c'est la vérité.

Elle se pelotonne contre mon flanc et pose la tête sur mon torse. Au bout d'un moment,

sa respiration devient régulière alors qu'elle glisse dans le sommeil. Quant à moi, je ne suis pas loin de dériver aussi.

Ma dernière pensée consciente concerne Mila : elle a tenu sa promesse, elle a chassé mon cauchemar. C'est grâce à elle, si je suis allé consulter le Dr Tyler. Sans cette séance d'hypnose, jamais je ne me serais rappelé ce qui est arrivé à ma mère. Et jamais je n'aurais réussi à combler le trou que j'avais dans le cœur.

Jamais je n'aurais été complet.

Tout est l'œuvre de Mila.

Je ne le lui avouerai jamais, parce qu'elle se contenterait d'agiter la main en disant que

c'est moi qui ai tout géré, que j'ai consenti à faire les efforts nécessaires. Elle refuse toujours de s'attribuer le moindre laurier. Alors je vais devoir l'aimer chaque jour de ma vie en guise de remerciement. Car moi, je sais ce qui est vrai, et c'est suffisant.

Plus jamais je ne me cacherai la vérité.

Elle ne peut plus me blesser.

Épilogue

Douze mois plus tard

Mila

La lettre que je tiens entre mes mains est vieille, jaunie et précieuse. Des larmes me brouillent la vue tandis que je la lis et je m'essuie lentement les joues.

— Il s'est passé tant de choses cette année.

Maddy acquiesce.

— Oui, admet-elle en riant. Qui aurait cru que je finirais par aimer Pax ?

Je lève les yeux au ciel.

— Comment faire autrement ? Il est incroyable. Il a accompli tout ce qu'il avait promis de faire.

Et c'était vrai. Fidèle à sa parole, il a continué à voir le Dr Tyler. Les efforts qu'il a consentis pour changer sa façon d'aborder ses problèmes et la communication me rendent extrêmement fière de lui. Quant à notre relation, elle ne pourrait être plus saine et épanouie. Il est beau, à l'intérieur comme à l'extérieur. Il a complètement abandonné le whisky et la drogue. La seule chose qu'il consomme désormais, c'est un peu de vin au dîner,

avec moi.

— Je n'en reviens pas qu'il ne boive plus de Jack Daniel's, commente Madison avec une

touche d'ironie désabusée, tout en secouant la tête. Vraiment, ça m'en bouche un coin.

Surtout au moment où il y a eu toutes ces procédures au sujet de l'assassin de sa mère.

C'était hyperstressant, et pourtant il n'a jamais flanché. Il n'a pas déconné une seule fois. Il m'impressionne, sœurette. Sincèrement.

Je hoche la tête en songeant à la difficulté qu'ont représentée ces « procédures » pour

Pax.

Leroy Ellison – c'est le nom du facteur qui a violenté Susanna Tate. Les tests ADN l'ont

prouvé avec un niveau de certitude de quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent, d'autant que Pax l'a identifié parmi d'autres personnes, en plus d'avoir décrit son tatouage en forme de serpent sur la hanche.

Leroy est à présent derrière les barreaux, dans l'attente de son jugement. Selon les avocats de la famille Tate, le procès ne durera pas longtemps, étant donné que les preuves

sont formelles.

— Et ensuite, son grand-père qui débarque et qui essaie de se racheter... poursuit Madison. Pax subissait une telle pression de tous côtés, j'ai vraiment cru qu'il allait craquer.

Mais non.

Je dois admettre que j'ai eu mes moments de doute, moi aussi. Quand William

Alexander est arrivé à la maison du lac, annonçant qu'il souhaitait parler à Pax, j'ai cru que le grand déballage allait commencer et que ça ne serait pas beau à voir. Pourtant, Pax et lui ont discuté calmement jusqu'au bout.

Et au cours de l'année écoulée, alors que les idées de Pax devenaient de plus en plus claires et moins obscurcies par ses souffrances passées, il a décidé de s'intéresser à l'entreprise familiale. Un jour, à la mort de son grand-père, il la reprendra.

En attendant, il travaille depuis son bureau aménagé à la maison du lac. Il apprend les affaires et a rencontré son grand-père plusieurs fois sur place.

Durant l'une de ces rencontres, son grand-père lui a donné une vieille boîte contenant les lettres que sa mère a écrites à Pax, dès le jour de sa naissance.

Maddy désigne du menton la missive posée près de moi.

— Qu'est-ce qui se passe avec cette lettre, en fait ?

— Apparemment, quand Paul a déménagé avec Pax pour Chicago, il a laissé derrière lui, dans leur ancienne maison, un tas d'affaires ayant appartenu à Susanna. Il n'avait pas

le cœur de les jeter. Le grand-père de Pax a trié tout ça et, ce faisant, il a découvert dans le cabinet de Susanna une boîte remplie de lettres. Je suppose que pendant sa grossesse, sous

l'effet des hormones et des émotions exacerbées, elle avait décidé d'entamer une

correspondance avec Pax, rédigée pour des occasions particulières de sa vie, au cas où quelque chose lui arriverait. Paul raconte qu'il la taquinait sur le sujet, mais qu'elle s'est quand même obstinée. Avec le recul, c'était une bonne idée.

— Oh, mon Dieu ! souffle Maddy. Ça me donne la chair de poule. Quelle histoire incroyable !

Je hoche la tête.

— En effet. William les a conservées pour Pax pendant toutes ces années.

— Pourquoi Pax voulait-il que je t'apporte celle-ci ce matin ? demande Maddy, curieuse.

Je retourne le pli et le brandis afin qu'elle le voie. Elle ne l'a manifestement pas bien observé en me l'apportant.

Sur l'enveloppe figure l'intitulé suivant : *Pour Pax, le jour de son mariage.*

Or son mariage, c'est aujourd'hui.

Maddy écarquille les yeux.

— Oh, waouh ! Qu'est-ce qu'elle dit ?

Les doigts tremblants, je relis l'élégante écriture, à haute voix cette fois, pour que Madison l'entende. Je m'efforce de ne pas pleurer, car les mots sont magnifiques.

À mon superbe fils,

En te regardant, là, qui fais tes premiers pas dans le jardin pour attraper les

chenilles, je n'arrive pas à imaginer le jour où tu seras grand, où tu seras un homme. Je n'arrive pas à imaginer le jour où tes toutes petites mains potelées seront devenues de grandes mains fines comme celles de ton père et où tu seras assez grand pour trouver la femme que tu aimes.

Pourtant je sais que ce jour viendra, car ce jour-là arrive toujours. Tu seras grand, fort et beau, et ta femme aura de la chance de t'avoir. Et toi, tu auras de la

chance de l'avoir aussi. Parce que celle qui saura prendre ton cœur sera forcément

belle et merveilleuse aussi. Vous vous correspondrez en tous points. C'est l'espoir que je nourris pour toi.

Si tu lis ceci, c'est que je ne suis pas là avec vous. Mais je veux que tu saches

que mon cœur est là. Que mon amour est là. Mon amour continuera toujours à vivre en toi. Et quand tu porteras tes enfants et tes petits-enfants dans tes bras, mon amour passera de toi à eux, car l'amour est éternel. Il se perpétue, sans jamais s'éteindre.

Mon superbe fils, je t'aime. Je te souhaite un mariage plein de merveilles, de

rires et d'amour. Tu mérites tout ça et bien plus encore. Sache que je suis très fière

de l'homme que tu es devenu. Je le sais, même si tu es encore un enfant. Je le sais

grâce au potentiel que je vois déjà dans tes yeux.

Pax, ne sois pas triste que je sois partie. Je crois au paradis, en un lieu merveilleux où règnent pardon et amour, et ceci me donne foi dans le fait qu'un jour, je te reverrai. En attendant nos retrouvailles, je souhaite de tout cœur que ton épouse te rende heureux, t'aime et prenne soin de toi.

Avec tout mon amour,

Pour toujours,

Ta mère

Mes larmes gouttent sur le papier fragile et je l'écarte vivement. Je ne peux pas abîmer

cette lettre. Il faut la ranger, la mettre en lieu sûr, afin que nos enfants puissent la lire un jour.

L'amour ne meurt jamais.

Cette conviction est devenue notre profession de foi, à Pax et moi. En fait, nous avons

gravé cette phrase sur nos alliances, celles que nous allons échanger aujourd'hui. Et dans sa magnifique lettre, sa mère fait écho à cette pensée. Sa mère, la femme qui a donné sa vie pour protéger le fils qu'elle aimait tant.

Et moi aussi, je l'aime.

Ayant rangé la lettre, j'admets cette vérité tout en ajustant mon voile dans le miroir.

J'aime Pax plus que la vie elle-même. Comme sa mère, je serais prête à le protéger au péril

de mon existence. Où que soit Susanna Tate, j'espère qu'elle le sait.

— Ça va ? me demande doucement Madison, me voyant essuyer le maquillage qui a un

peu coulé sous mon œil.

Je hoche la tête.

— Oui, je vais bien. Cette lettre est si belle, j’espère me montrer à la hauteur de ses attentes me concernant.

Madison arrange ma robe en souriant.

— Bien sûr que oui. Tu es merveilleuse, exactement comme elle a prédit que tu serais.

Une immense chaleur m’envahit et tandis que j’embrasse ma sœur, Tony passe la tête par la porte. Il porte un smoking... pour me conduire à l’hôtel, en lieu et place de mon père.

— Tu es prête ? demande-t-il en me présentant son avant-bras.

Je hoche la tête et Madison s’agenouille pour ramasser ma longue traîne blanche.

Bien sûr que je suis prête.

Je n’ai jamais été plus prête qu’aujourd’hui.

Et alors que nous nous mettons en place à l’entrée de l’église, cette église que j’ai si souvent vue dans mes rêves, je suis emplie d’un espoir et d’une joie sans limites. L’église où se sont tenues les funérailles de mes parents va être le lieu de mon mariage, parfaite illustration, s’il en fallait une autre, du fait que la vie est un mélange permanent et varié de bien et de mal. Pax et moi avons traversé de nombreuses épreuves et nous continuerons, car

ainsi va la vie.

Je contemple Pax et je suis soudain emplie d’un sentiment de paix. Comme pour sa mère avant moi, il est ma paix désormais. Il est si beau, si grand et fort que j’en ai le souffle coupé.

Je prends mon inspiration.

La musique retentit.

Chacun de mes pas me rapproche un peu plus de lui.

Et quand enfin je le rejoins, ses doigts se mêlent aux miens.

Je plonge dans ses yeux, impatiente de devenir sienne.

Je répète mes vœux après le pasteur, en terminant par :

— Et de t’aimer tous les jours de ma vie.

Et je sais que je le ferai.

Car l’amour ne meurt jamais.

Il ne périt jamais.

Il se perpétue sans jamais s'éteindre.

Jamais.

Note de l'auteur

Ce livre, je l'ai écrit pour plusieurs raisons.

D'abord, un homme que j'aime consommait de la drogue pour supporter sa vie. Il

n'était pas dépendant, mais à l'instar de Pax, il marchait sur le fil. S'il n'avait pas décidé de se faire aider et d'apprendre à gérer le stress de façon saine, il aurait continué à avancer sur un chemin sombre et autodestructeur qui aurait abouti à une tragédie. Toute ma vie, je serai reconnaissante qu'il ait choisi cette voie salvatrice, qu'il ait admis son besoin et consenti les efforts nécessaires pour le régler.

Ensuite, j'avais lu une histoire dans les journaux, il y a des années de cela, qui continuait à me hanter depuis. C'était celle d'une jeune mère, d'un enfant et d'un intrus. Ils s'étaient retrouvés dans la même situation que Pax et sa mère dans mon livre, à cette différence près que, dans la vie réelle, la jeune mère et son fils avaient réussi à s'en sortir.

Au fil des ans, cette histoire me revenait régulièrement en mémoire et, il y a peu, alors que mon esprit divaguait comme le fait celui de tout écrivain, je me suis demandé ce qu'il serait advenu du garçonnet si l'intrus avait abattu sa mère. J'ai décrété qu'il aurait préféré vivre dans le déni, à l'abri et bien au chaud. L'histoire de Pax était née.

C'est vraiment l'histoire d'un homme qui marche au bord du précipice. Il aurait pu tomber d'un côté ou de l'autre, dans les ténèbres ou dans la lumière. Et il a choisi d'atterrir sur ses deux pieds, dans la lumière, même si celle-ci est plus dure à supporter et qu'elle demande plus d'efforts. Mon message, à travers ce livre, s'adresse à quiconque se trouve dans la même situation, en équilibre précaire. La lumière vaut toujours la peine, malgré les difficultés qu'elle impose. Restez forts et vivez dans la clarté.

L'utilisation de l'expression « L'amour ne meurt jamais » aussi m'est personnelle. Elle est gravée sur mon alliance, comme elle l'est sur celles de Mila et de Pax.

Mes grands-parents sont restés mariés soixante ans. C'étaient deux des personnes les plus sages, les plus merveilleuses que j'aie eu l'honneur de connaître. Et l'une des phrases que ma grand-mère avait l'habitude de me dire, c'était : « L'amour ne meurt jamais, ma chérie. Jamais. »

Et vous savez quoi ? Elle avait raison. Le véritable amour n'a pas de fin. Il se perpétue, vraiment, sans limite. Même quand la personne est partie, l'amour subsiste.

L'amour est plus fort que tout. Il peut vous permettre de surmonter des épreuves mieux que n'importe quoi d'autre. Alors faites-lui confiance, appuyez-vous sur lui. Accueillez-le.

Comptez sur lui.

« *L'amour est patient, il est plein de bonté. Il n'est pas envieux, il n'essaie pas de se faire valoir, il ne s'enfle pas d'orgueil. Il ne fait rien d'inconvenant. Il ne cherche pas son propre intérêt, il ne nourrit pas d'aigreur, il ne trame pas le mal.*

L'injustice l'attriste, la vérité le réjouit. En toute occasion, il pardonne, il fait confiance, il espère, il persévère. L'amour n'a pas de fin. »

Corinthiens 13-4

Enfin, si vous avez apprécié ce livre, guettez l'arrivée du tome deux de la série, qui s'intitule *Tout contre toi* [1](#). Vous y suivrez les aventures de Madison Hill. En tant qu'aînée des deux sœurs, elle a assisté à davantage de scènes terribles entre leurs parents, ce qui a causé chez elle des séquelles qu'elle continue de porter.

— Est-ce que tout le monde est abîmé ?

Même à mes propres oreilles, mon murmure paraît brisé dans la nuit de velours.

Gabriel m'observe, songeur.

— Je crois, oui, répond-il enfin. Chacun à sa façon.

[1](#). *If You Leave* est le titre original.

BONUS

Scène de la nuit de noces

Scène supprimée : Pax et Mila

Pax

Si je m'écoutais, je la toucherais sans cesse. Peu m'importe notre fatigue et si longue qu'ait été la journée. J'ai encore envie d'elle. Je sais qu'il va falloir m'habituer : je la désirerai toujours. Cela dit, c'est une bonne chose, vu qu'à présent nous sommes mariés.

— Tu es belle, je bredouille, épuisé.

J'ai la bouche près de ses cheveux qui sentent la lavande et la vanille quand je les respire. Elle est appuyée contre mon torse et, tendant la main, elle me caresse lascivement

la joue, les yeux clos.

— Tu dis ça parce que tu veux me baisser mon pantalon, elle me répond d'une voix douce et rauque.

Si belle qu'elle soit, Mila a les traits tirés par la fatigue de la journée. L'épuisement a pris le dessus, et je me demande depuis quelle heure elle est debout. Je tends la main vers

ses hauts talons et les lui retire, avant de jeter les chaussures sur le plancher de la limousine.

— Tu ne portes pas de pantalon, madame Tate, je lui fais remarquer.

Et ce faisant, je glisse une main sous le long jupon de sa robe de mariée et m'attarde tout en haut de son bas, à mi-cuisse. Elle se pelotonne contre moi, recroquevillée sur mes genoux tel un chaton.

— Je sais, elle répond. Ça aurait fait bizarre de se marier en jean. Quoique je l'aie envisagé, figure-toi.

En ricanant, je repousse une mèche égarée sur son visage.

Mila est réellement très belle. Elle a les cheveux enroulés en un chignon lâche dans la nuque, mais la cadence infernale de la journée, en particulier le bal, a laissé s'échapper quelques boucles. Son maquillage a un peu filé, son rouge à lèvres rose disparu depuis longtemps... à force des baisers que je lui ai prodigués. N'empêche, si fatiguée qu'elle soit, elle reste délicieuse.

Et elle est à moi.

— Tu veux faire une sieste pendant le trajet jusqu'à Chicago ? je lui propose, resserrant mon étreinte autour d'elle.

Dans un frou-frou de tissu, elle pivote au creux de mes bras puis ouvre ses yeux verts sur moi.

— Non. Je veux que tu me dises où on va. Ça n'est pas juste que la mariée ignore où elle va passer sa lune de miel.

Mon rire résonne doucement dans la pénombre. Aussitôt, je presse sur le bouton qui déclenche la fermeture de la vitre de séparation entre nous et le chauffeur de la limousine.

Son regard entendu croise le mien dans le rétroviseur avant que la vitre sans tain le fasse disparaître.

— Tu es déjà au courant qu'on dort cette nuit à Chicago, puis qu'on se lève tôt pour prendre notre vol demain, je lui rappelle. Et tu sais quel genre de vêtements tu dois emporter. Qu'est-ce que tu voudrais savoir de plus ?

— Tout, elle marmonne en tendant sa lèvre inférieure dans une adorable moue.

Je réprime l'envie de rire. Mila est hilarante quand elle feint le mécontentement. C'est la fille la plus cool que je connaisse, et c'est l'une des nombreuses choses que j'adore chez elle.

Ses prunelles s'illuminent soudain, ce qui a le don de me mettre aussitôt sur mes gardes.

— Quoi ? je lui demande, posant sur elle un regard méfiant.

— Je viens d'avoir une idée fabuleuse, elle répond en passant la main sur la chemise de mon smoking. Fa-bu-leuse.

Je roule les yeux.

— Raconte. Même si je parie que je ne vais pas la trouver aussi « fa-bu-leuse » que toi.

Elle pouffe, tout en laissant retomber sa main entre mes cuisses. Du bout des doigts, elle m'effleure la jambe. Une pointe de désir me parcourt le corps pour affluer vers mon sexe et voiler instantanément mes pensées. C'est pitoyable, l'effet qu'un simple contact de cette femme déclenche chez moi.

— OK, j'écoute, je lui dis, me délectant de la façon dont ses doigts me titillent.

— Je pensais bien que tu en viendrais là, elle répond.

Petite maligne !

— J'ai un marché à te proposer, reprend-elle. Je veux essayer de deviner où on va. Si je

fais une suggestion correcte, tu dois me le dire. Et en échange, en guise de remerciement, je te ferai quelque chose d'agréable.

Au moment où le mot « agréable » franchit ses lèvres, Mila fait glisser sa main sur ma braguette, ce qui évidemment a pour conséquence de sortir mon sexe de sa torpeur. Putain.

Elle me tient dans la paume de sa main, maintenant.

Au sens propre.

Et elle le sait.

— Bien, je réponds entre mes dents serrées. Si tu es sûre de vouloir gâcher la surprise...

Pour une fille aussi fatiguée, je trouve que tu t'es bien vite réveillée.

— J'en ai autant à ton service, elle réplique en riant. Du moins pour une partie de ton anatomie.

À l'extérieur du pantalon, elle appuie sur mon sexe, avant de retirer sa main.

Immédiatement, je regrette son contact. Je me penche vers elle, mais elle écarte un peu

plus la main, tout en me jetant un regard perçant. Elle attend que j'accepte les règles du jeu qu'elle a établies.

— Tu es une vilaine fille. Mais OK, je joue. Pose ta première question.

Elle se redresse, l'air triomphant, et me regarde droit dans les yeux.

— Est-ce qu'il fait froid, là où nous allons ?

— Non, je réponds sans hésiter. Maintenant, j’attends la récompense que m’a value ma franchise.

Elle pouffe mais s’exécute. Retirant ma veste de smoking, elle déboutonne ma chemise et soulève mon maillot de corps.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi vous, les hommes, vous portez autant de hauts superposés les uns sur les autres, elle lance, avant de tracer une ligne avec sa langue depuis ma ceinture jusqu’à mes tétons.

Elle entame ensuite un cercle autour de l’un d’eux, puis lève les yeux sur moi quand elle s’arrête.

— J’ai besoin de mon passeport, ou est-ce que tu m’as demandé de l’emporter pour brouiller les pistes ?

Je souris. Facile, celle-ci.

— Tu en auras besoin.

Sans attendre, elle aspire mon téton dans sa bouche, le mordillant tout en passant la langue dessus.

Oh, bon Dieu !

Le renflement au niveau de mon entrejambe se tend un peu plus.

— Tu es une petite renarde, je lui dis tout en caressant son dos.

Sa peau est douce sous mes doigts.

— Question suivante.

— On s’impatiente ? elle demande innocemment en s’écartant de mon torse.

Je secoue la tête.

— Je n’en reviens pas d’être marié à une femme aussi mesquine.

Elle éclate de rire.

— Bien. Ma question suivante est : on va à Londres ?

— Non, je réponds illico. Et puisque la suggestion est fausse, c’est moi qui ai le droit de te faire quelque chose.

— OK, admet-elle en haussant les épaules. Ma vie de femme mariée est une horreur.

Tandis qu'elle pouffe, je la penche en arrière pour embrasser la courbe de son cou.

— Abandonne, je murmure contre sa peau. Garde-toi la surprise. Je te promets... tu vas aimer.

Je lui mordille le lobe, avant d'envelopper ses lèvres des miennes, pour plonger la langue dans sa bouche. Elle me rend mon baiser avec fièvre, m'attirant plus près d'elle. Je

sens son cœur qui bat contre ma poitrine. Et aussitôt je rêve que nous soyons peau contre peau. Je me mets torse nu et passe les mains dans le dos de Mila pour défaire les nombreux

boutons de sa robe.

Elle échappe à mon étreinte, les yeux légèrement troublés.

— Pas question, Tate, lâche-t-elle, le souffle court. Primo, cette robe compte bien trop

de boutons ; et secundo, je veux savoir où nous allons. Au moins, donne-moi un indice. Et si tu le fais...

Elle laisse sa phrase en suspens, mais ses mains prennent le relais.

De ses doigts habiles, elle déboutonne mon pantalon et introduit la main à l'intérieur de mon caleçon.

— Si tu le fais, tu seras récompensé.

Alors qu'elle termine sa phrase, elle referme les doigts autour de mon érection, effectue

une légère caresse vers le haut, marque une petite hésitation sur le gland dont elle effleure la pointe, puis redescend.

Je n'arrive plus à respirer.

— Dis-moi, elle chuchote à mon oreille. Tu sais que tu en as envie.

De nouveau, elle encercle la pointe de ma queue et je serre les dents. Mon souffle reste

coincé au fond de ma gorge.

— Dis-moi, elle insiste.

Ses doigts insistent, eux aussi, et moi, je n'en peux plus. J'ai envie d'arracher mon pantalon et de m'enfoncer en elle.

— France, je laisse échapper. On va à Paris.

Elle s'interrompt pour me dévisager, les yeux écarquillés et la main figée.

— Tu m'emmènes au Louvre, elle devine.

En tant qu'artiste, Mila a toujours voulu visiter le Louvre. Et quand je réfléchissais aux

destinations possibles pour notre voyage de noces, aux endroits qui la rendraient la plus heureuse, je savais qu'il nous fallait commencer notre lune de miel à Paris, et nulle part ailleurs.

— Oui, j'acquiesce. C'est là qu'on va débiter notre périple. Mais je ne divulguerai pas la seconde moitié.

Elle continue à me dévisager pendant plusieurs secondes avant de jeter ses bras autour de mon cou et elle me serre à m'en étouffer, criant telle une enfant.

— Oh, là, là, là ! Ne m'en dis pas plus. Oh bon sang ! Je suis surexcitée. Tu savais que je voulais y aller depuis toujours. Tu es le meilleur mari du monde.

Elle m'embrasse, je l'embrasse aussi, mais bientôt je m'écarte.

— Eh bien, montre-moi à quel point je suis un bon mari, je lui dis, un sourire canaille aux lèvres. Un marché, c'est un marché, madame Tate.

Elle me rend mon sourire.

— Tu as parfaitement raison. J'ai donné ma parole.

En riant, elle me repousse contre le siège et baisse mon pantalon jusqu'à mes genoux,

pour me saisir de nouveau à pleine main. Je réprime un long soupir. L'étreinte de ses doigts est un soulagement bienvenu sur ma queue impatiente.

Mila me caresse tout en m'embrassant dans le cou. Je l'agrippe par les épaules et me délecte de la perfection avec laquelle elles coïncident avec mes paumes.

— Je veux du champagne, elle murmure à mon oreille.

Je lui jette un regard, surpris qu'elle veuille s'interrompre pour un verre, alors que l'ambiance commence à s'échauffer. Mais en bon mari obéissant, je tends la main derrière moi vers la bouteille ouverte, dont je verse une coupe à ma jeune épouse.

Elle me la prend des mains et avale son contenu, avant de me la rendre.

Et ce qu'elle fait ensuite me rend complètement dingue.

Elle se penche et me prend dans sa bouche sans avoir avalé le champagne.

Haletant, je m'agrippe au siège de la limousine tandis que les bulles dans sa bouche explosent autour de mon gland.

— Oh, putain ! je lance à nouveau.

Mila lève vers moi des prunelles qui scintillent, tandis que dans sa bouche, le liquide glacé baigne toujours mon sexe.

— Où tu as appris à faire ça ? je réussis enfin à lui demander.

Mila avale le champagne, puis elle sourit... sans jamais m'éloigner de ses lèvres.

— Juste une intuition, elle répond enfin. Tu as aimé ?

— Adoré, je lui assure.

Mais il m'est extrêmement difficile de parler, car sa bouche chaude m'échauffe la queue tandis qu'elle reprend ses va-et-vient.

— Sauf que je crains d'avoir épousé le diable. Je t'aurais vendu mon âme sans même m'en rendre compte ?

Elle ricane.

— Non, ton âme est saine et sauve.

Je la soulève au-dessus de moi, si bien qu'elle se retrouve à cheval sur mon bassin, sa robe de mariée gonflée autour de nous dans une cascade de soie.

— Embrasse-moi, je lui enjoins. Je veux sentir mon goût dans ta bouche.

Obéissante, elle me tend ses lèvres. Nos langues se mêlent l'une à l'autre.

— Tu es la femme la plus sexy au monde, je lui dis en passant les mains dans son dos pour empaumer ses fesses nues.

Et c'est vrai. Mais...

Je lève sur elle un regard ahuri.

— Tu ne portes pas de culotte.

Elle renverse la tête en arrière, hilare. Ma douce et pourtant friponne épouse me sidère.

— Tu t'es mariée sans culotte ?

Mila plonge son regard espiègle dans le mien.

— J'allais t'en parler devant l'autel, mais tu as détourné mon attention en m'embrassant. Alors j'ai oublié.

Je me rappelle le baiser profond que je lui ai donné, oui, je me le rappelle avec satisfaction.

— Tu le méritais, je lui indique. Surtout maintenant. Putain, si Tony savait à quel point

j'ai déteint sur toi, il me briserait les rotules. Or pour tout te dire, j'aime bien mes rotules telles qu'elles sont.

Mila rit toujours, apparemment peu inquiète du sort de mes articulations.

— Tony a appris à t'apprécier, elle m'affirme calmement tout en enfouissant de

nouveau son visage dans mon cou. Mais on ne va pas parler de lui maintenant. Je suis assise sur toi, sans culotte, tu n'as rien d'autre en tête que de discuter ? On a un mariage à consommer, bon sang !

Je manque avaler ma langue.

— Tu veux consommer notre mariage à l'arrière d'une limousine ? je lui demande, incrédule. C'est comme ça que tu veux te souvenir de notre première fois en tant que couple

légitime ?

— Voilà que tu continues à parler, elle me gronde. C'est tellement nous, ça. On dévale

les rues à l'arrière d'une limousine, avec un toit ouvert sur le ciel nocturne. Allez, fais de moi ta femme, Pax.

Elle n'a pas besoin de me le demander deux fois.

Mes doigts trouvent le point le plus sensible de son anatomie et je découvre qu'elle est

déjà humide. Très, très humide. Je déglutis avec peine, puis je la soulève pour l'installer à nouveau à califourchon sur moi, alors que je glisse mon sexe en elle.

Je grogne et elle avale mon grondement en couvrant ma bouche de la sienne. Elle se balance d'avant en arrière sur moi, au milieu d'une mer de soie et de dentelle blanches. Et

je ne remarque plus rien que l'immense plaisir qu'elle me donne.

— C'est tellement bon d'être en toi, je lui marmonne dans le cou.

Je baisse le bustier de sa robe et prends l'un de ses seins dans ma bouche. J'adore sa douceur contre ma langue, et j'adore la façon dont elle se raidit en réaction.

— Pax, elle murmure. Je t'aime. S'il te plaît... Je t'en prie...

— Tu me pries de quoi, mon amour ?

Ma question est rhétorique, je sais très bien ce qu'elle veut. Je suce son autre téton un

moment, avant de passer la main sous elle pour froter son clitoris du pouce, en même temps qu'elle bouge. Aussitôt, elle ferme les yeux et son souffle se fait haletant.

— Oui, elle soupire. C'est ça que je veux.

— Je sais, je lui dis doucement.

Quelques petites minutes plus tard, elle jouit sur mes doigts avec un léger frisson. Je ferme les yeux pour mieux apprécier l'instant, avant de la suivre de mon propre orgasme. Je

me répands en elle, m'émerveillant à l'idée de jouir dans mon épouse. Mon épouse. Elle est mienne pour le restant de nos jours.

Je retiens son corps tremblant quelques secondes, puis elle s'effondre contre mon torse, sa robe toujours retroussée jusqu'à la taille.

— Je t'aime, elle chuchote, ses lèvres pressées contre mon poulx.

Mon ventre se serre et je prends une brusque inspiration. Cette femme est trop bien pour être réelle, et chaque jour de notre vie, je vais me rappeler la chance inouïe qui est la mienne.

— Je t'aime aussi, Mila.

Ma voix est épaisse, à cause du nœud qui vient de se former au fond de ma gorge, et dont je n'arrive pas à me débarrasser.

— Nous sommes officiellement mari et femme, maintenant, elle fait remarquer.

Ses yeux se ferment.

— Oui, j'acquiesce. Tu ne peux plus te débarrasser de moi.

— Hmm.

Elle dérive vers le sommeil. Je la garde entre mes bras, contre mon torse, jusqu'à ce que nous traversions le pont qui mène dans Chicago et que le bruit et les lumières de la ville la réveillent.

— On est déjà arrivés ? elle s'étonne en se redressant pour rajuster sa robe.

Je lui souris.

— Tu as dormi pendant presque tout le trajet.

— Pas tout le trajet, elle précise en agitant les sourcils d'un air canaille.

Je ne peux réprimer un large sourire, tandis que je lui tends ses chaussures que j'avais jetées au sol.

— Et puis, elle ajoute, j'avais besoin d'une sieste reconstituante. C'est notre nuit de noces, vois-tu, on

ne va pas beaucoup dormir.

— J'espère bien.

La limousine s'engage avec souplesse dans l'allée qui conduit à notre hôtel. Un portier

vient nous ouvrir et j'aide Mila à sortir de la voiture. Elle s'empêtre dans le bas de sa robe mais je la rattrape sans difficulté, avant de la soulever dans mes bras.

— Ce sera plus facile comme ça, je lui indique, roulant des yeux quand elle exige que je la repose au sol. Fais-moi confiance.

Alors je la porte à travers l'entrée toute en marbre de l'hôtel, sans la relâcher pendant

l'enregistrement ni dans l'ascenseur qui nous emmène au trentième étage. Peu nous importent les regards amusés des gens que nous croisons, Mila enfouit le visage dans mon cou.

— Je crois que je vais te laisser me porter partout... pour le restant de nos jours, elle m'annonce pendant que je me dépatouille avec la serrure de notre porte.

— Je crois que ce sera bon pour muscler le haut de mon corps, je réponds en riant.

Elle me tape sur l'épaule quand je la repose.

— Je plaisante. Tu pèses, quoi ? Deux kilos ?

Pivotant sur elle-même, Mila découvre notre suite. La bouteille de champagne dans son

seau à glace au chevet de l'immense lit, les roses disposées un peu partout, la lumière scintillante des cinquante bougies blanches. Des pétales de roses parsèment le lit, puis dessinent un chemin jusqu'à la baignoire, où des pétales roses flottent aussi sur l'eau fumante.

— Waouh ! elle souffle en se tournant vers moi. Tu as fait préparer tout ça ?

Je l'attrape par le bras et l'attire à moi.

— Je peux me montrer romantique. C'est notre nuit de noces, il est normal que tu aies

des fleurs et des bougies. Et je sais que tu dois être épuisée, alors j'ai demandé qu'un bain chaud t'attende. Le chauffeur de la limousine les a avertis que nous arrivions.

Elle secoue la tête.

— Tu es incroyable, elle murmure en se haussant sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Vraiment.

Tout en me donnant son baiser, elle remarque la petite boîte blanche posée près de son

oreiller. Elle interrompt notre étreinte pour partir enquêter.

— C'est quoi ? elle demande, curieuse, en ramassant l'écrin.

Sans attendre de réponse, elle l'ouvre et y découvre un collier en argent que j'ai fait créer spécialement pour elle. Deux disques d'argent suspendus à une chaîne délicate. Sur celui du haut, on a gravé L'AMOUR et sur celui du bas NE MEURT JAMAIS. Et juste au-dessus, une perle de culture. Une larme s'échappe des paupières de Mila quand elle se retourne vers moi.

— Tu es parfait. Tu t'en rends compte ?

— C'est ce qu'on me dit souvent, je réponds ironiquement.

Je sors le collier de sa boîte et l'attache autour de son cou.

— Je sais que tu n'aimes pas les bijoux trop voyants, alors j'ai pensé que tu apprécierais celui-ci. Il est simple et...

— C'est tout nous, elle complète à ma place. C'est exactement nous. Je t'aime, Pax.

Tout ça, c'est... parfait.

Elle noue les bras autour de mon cou et je l'attire à moi. Nous restons ainsi enlacés devant le balcon, à observer les lumières de la ville et les eaux du lac Michigan qui viennent s'écraser sur le rivage à nos pieds.

Au bout d'un moment, je m'écarte et lui dépose un baiser sur le front.

— Pourquoi n'irais-tu pas prendre ton bain, avant que l'eau refroidisse ? Je sais que tu es fatiguée.

— C'est vrai, elle admet. Mais pas trop fatiguée. Quand je sors du bain, tu ferais mieux d'être prêt, monsieur Tate.

Je lui offre mon sourire le plus confiant.

— Je suis toujours prêt.

Son sourire à elle est fripon, et sexy en diable.

— Alors en attendant, fais sauter le bouchon de cette bouteille de champagne. J'ai quelques idées sur la façon dont nous pourrions le boire.

Ma respiration se bloque dans ma gorge tandis que Mila tourne les talons et se dirige vers la salle de bains. Je me rue sur le champagne, si pressé que je manque me rompre le cou. Je lui en verse une coupe en me demandant ce qu'elle peut bien avoir en tête, cette fois.

Et c'est l'une des choses que j'aime le plus chez ma jeune épouse. Elle ne cesse de me surprendre. Notre vie ensemble promet d'être étonnante.

Document Outline

- [Identité](#)
 - [Copyright](#)
 - [Biographie de l'auteur](#)
- [Sommaire](#)
- [Remerciements](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 3](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 4](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 5](#)
 - [Pax](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 6](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 7](#)
 - [Mila](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 8](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 9](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 10](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 11](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 12](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 13](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 14](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 15](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 16](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 17](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 18](#)
 - [Pax](#)

- [Mila](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
 - [Pax](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 21](#)
 - [Pax](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 22](#)
 - [Pax](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 23](#)
 - [Pax](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
 - [Mila](#)
- [Chapitre 26](#)
 - [Pax](#)
- [Épilogue](#)
 - [Mila](#)
- [Note de l'auteur](#)
- [Bonus – Scène de la nuit de nocces](#)
 - [Pax](#)